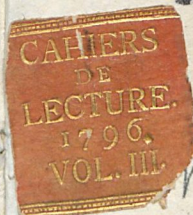


Erg. zu Af 914 ^b
ge

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum. 1796



A f 914 b (1796, 3) 24

Nouveaux Cahiers
de Lecture,

1796, T. 3.

Weimar: Bureau
d'industrie

1796. T. 3



GREGOIRE

*Exdepute de la Convention nat:
Auteur du Rapport sur le Vandalisme.*

SEPTEMBRE.

I.

*Anecdotes biographiques de
M. le Comte de Buffon ; extraites
d'un voyage à Montbart en 1785, par
Hérault de Séchelles.*

Tout ce qui sert à faire connaître la vie privée des hommes célèbres, intéresse trop vivement toutes les classes de lecteurs, pour que je ne sois pas assuré que ces anecdotes biographiques sur l'immortel Buffon, seront bien accueillies. Le voyage qui suit est tiré d'un manuscrit d'Hérault de Séchelles : il en avait imprimé une partie seulement, lorsque Robespierre le comprit dans la conspiration d'Hébert, et l'envoya à l'échafaud.

N. C. d. L. N°. IX. 1796.

N

Voyage à Montbart, etc.

J'avais eu une extrême envie de connaître M. de Buffon. Instruit de ce désir, il voulut bien m'écrire une lettre très-honnête, où il allait lui-même au-devant de mon impatience, et m'invitait à passer dans son château le plus de tems qu'il me serait possible.

Il est à propos, comme on le verra dans un moment, que je fasse ici mention de la lettre que je lui répondis. Elle finissait par ces mots: "Mais quelle que soit mon avidité, M. le comte, de vous voir et de vous entendre, je respecterai vos occupations, c'est-à-dire, une grande partie de votre journée. Je sais que, tout couvert de gloire, vous travaillez encore; que le génie de la nature monte avec le lever du soleil au haut de la tour de Montbart, et n'en descend souvent que le soir. Ce n'est qu'à cet instant, que j'ose solliciter l'honneur de vous entretenir et de vous consulter. Je regarderai cette époque comme la plus glorieuse de ma vie, si vous voulez bien m'honorer d'un peu d'amitié, si l'interprète de la nature daigne quelquefois communiquer les pensées à celui qui devrait être l'interprète de la société."

Je me rendis en effet à Montbart; mais, à mon passage à Sémur, qui n'en est distant que de trois lieues, j'appris que M. de Buffon endurait des douleurs de pierre excessives, qu'il grinçait des dents et frappait du pied, lui qui a toujours affecté d'être plus fort que la douleur; qu'il était enfermé dans sa chambre, et ne voulait voir absolument personne, pas même les gens; qu'il ne souffrait auprès de lui aucun de ses parens, ni sa sœur, ni son beau-frère; et qu'il permettait tout au plus à son fils d'entrer pendant quelques minutes. Je pris donc le parti de rester quelques jours à Sémur, n'osant pas même envoyer savoir des nouvelles du malade, de peur d'être importun en lui annonçant mon arrivée.

Malgré mes précautions, je ne restai que trois jours à Sémur. M. de Buffon apprit, par une lettre de Paris, que j'étais parti pour la terre; il eut aussitôt, au milieu même de ses douleurs, l'attention de m'envoyer un exprès et de me faire dire que, quoiqu'il ne vît personne, il voulait me voir; qu'il m'attendait chez lui, et me recevrait dans l'intervalle de ses souffrances. Je partis à l'instant. Quelle palpitation de joie me saisit, lorsque j'aperçus de loin la

tour de Montbart, les terrasses et les jardins qui l'environnent! J'observais la position des lieux, la colline sur laquelle cette tour s'élève, les montagnes et les côteaux qui la dominent, les cieux qui la couvrent. Je cherchais le château de tous mes yeux. Je n'en avais pas assez pour voir la demeure de l'homme célèbre auquel j'allais parler. On ne peut découvrir le château que lorsqu'on y est; mais, au lieu d'un château, vous vous imaginerez entrer dans quelque maison de Paris. Celle de M. de Buffon n'est annoncée par rien, elle est située dans une rue de Montbart qui est une petite ville. Aureste, elle a une très-belle apparence.

En arrivant, je trouvai M. le comte de Buffon fils, jeune officier aux gardes, qui vint à ma rencontre et me conduisit chez son pere *). De quelle rive émotion j'étais

*) Il a péri sur l'échafaud, quelques jours avant le 9 Thermidor, en prononçant avec calme et avec dignité, ces mots: *citoyens je me nomme Buffon.* Quoiqu'il pût dire avec Hypocrite:

Et moi fils inconnu d'un si glorieux pere:
Ces mots prouvent qu'il avait l'ame élevée et la conscience du respect que son nom

pénétré en montant les escaliers, en traversant le salon, orné de tous les oiseaux enluminés, tels qu'on les voit dans la grande édition de l'histoire naturelle! Me voici maintenant dans la chambre de Buffon: il sortit d'une autre pièce; et je ne dois pas omettre une circonstance qui m'a frappé, parce qu'elle marque son caractère: il ouvrit la porte, et quoiqu'il fût qu'il y avait un étranger dans son appartement, il se retourna fort tranquillement et fort long-tems pour la fermer, ensuite il vint à moi. Serait-ce un esprit d'ordre qui met dans tout la même exactitude? C'est la tournure de M. de Buffon. Serait-ce le peu d'empressement d'un homme qui, rassasié d'hommages, les attend plutôt qu'il ne les recherche? On peut aussi le supposer. Serait-ce enfin la petite adresse d'un homme célèbre, qui, flatté de l'avidité qu'on témoigne de le connaître, augmente encore avec art cette avidité en reculant, ne fut-ce que d'une minute, cette même minute où il satisfait votre désir, et se prodigue d'autant moins que vous le poursuivez davantage? Cet artifice ne serait pas tout-à-fait invrai-

devait inspirer à tout autre qu'à des assassins
et à des bourreaux.

semblable dans M. de Buffon. Il vint à moi majestueusement, en ouvrant les deux bras; je lui balbutiai quelques mots, avec l'attention de dire toujours, M. le comte; car c'est à quoi il ne faut pas manquer: on m'avait prévenu qu'il ne haïssait pas cette manière de lui adresser la parole: il me répondit, en m'embrassant: "Je dois vous regarder comme une ancienne connaissance, car vous avez marqué du désir de me voir, et j'en avais aussi de vous connaître. Il y a déjà du tems que nous nous cherchons."

Je vis une belle figure, noble et calme. Malgré son âge de 78 ans, on ne lui en donnerait que soixante; et ce qu'il y a de plus singulier c'est que, venant de passer seize nuits sans fermer l'œil, et dans des souffrances inouïes qui duraient encore, il était frais comme un enfant, et tranquille comme en santé. Son buste, par Houdon, est celui qui me paraît le plus ressemblant; mais le sculpteur n'a pu rendre sur la pierre ces sourcils noirs, qui ombragent des yeux noirs très-actifs, sous de beaux cheveux blancs. Il était frisé lorsque je le vis, quoiqu'il fût malade. C'est là une de ses manies, et il en convient. Il se fait mettre tous les jours des papilottes, qu'on lui

passe au fer plutôt deux fois qu'une; du moins autrefois, après s'être fait friser le matin, il lui arrivait très-souvent de le faire encore friser pour souper. On le coiffe à cinq petites boucles flottantes; ses cheveux, attachés par derrière, pendaient au milieu de son dos. Il avait une robe-de-chambre jaune, parsemée de rayes blanches et de fleurs bleues. Il me fit asséoir, me parla de son état, me fit des complimens sur le peu d'indulgence dont il prétendit que le public me favorisait, sur l'éloquence, sur les discours oratoires. Pour moi, je l'entretenais de sa gloire, et ne me lassais point d'observer ses traits. La conversation étant tombée sur le bonheur de connaître jeune l'état auquel on se destine; il me récita sur-le-champ deux pages qu'il avait composées sur ce sujet, dans un de ses ouvrages. Sa manière de réciter est infiniment simple et commune, le ton d'un bon-homme, nul apprêt, levant lentement tantôt une main, tantôt une autre, disant comme les choses lui viennent, mêlant seulement quelques réflexions. Sa voix est assez forte pour son âge, elle est d'une extrême familiarité: et en général, quand il parle, ses yeux ne fixent rien, ils errent au hasard, soit parce

qu'il a la vue basse, soit plutôt parceque c'est sa maniere. Ses mots favoris sont *oui ça et par dieu*, qui reviennent continuellement: la conversation paraît n'avoir rien de saillant, mais, quand on y fait attention, on remarque qu'il parle bien, qu'il y a même des choses très-bien exprimées, et que, de tems en tems, il y sème des vues intéressantes. Un des premiers traits de son caractere, c'est la vanité. Elle est complète, mais franche et de bonne foi. Un voyageur (M. Target) disait de lui: *voilà un homme qui a beaucoup de vanité au service de son orgueil*.

On sera curieux d'en connaître quelques traits. Je lui disais qu'en venant le voir, j'avais beaucoup lu ses ouvrages. — "Que lisez-vous;" me dit-il. Je répondis: „les *Vues sur la Nature*." "Il y a là, repliqua-t-il à l'instant, des morceaux de la plus haute éloquence." Ensuite il parla nouvelles et politique, contre son ordinaire, ce qui lui donna occasion de me faire lire une lettre qu'il venait de recevoir de M. le comte de Maillebois, sur les événemens de la Hollande. Il en vint un moment après à la mort du pauvre M. Thomas, pour me faire lire une lettre que son fils

avait reçue de Madame Necker, lettre étrange, où Madame Necker paraît déjà consolée de la perte de son ami intime, malgré l'emphase et l'enthousiasme qu'elle met à la décrire, en s'appuyant sur M. de Buffon qu'elle célèbre avec plus d'emphase encore. Il y a une phrase qu'il me fit remarquer avec complaisance. Madame Necker, mettant un moment en parallèle ses deux amis, dit en parlant de M. Thomas : *l'homme de tous les siècles.*

Le comte de Buffon, fils, venait d'élever un monument à son père, dans les jardins de Montbart; auprès de la tour, qui est d'une grande élévation, il avait fait placer une colonne, avec cette inscription:

Excelsae turri, humilis columna.

Parenti suo, filius Buffon, 1785

A LA HAUTE TOUR, L'HUMBLE COLONNE.

A SON PERE, BUFFON FILS, 1785.

On m'a dit que le père avait été attendri jusqu'aux larmes, de cet hommage. Il disait à son fils : *Mon fils, cela te fera honneur.*

Il termina notre première entrevue, parce que ses douleurs de pierre lui repri-

rent; il m'ajouta que son fils allait me mener par-tout, et me ferait voir les jardins et la colonne. Le jeune comte de Buffon me conduisit d'abord dans toute la maison, qui est très-bien tenue, fort bien meublée: on y compte douze appartemens complets; mais elle est bâtie sans régularité; et quoique ce défaut dût la rendre plutôt commode que belle, elle a encore de la beauté. De la maison nous parcourûmes les jardins qui s'élevent au-dessus. Ils sont composés de treize terrasses, aussi irrégulières dans leur genre que la maison, mais d'où l'on découvre une vue immense, de magnifiques aspects, des prairies coupées par des rivières, des vignobles, des côteaux brillans de culture, et toute la ville de Montbart. Ces jardins sont mêlés de plantations de quinquonces de pins, de platanes, de sycomores, de charmilles, et toujours des fleurs parmi les arbres. Je vis de grandes volières où Buffon élevait des oiseaux étrangers, qu'il voulait étudier et décrire; je vis aussi la place d'une grande fosse qu'il avait comblée, et où il avait nourri longtems des lions et des ours. Je vis enfin ce que j'avais tant désiré de connaître, le cabinet où travaille ce grand homme; il est dans

un pavillon que l'on nomme la tour de *Saint-Louis*. On monte un escalier, on entre par une porte verte à deux battans, mais on est fort étonné de voir la simplicité du laboratoire. Sous une voûte assez haute, à-peu-près semblable aux voûtes des églises et des anciennes chapelles, dont les murailles sont peintes en vert, il a fait porter un mauvais secrétaire de bois au milieu de la salle qui est carrelée, et devant le secrétaire est un fauteuil; voilà tout. Pas un livre, pas un papier. Mais ne trouverez-vous pas que cette nudité a quelque chose de frappant? On la revêt des belles pages de Buffon, de la magnificence de son style et de l'admiration qu'il inspire. Il est un autre sanctuaire où il a composé presque tous ses ouvrages, le berceau de *l'histoire naturelle*, comme le disait le prince Henri qui voulait l'aller voir, et où Jean-Jacques Rousseau se mit à genoux et baïsa le seuil de la porte. J'en parlais à M. de Buffon. Oui, me dit-il, Rousseau y fit un hommage. Ce cabinet a, comme le premier, une porte verte à deux battans. Il y a intérieurement un paravent à chaque côté de la porte. Le cabinet est carrelé, boisé, et tapissé des images des oiseaux et de quelques

quadrupèdes de l'histoire naturelle. On y trouve un canapé, quelques chaises antiques couvertes de cuir noir, une table sur laquelle sont des manuscrits, une petite table noire: voilà tous les meubles. Le secrétaire où il travaille, est dans le fond de l'appartement auprès de la cheminée. C'est une pièce grossière de bois de noyer: il était ouvert; on ne voyait que le manuscrit dont Buffon s'occupait alors, c'était un *Traité sur l'aimant*; à côté était sa plume, au-dessus du secrétaire était un bonnet de soie grise, dont il se couvre. En face, le fauteuil où il s'assied, antique et mauvais fauteuil sur lequel est jetée une robe de chambre rouge à raies blanches. Devant lui, sur la muraille, la gravure de Newton. Là, Buffon a passé la plus grande et la plus belle portion de sa vie. Là, ont été enfantés presque tous les ouvrages. En effet, il a beaucoup habité Montbart, et il y restait huit mois de l'année; c'est ainsi qu'il a vécu pendant quarante ans. Il allait passer quatre mois à Paris pour expédier ses affaires et celles du jardin-du-Roi, et venait se jeter dans l'étude. Il m'a dit lui-même que c'était son plus grand plaisir, son goût dominant, joint à une passion extrême pour la gloire.

Son exemple et les discours m'ont confirmé, que qui veut la gloire passionnément, finit par l'obtenir, ou du moins en approche de bien près. Mais il faut vouloir, et non pas une fois; il faut vouloir tous les jours. J'ai ouï dire qu'un homme qui a été maréchal de France et grand général, se promenait tous les matins un quart d'heure dans sa chambre, et qu'il employait ce tems à se dire à lui-même: *Je veux être maréchal de France et grand général* *). M. de Buffon me dit à ce sujet un mot bien frappant, un de ces mots capables de produire un homme tout entier: *Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience*. Il suffit en effet d'avoir reçu cette qualité de la nature: avec elle on regarde long-tems les objets, et l'on parvient à les pénétrer. Cela revient au mot de Newton. On disait à ce dernier, comment avez-vous fait tant de découvertes? — *En cherchant toujours*, répondit-il, et *cherchant patiemment*. Remarquez que le mot patience doit s'appliquer à tout: patience pour chercher son objet, patience pour résister tout ce qui s'en écarte, patience pour souffrir tout ce qui accablerait un homme ordinaire.

*) Ne serait-ce pas M. de Belle-Isle?

Je tirerai mes exemples de M. de Buffon lui-même. Il rentrait quelquefois des soupers de Paris, à deux heures après minuit, lorsqu'il était jeune, et à cinq heures du matin un savoyard venait le tirer par les pieds, et le mettre sur le carreau, avec ordre de lui faire violence, dût-il se fâcher contre. Il m'a dit encore qu'il travaillait jusqu'à six heures du soir: j'avais alors, me dit-il, une petite maîtresse que j'adorais, eh bien, je me forçais d'attendre que six heures fussent sonnées pour l'aller voir, souvent même au risque de ne plus la trouver. A Montbhart, après son travail, il faisait venir une petite fille, car il les a toujours beaucoup aimées, mais il se relevait exactement à cinq heures. Il ne voyait que des petites filles, ne voulant pas avoir de femmes qui lui dépensassent son tems. *)

*) M. de Buffon a toujours été fortement occupé de lui-même, et préféablement à tout le reste. Comme je savais que beaucoup de femmes avaient reçu son hommage, je demandais si elles ne lui avaient pas fait perdre de tems. Quelqu'un qui le connaissait parfaitement, me répondit: M. de Buffon a vu constamment trois choses avant toutes les autres; la gloire, la fortune, et les aises. Il

Voici maintenant comment il distribuait la journée, et on peut même dire comment il la distribue encore. A cinq heures, il se leve; s'habille, se coëffe, dicte ses lettres, regle ses affaires. A six heures, il monte à son cabinet, qui est à l'extrémité de ses jardins, ce qui fait presque un demi-quart de lieue, et la distance est d'autant plus pénible qu'il faut toujours ouvrir des grilles, et monter de terrasses en terrasses. Là, ou il écrit dans son cabinet, ou il se promène dans les allées qui l'environnent. Défense à qui que ce soit de l'approcher: il renverrait celui de ses gens qui viendrait le troubler. Sa maniere est de relire souvent

a presque toujours réduit l'amour au physique seul. Voyez un de ses discours sur la nature des animaux; où, après un portrait pompeux de l'amour, il l'anéantit d'un seul trait et le dégrade, en prétendant prouver qu'il n'y a que du physique, de la vanité, de l'amour propre dans la jouissance. C'est là qu'est son invocation à l'amour. On l'a mise à côté de celle de Lucrece, me dit-il un jour. Les femmes lui en ont voulu à la mort, de cet effort ou de cet abus de raison. Madame de Pompadour lui dit à Versailles: vous êtes un joli garçon.

ce qu'il a fait, de le laisser dormir pendant quelques jours ou pendant quelques tems; *il importe*, me disoit-il, *de ne pas se presser*: on revoit alors les objets avec des yeux plus frais, et l'on y ajoute, ou l'on y change toujours. Il écrit d'abord: quand son manuscrit est trop chargé de ratures, il le donne à copier à son secrétaire jusqu'à ce qu'il en soit content. C'est ainsi qu'il a avoué au théologal de Sémur, homme d'esprit et son ami, qu'il avait écrit dix-huit fois *ses époques de la nature*, ouvrage qu'il méditait depuis cinquante ans. Je ne dois pas oublier de dire que M. de Buffon, qui a beaucoup d'ordre, a placé ainsi son cabinet loin de la maison, non-seulement pour n'être pas distrait*), mais parce qu'il aime à se-

*) A l'égard de ces complaisans, de ces courtisans, de ces adorateurs, j'ai une réflexion à faire que je n'ai trouvée nulle part. Outre qu'il est bien difficile à un grand homme de vivre sans cette espece de cercle qui s'attache à lui naturellement, soit par la curiosité, par l'admiration, par l'envie de l'imiter, comme font les jeunes gens, soit par la vanité, et l'idée que l'on est quelque chose lorsque l'on

à séparer les travaux de ses affaires. "Je brûle tout, me disait-il; on ne me trouvera pas un papier quand je mourrai. J'ai pris ce parti là, en considérant qu'autrement je ne m'en tirerais jamais. On s'enfoulerait sous ses papiers". Il ne conserve que les vers à sa louange, dont j'aurai occasion de

tient du moins à un grand homme, ne pouvant l'être soi-même; pour moi, je ne suis pas révolté de voir un tel homme aimer à être entouré. Je ne dirai pas seulement, c'est une consolation de ses efforts, un adoucissement à ses fatigues, une ressource qui lui rappelle sans cesse la gloire au milieu même de ses maux et de ses souffrances; je dirai de plus, c'est un encouragement même pour ses études, et il serait possible qu'il en reçût une nouvelle facilité. Ces admirateurs vous rappellent sans cesse la présence de votre génie et de votre grandeur. D'ailleurs, il est de fait que l'on a plus de supériorité avec ses inférieurs eux-mêmes; on a remarqué que la conversation devenait plus riche, plus libre, plus abondante; il y a plus d'aisance dans les manières, et la liberté y fait beaucoup. Ainsi, loin de trouver une petitesse dans le cortège qui peut environner un homme célèbre, j'y découvre souvent une excuse, et un moyen d'être fidèle à sa renommée.

N. C. d. L. Nr. IX. 1796.

O

parler dans un moment. Aussi, dans la chambre à coucher, on ne trouve que son lit qui est, comme la tapisserie, de satin blanc avec un dessin de fleurs. Après de la cheminée est un secrétaire, où l'on ne voit auprès du tiroir d'en-haut qu'un livre, qui est apparemment son livre de pensées. Après de son secrétaire, qui est toujours ouvert, est le fauteuil, sur lequel il est toujours assis, et dans un coin de chambre est une petite table noire pour son copiste. Il ne prend la plume que lorsqu'il a long-tems médité son sujet; et encore une fois, n'a guère d'autre papier que celui sur lequel il écrit. Cet ordre de papiers est plus nécessaire qu'on ne croit; M. Necker le recommande avec soin dans son livre; l'abbé Terray le pratiquait de même. L'ordre que l'on contemple autour de soi, se répand, en effet sur nos productions. Si un écrivain aussi célèbre, et sur-tout si deux contrôleurs-généraux si laborieux, ont donné un pareil exemple, il serait bien difficile qu'il restât des prétextes pour ne pas l'imiter.

Je reprends la journée de Buffon. A neuf heures, on lui apporte à déjeuner dans son cabinet, où, quelquefois, il le prend

en s'habillant. Ce déjeuner est composé de deux verres de vin, et d'un morceau de pain; il travaillé ensuite jusqu'à une ou deux heures. Il revient alors dans la maison. Il dîne, il aime à dîner long-tems; c'est à dîner qu'il met son esprit et son génie de côté; là, il s'abandonne à toutes les gaietés, à toutes les folies qui lui passent par la tête. Son grand plaisir est de dire des polissonneries, d'autant plus plaisantes qu'il reste toujours dans le calme de son caractère, que son rire, sa vieillesse forment un contraste piquant avec le sérieux et la gravité qui lui sont naturelles, et ses plaisanteries sont souvent si fortes que les femmes sont obligées de déserter. En général, la conversation de Buffon est très-négligée*.)

*) Sa manière de converser est ordinairement de peu de suite; il aime mieux les conversations coupées. Il est une raison de cette manière de converser, que l'on peut alléguer en faveur des gens de lettres. Premièrement, ils n'ont plus, comme autre-fois, cette habitude qu'avaient les philosophes de converser sous des platanes avec leurs disciples, et de rendre compte de leurs idées. En second lieu, leurs idées sont bien plus combinées et plus réfléchies que celles des philosophes anciens. On a besoin de

O ij

On le lui a dit, et il a répondu que c'était le moment de son repos, et qu'il importait peu que ses paroles fussent soignées ou non. Ce n'est pas qu'il ne dise d'excellentes choses, quand on le met sur l'article du style ou sur l'histoire naturelle; il est encore très-intéressant quand il parle de lui, il en parle souvent avec de grands éloges. Pour moi, qui ai été témoin de ses discours, je vous assure que loin d'en être choqué, j'y trouve du plaisir. Ce n'est point orgueil, ce n'est point vanité; c'est la conscience que l'on entend, il se sent, et se rend justice. Consentons donc quelquefois d'avoir de grands hommes à ce prix; tout homme qui n'aurait pas le sentiment de ses forces, ne serait pas fort. N'exigeons pas des êtres supérieurs une modestie qui ne pourrait être que fausse. Il y a peut-être plus d'esprit et d'adresse à cacher, à voiler son mérite; il

des pensées neuves; le lecteur et les auditeurs les demandent; l'homme de génie inexorable pour lui-même ne se permet donc qu'un petit nombre de phrases, qu'il place de temps à autre dans la conversation, à moins qu'il ne soit frappé, entraîné par l'amitié de quelqu'un que vue soudaine qui le domine, et dont il ne puisse éluder l'ascendant.

y a plus de bonhommie et d'intérêt à le montrer.

Au reste, il ne se loue pas, il se juge; il se juge comme fera la postérité, avec cette différence, qu'un auteur a plus que qui ce soit le secret de ses productions. Il me disait: "J'apprends tous les jours à écrire; il y a, dans mes derniers ouvrages, infiniment plus de perfection que dans les premiers. Souvent je me fais relire mes ouvrages, et je trouve alors des idées que je changerai, ou auxquelles j'ajouterai. Il est d'autres morceaux que je ne ferais pas mieux." Cette bonne foi a quelque chose de précieux, d'original, d'antique et de séduisant. On peut, d'ailleurs, s'en rapporter à M. de Buffon, personne n'est plus sévère que lui sur son style, sur la précision des idées, qu'il regarde comme le premier caractère du grand écrivain, sur la justesse et la correspondance exacte des contrastes que les idées demandent entr'elles pour se faire valoir, ou des développemens qu'elles exigent pour se manifester. Je lui ai entendu discuter des pages entières, avec une raison, un sens admirable; mais en même tems avec un sens inexorable. "J'ai été obligé," me disait-il, de prendre tous les tons dans

mon ouvrage ; il importe de avoir à quel degré de l'échelle il faut monter." Par une suite naturelle, il exige dans un auteur de la bonne foi, de la bienséance dans la suite de ses opinions ; et sur-tout qu'il soit conséquent. Il ne pardonne pas à Rousseau ses contradictions ; ainsi, l'on peut dire qu'il calcule sa phrase et sa pensée comme il calcule tout : qualité remarquable, qui a pu naître de ses connaissances dans les mathématiques, et de l'habitude de les expliquer. Il m'a dit qu'il les avait étudiées avec soin et de bonne heure ; d'abord, dans les écrits d'Euclide, et ensuite dans ceux du marquis de l'Hôpital ; à vingt ans, il avait découvert le binôme de Newton, sans savoir qu'il eût été trouvé par Newton, et cet homme si vain ne l'a imprimé nulle part ; j'étais bien aise d'en savoir la raison. "C'est, me répondit-il, que personne n'est obligé de m'en croire." Il y a donc cette différence entre la vanité et celle des autres, que la sienne a fait les preuves, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette différence vient de la trempe de son âme, âme droite, qui veut par-tout la bonne foi, et proscriit l'inconséquence.

Il me disait, en parlant de Rousseau :
 "Je l'aimais assez ; mais lorsque j'ai vu ses

confessions, j'ai cessé de l'estimer. Soit
 à moi m'a révolté, et il m'est arrivé pour
 Jean-Jacques le contraire de ce qui arrive
 ordinairement. Après sa mort, j'ai com-
 mencé à le mésestimer." Jugement sévère,
 je dirai même injuste, car j'avoue que les
 confessions de Jean-Jacques n'ont pas pro-
 duit sur moi cet effet, et cependant j'ose
 penser que je suis tout aussi suscep-
 tible qu'un autre de l'indignation qu'excite la
 malhonnêteté. Mais il se pourrait que M.
 de Buffon n'eût pas dans son cœur l'élément
 par lequel on doit juger Rousseau; je serais
 tenté de croire que la nature ne lui a pas
 donné le genre de sensibilité nécessaire pour
 connaître le charme, ou plutôt le piquant
 de cette vie errante, de cette existence aban-
 donnée au hasard et aux passions. Cette
 sévérité, ou plutôt ce défaut qui se trouve
 peut-être dans l'âme de M. de Buffon, en
 annonce, sous un autre rapport, la beauté
 et même la simplicité. Ainsi, par une suite
 naturelle, il est facile à tromper, quelque
 soit l'ordre extrême qu'il met dans ses af-
 faires, et on vient d'en avoir la preuve.

Il y a un an que le directeur de ses for-
 ges lui a fait perdre 120,000 livres. M. de

Buffon, depuis trois ans, avait consenti à n'en être pas payé, et s'était abandonné à tous les prétextes et tous les subterfuges dont la fraude se colorait. Heureusement cet événement n'a point altéré sa sérénité, ni influé en rien sur sa dépense et sur l'état qu'il en tient: il a dit à son fils: "Je n'en suis fâché que pour vous, je voulais vous acheter une terre, et il faudra que je diffère encore quelque tems." Il a toujours une année de son revenu devant lui. On croit qu'il a cinquante mille écus de rentes: les forges ont dû beaucoup l'enrichir. Il en sortait tous les ans huit cents milliers de fer; mais il y a fait, d'un autre côté, des dépenses énormes. Cet établissement considérable lui a coûté cent mille écus à créer; elles languissent aujourd'hui à cause du procès qu'il a avec ce directeur. Mais lorsqu'elles sont en activité, on y compte quatre cents ouvriers.

Il n'est pas étonnant que M. de Buffon, avec une ame aussi simple, croie tout ce qu'on lui dit; il y a plus, il aime à écouter les rapports et les propos. Ce grand homme est quelquefois un peu commère; du moins une heure par jour, il en faut convenir.

Pendant le tems de sa toilette, il se fait raconter, par son perruquier et par les gens, tout ce qui se passe dans Montbart, toutes les histoires de la maison. Quoiqu'il paraisse livré à ses hautes pensées, personne ne fait mieux que lui les petits événemens qui l'entourent. Cela tient aussi peut-être au goût qu'il a eu toujours pour les femmes, ou plutôt pour les petites filles; il aime la chronique scandaleuse; et se faire instruire de cette chronique dans un petit pays, c'est en apprendre presque toute l'histoire.

Cette habitude de petites filles, ou bien aussi la crainte d'être gouverné, a fait aussi qu'il a mis toute sa confiance dans une paysanne de Montbart, qu'il a érigée en gouvernante, et qui a fini par le gouverner; elle se nomme mademoiselle Blesseau: c'est une fille de quarante ans, bien faite, et qui a dû être assez jolie. Elle est depuis près de vingt ans auprès de M. de Buffon. Elle le soigne avec beaucoup de zèle. Elle participe à l'administration de sa maison, et, comme il arrive en pareil cas, elle est détestée des gens. Ils racontent que son tempérament et sa santé sont usés, parceque M. de Buffon lui a souvent donné des drogues pour éluder la fécondité. Madame de Buffon,

morte depuis beaucoup d'années, n'aimait pas non plus cette fille; elle adorait son mari, et l'on prétend qu'elle en était d'une jalousie extrême. Mademoiselle Blesseau n'est pas la seule qui commande à ce grand homme.

Il est un autre original qui partage l'empire; c'est un capucin; il se nomme le pere Ignace. Je veux m'arrêter un instant sur l'histoire d'Ignace Prouzet, né à Dijon. Ce moine possède éminemment l'art, précieux dans son ordre, de se faire donner, si bien que celui qui donne semble devoir lui en être bien obligé. "Ne me donne pas qui vent," dit souvent le pere Ignace. Avec ce talent, il est parvenu à faire rebâtir la capucinière de Semur. Ce mérite est assez ordinairement celui des gens d'église. J'ai vu un curé rival d'Ignace, dans ce genre de gueniserie; il enforçait de vieilles femmes, au point qu'elles se croyaient trop heureuses de lui donner ce qu'elles avaient, et souvent plus qu'elles n'avaient. Les gens d'un caractère semblable ont aussi de l'intelligence. ils aiment à se mêler, ils ont de l'exacitude pour les affaires et pour les commissions; l'activité ne leur est pas étrangère: ils sont aussi attentifs à ne pas

déplaire aux laquais, parce qu'ils ont besoin de se faire pardonner les profits qu'ils leur dérobent, qu'à plaire aux maîtres dont ils s'occupent à capter les faveurs: tel est Ignace.

Si vous voulez vous faire une idée de la personne, vous vous représenterez un gros homme à tête ronde, à-peu-près semblable à un masque d'Arlequin de la comédie Italienne, et cette comparaison me paraît d'autant plus juste, qu'il parle précisément comme parlait *Carlin*. Même accent, même patelinage. C'est à ce révérend père, curé de Buffon, village à deux lieues de Montbart, que M. de Buffon abandonne une grande partie de sa confiance, et même sa conscience, s'il faussait de s'en rapporter à l'extérieur. En effet, Ignace est le confesseur de M. de Buffon, il s'intitule: "Capucin de M. de Buffon." Il vous dira, quand vous voudrez, qu'un jour M. de Buffon le mena à l'Académie Française, qu'il y attira tous les regards, qu'on le plaça dans un fauteuil des quarante, que M. de Buffon, après avoir prononcé le discours, le ramena dans sa voiture aux yeux de tout le public, qui n'avait des yeux que pour lui. M. de Buffon l'a cité comme son ami dans

l'article du serin, il est aussi son laquais; je l'ai vu le suivre en promenade, tout en clopinant derrière lui, parce qu'il est boiteux, ce qui faisait un tableau à peindre, tandis que l'auteur de l'histoire naturelle marchait fièrement, la tête haute, le chapeau en l'air, toujours seul, daignant à peine regarder la terre, absorbé dans ses pensées, semblable à l'homme qu'il a peint dans son histoire de l'homme, sans doute d'après lui-même, tenant une canne dans sa main droite, et appuyant avec majesté l'autre main sur sa hanche gauche. Je l'ai vu, lorsque les valets étaient absents, ôter la serviette à son maître, et la petite table sur laquelle il venait de dîner, Buffon lui répondait: "Je te remercie, mon cher enfant;" et Ignace, prenant une humble attitude, avait l'air plus domestique que les domestiques eux-mêmes.

Ce même Ignace, capucin-laquais, est encore le laquais-confesseur de M. de Buffon. Il m'a conté qu'il y a trente ans, l'auteur des *époques de la nature*, sachant qu'il prêchait un carême à Montbart, le fit venir au tems de Pâques, et le fit confesser par lui dans son laboratoire, dans ce même lieu où il développait le matérialisme: dans ce

même lieu où Jean-Jacques devait venir, quelques années après, baiser respectueusement le seuil de la porte. Ignace me contait que M. de Buffon, en se soumettant à cette cérémonie, avait reculé d'un moment, "effet de la faiblesse humaine," ajoutait-il, et qu'il avait voulu faire confesser son valet-de-chambre avant lui. Tout ce que je viens de dire vous étonne peut-être. Oui, Buffon, lorsqu'il est à Montbart, communie à Pâques, tous les ans, dans la chapelle seigneuriale; tous les dimanches il va à la grande-messe, pendant laquelle il sort quelquefois pour se promener dans les jardins qui sont auprès, et revient se montrer aux endroits intéressans. Tous les dimanches, il donne la valeur d'un louis aux différentes quêteuses.

C'est dans cette chapelle qu'est enterrée la femme, femme charmante, qu'il a épousée, à quarante-cinq ans, par inclination, et dont il a toujours été adoré, malgré les nombreuses infidélités qu'il lui faisait. Elle était reléguée dans un couvent de Montbart, de bonne naissance, mais sans fortune; il lui fit la cour pendant deux ans, et, au bout de ce tems, il l'épousa, malgré son père qui vivait encore, et qui, étant ruiné,

s'opposait au mariage de son fils par des vues d'intérêt. Elle se nommait mademoiselle de Saint-Blin. Je tiens de M. de Buffon qu'il a pour principe de respecter la religion, qu'il en faut une au peuple, que dans les petites villes on est observé de tout le monde, et qu'il ne faut choquer personne. Je suis persuadé, me disait-il, que dans vos discours vous avez soin de ne rien avancer qui puisse être remarqué à cet égard. J'ai toujours eu la même attention dans mes livres; je ne les ai fait paraître que les uns après les autres, afin que les hommes ordinaires ne pussent pas saisir la chaîne de mes idées. J'ai toujours nommé le créateur: mais il n'y a qu'à ôter ce mot, et mettre mentalement à la place, la puissance de la nature qui résulte des deux grandes lois, l'attraction et l'impulsion. Quand la Sorbonne m'a fait des chicanes, je n'ai fait aucune difficulté de lui donner toutes les satisfactions qu'elle a pu désirer; ce n'est qu'un persiflage, mais les hommes sont assez fots pour s'en contenter. Par la même raison, quand je tomberai dangereusement malade, et que je sentirai ma fin s'approcher, je ne balancerai point à envoyer chercher les sa-

cremens. On le doit au culte public. "Ceux qui en agissent autrement, sont des fous. Il ne faut jamais heurter de front, comme faisaient *Voltaire*, *Diderot*, *Helvétius*. Ce dernier était mon ami, il a passé plus de quatre ans à Montbart, en différentes fois; je lui recommandais cette modération, et s'il m'avait cru, il eût été plus heureux."

Ou peut juger, en effet, si cette méthode a réussi à M. de Buffon. Il est clair que ses ouvrages démontrent le matérialisme, et cependant c'est à l'imprimerie royale qu'ils se publient.

"Mes premiers volumes parurent, m'ajoutait-il, en même-tems que l'*Esprit des Loix*: nous fumes tourmentés par la Sorbonne, M. de *Montesquieu* et moi; de plus, nous nous vîmes en butte au déchainement de la critique. Le président était furieux: Qu'allez-vous répondre? me disait-il; rien du tout, président! et il ne pouvait concevoir mon sang-froid."

Lorsque M. de Buffon se trouve à Montbart, au tems de Pâques, il communie à la paroisse, dans la chapelle. Je lui lisais un soir des vers de M. Thomas sur l'immortalité de l'ame, il riait: "Pardieu, la religion nous ferait un beau présent, si tout ça était

vrai!" Il critiquait ces vers sévèrement, mais avec justice, car il est inexorable pour le style, et sur-tout pour la poésie qu'il n'aime pas. Il prétend qu'il est impossible, dans notre langue, d'écrire quatre vers de suite sans y faire une faute, sans blesser ou la propriété des termes, ou la justesse des idées. Il me recommandait de ne jamais faire de vers. "J'en aurais fait tout comme un autre, me disait-il; mais j'ai bien vite abandonné un genre où la raison ne porte que des fers. Elle en a bien assez d'autres, sans lui en imposer encore de nouveaux."

Ces vers me rappellent un petit mouvement de vanité plaçant, qui les suivit. Le matin du jour dont je parle, M. de Buffon, sous le prétexte de sa santé, qui ne lui permettait pas de se fatiguer à parcourir des papiers, m'avait prié de lui faire la lecture d'une multitude de vers qu'on lui avait adressés; il les conservait presque tous, quoique presque tous fussent médiocres. Quand on l'appellait *génie créateur*, *esprit sublime*: "Eh! eh!" disait-il avec complaisance, il y a de l'idée, il y a quelque chose-là." Le soir, en écoutant les vers de M. Thomas, il me dit, avec une naïveté charmante: Tout ça ne vaut pas les

les vers de ce matin." — Je veux joindre ici un autre trait du même genre: "Un jour, disait-il, que j'avais découvert un système très-ingénieux sur la génération, j'ouvre Aristote, et ne voilà-t-il pas que je trouve toutes mes idées dans ce malheureux Aristote? Aussi, pardieu! c'est ce qu'Aristote a fait de mieux."

Le premier dimanche que je me trouvais à Montbart, l'auteur de l'histoire naturelle demanda son fils la veille au soir; il eut avec lui une longue conférence, et je sus que c'était pour obtenir de moi que j'allasse le lendemain à la messe. Lorsque son fils m'en parla, je lui répondis que je m'ennuierais très-volontiers, et que ce n'était pas la peine de tant comploter, pour me déterminer à une action de la vie civile. Cette réponse charma M. de Buffon. Lorsque je revins de la grand'messe où les douleurs de pierre l'avaient empêché d'aller, il me fit un million de remerciemens de ce que j'avais pu supporter trois quarts d'heure d'ennui; il me répéta que dans une petite ville, comme Montbart, la messe était d'obligation.

Quand Buffon sort de l'office, il aime à se promener sur la place, escorté de son

N. C. d. L. Nr. IX. 1796. P

fils, entouré de ses paysans. Il se plaît sur-
 tout à paraître au milieu d'eux en habit ga-
 lonné. Il fait le plus grand cas de la pa-
 rure, de la frisure, des beaux habits; lui-
 même il est toujours mis comme un vieux
 seigneur, et gronde son fils, lorsqu'il ne
 porte qu'un frac à la mode; je savais cette
 manie, et je m'étais muni pour m'introduire
 chez lui, d'un habit galonné, avec une
 veste chargée d'or. J'ai appris que ma pré-
 caution avait réussi à merveille; il me cita
 pour exemple à son fils, *voilà un homme*,
 s'écriait-il; et son fils avait beau dire que
 la mode en était passée, il n'écoutait rien.
 En effet, c'est lui qui a imprimé, au com-
 mencement de son traité sur l'homme, que
 nos habits font partie de nous-mêmes.
 Notre machine est tellement construite, que
 nous commençons par nous prévenir en
 faveur de celui qui brille à nos yeux; on
 ne le sépare pas d'abord de son habit, l'es-
 prit saisit ensemble le vêtement et la per-
 sonne, et juge par le premier du mérite de
 la seconde. Cela est si vrai que M. de Buf-
 fon a fini par s'y prendre lui-même, et j'ai
 opéré sur lui avec mon habit, l'illusion
 qu'il voulait communiquer aux autres.
 Que sera-ce sur tout si nous connaissons

déjà le personnage dont nous approchons, si nous sommes instruits de sa gloire, de ses talens? Alors le génie et l'or conspirent ensemble à nous éblouir, et l'or semble l'éclat du génie même.

Buffon s'est tellement accoutumé à cette magnificence, qu'il disait un jour qu'il ne pouvait travailler, que lorsqu'il se sentait bien propre et bien arrangé. Un grand écrivain s'allie à sa table d'étude, comme, pour paraître dans nos actions solennelles, nous produisons nos plus belles parures. Il est seul, mais il a devant lui l'univers et la postérité. Ainsi les Gorgias et les Sophistes de la Grece, qui étonnaient des peuples frivoles par l'éloquence de leurs discours, ne se montraient jamais en public que parés d'une robe de pourpre.

Le rendez-vous de mylord

Stairs.

GEORGE II, roi d'Angleterre, de retour dans sa capitale, après la bataille de *Dettingen* ne supportoit qu'impatiemment la présence du lord *Stairs*. Il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir inutilement averti des dangers que couroit l'armée Angloise, au cas que ce monarque s'obstinât à la laisser dans le camp qu'elle occupoit, et dans lequel, sans la téméraire imprudence du duc de Grammont, elle eût été complètement défaite.

Le lord, aussi fier qu'éclairé, n'ayant pas tardé à s'appercevoir des dispositions du prince, et peu fait pour s'exposer aux désagrémens d'une disgrâce plus complète, se dispoisoit à se retirer dans ses terres en Écosse, lorsqu'il reçut le billet suivant:

“MY LORD,

Vous êtes brave, on en est convaincu. Mais l'êtes-vous assez pour vous rendre seul, demain, sur le déclin du jour, vers l'entrée de l'hôtel de *Sommerfet*, où vous

ferez attendre par un particulier qui, si vous osez le suivre, vous conduira dans un quartier peu fréquenté de cette ville; mais où vous trouverez quelqu'un, qui brûle de vous voir et de vous dévoiler des mystères, qui sont de la plus extrême importance que vous puissiez imaginer, et qu'on ne peut confier au papier."

P. S. "Si vous craignez qu'il est ici question de quelques projets sur votre bourse, ne vous chargez de rien qui soit volable."

Surpris, comme l'on peut penser, à la lecture de ce billet, le lord imagina d'abord, que ce ne pouvoit être qu'un piège que lui tendoit quelqu'ennemi secret, ou quelque aventure galante, dont l'héroïne avoit probablement quelques motifs pour en user ainsi: car l'apostille suffisoit pour le rassurer sur toute autre espèce de crainte.

Sur quoi le lord, toujours un peu paladin de sa nature, prit d'autant plutôt aisément son parti, que dans l'un et l'autre cas prévus, il auroit cru son honneur compromis en se refusant au rendez-vous proposé.

Le lendemain, en conséquence, armé de son épée et de deux bous pistolets, il se rend à l'hôtel de *Sommerfet*, y trouve un

homme qui, sans parler, lui fait signe de le suivre, arrive après une heure de marche, à l'extrémité du fauxbourg ***, dans une rue presque déserte, où son conducteur s'arrêtant à la porte d'une vieille et petite maison, l'ouvre, lui montre un escalier, et lui dit: Montez, Mylord! et ferme la porte sur lui.

L'intrépide lord, tenant son épée d'une main, un pistolet de l'autre, arrive au haut de l'escalier, voit à travers une vieille porte entr'ouverte, une chambre meublée comme au temps de *Guillaume le conquérant*, et au milieu de laquelle brûloit une chétive lampe, dont la lueur sembloit éclairer un tombeau.

"Entrez, Mylord (lui dit-on, d'une voix cassée, et qui sortoit d'entre quatre rideaux) "Approchez? vous n'avez point ici d'ennemis... Commencez, je vous prie, par vous reposer quelques instans dans ce fauteuil, à côté de mon lit, après quoi nous parlerons d'affaires."

Soit, dit le lord, mais abrégeons: et sachons enfin à quoi tend tout ce qu'annonce de merveilleux une aventure de cette espèce? — Vous êtes vif, Mylord? Mais vous avez de qui tenir, et je vous en con-

vainquiraî... Laissez vos armes? Prenez cette lampe, et venez me regarder?

Surpris d'un ton auquel il n'étoit guère accoutumé, Mylord se lève, prend la lampe, ouvre le rideau qui lui cachoit l'impérieux commandant, et demeure interdit à l'aspect d'un vieillard, pâle et décharné comme le temps, avec une ample barbe blanche, et dont les yeux (que ranimoit sans doute le moment) se fixent avidement sur lui. — "Remettez-vous, Mylord? Regardez-moi: je respire encore, et je vous dois l'unique et vrai plaisir que je goûtai depuis longues années! ... l'âge et l'infortune auroient-ils effacé jusqu'aux moindres vestiges des traits de quelqu'un, qui vous touche de bien près, et dont il est ravi de retrouver en vous des traces qui lui sont bien chères?"

Le lord encore plus étonné et plus interdit que ci-devant, fixoit à son tour le vieillard; et sans pouvoir se rendre compte des différens mouvemens qui l'agitoient, ne pouvoit articuler un mot.

"Baïssiez vous, (reprit l'inconnu) et prenez sous mon lit une cassette, où sont renfermés des papiers capables de réparer les pertes que nos guerres civiles ont cau-

fées à votre maison, ainsi que les dépenses que vos Ambassades, vos services militaires et vos plaisirs, vous ont occasionnées à vous-même.

Le lord, après avoir mis la cassette sur le lit du vieillard, cédant à la plus vive émotion, se laissa, pour ainsi dire, retomber dans le fauteuil qu'il venoit du quitter.

Tenez, Mylord, lui dit le bon homme voici les copies en forme des contrats de vente de trois des principales terres de vos pères, qu'a vendues, ou plutôt feint de vendre, votre bifayeu, dans les temps de troubles; auxquelles sont jointes les contre-lettres des prétendus acquéreurs, et au moyen desquelles ces mêmes terres vous seront rendues par leurs héritiers, sans qu'ils pussent s'en dispenser, à votre arrivée en Ecosse. On a pris et fait prendre, à cet égard, dans tous les temps, les précautions nécessaires pour prévenir toute espèce de contestation: vous en trouverez les preuves attachées aux contre-lettres."

Quel seroit de surprise pour le lord, à la vue de ces trois contrats de terres, qu'il n'ignoroit pas avoir autrefois appartenues à sa maison!

“Eh! qui donc êtes-vous? (s'écria-t-il avec transport) qui donc êtes-vous, respectable et bienfaisant vieillard, à qui je vais devoir plus qu'à mon père même?... Ah! parlez, de grâce? hâtez-vous de me nommer un bienfaiteur, qui déjà m'intéressoit sensiblement, et dont le ciel semble n'avoir prolongé les jours, que pour lui faire enfin trouver en moi le plus tendre, le plus respectueux des amis, et le plus reconnaissant de tous les hommes!

Laissez-moi, mon cher lord? (lui dit en sanglotant l'inconnu) trop faible pour soutenir un plus long entretien avec vous, ménagez-moi, de grâce, et croyez qu'il m'en coûte plus qu'à vous-même!... Embrassez-moi, prenez cette cassette, et laissez respirer un malheureux, qui se le croit pourtant bien moins depuis qu'il vous a vu, qu'il vous a serré dans ses bras! — Ah! quel que vous soyez, (quelqu'intérêt que vous puissiez avoir de vous cacher à l'objet même de votre bienfaisance) pouvez-vous être assez cruel pour exiger qu'il vous obéisse? qu'il vous abandonne et sur-tout à votre âge! et dans l'état où je vous vois réduit, sans amis, sans secours, et peut-être... sans?... —

Arrêtez, Mylord! j'aime à trouver en vous de pareils sentimens: mais apprenez que votre ami, (si tant est, hélas! que vous le trouviez long-temps digne de ce titre?) apprenez, dis-je, que quelqu'infortuné qu'il soit d'ailleurs, est cependant à l'abri des besoins qui semblent vous inquiéter... Ainsi, pour peu que vous aimiez à m'obliger; partez, Mylord, et dans l'instant?... Faites plus encore, et songez que j'ai droit de l'exiger: jurez-moi que vous ne reviendrez point ici, et ne me ferez chercher ailleurs qu'autant que je croirai pouvoir risquer de vous revoir encore, et que je vous en ferai prier?"

Le lord sentant, au ton dont lui parloit le bon vieillard, que ses instances seroient vaines, et se promettant tout du lendemain, ne balança point à le satisfaire, tomba de nouveau dans ses bras, et le quitta les yeux baignés de larmes.

A son arrivée chez lui, après avoir été reconduit jusqu'aux environs de l'hôtel de *Sommerfet* par le même homme, qui l'avoit attendu près de la porte du vieillard, Mylord n'eut rien de plus pressé que d'ouvrir la cassette, dans laquelle, indépendamment de ce que l'inconnu lui avoit annoncé, le

lord trouva un grand nombre de papiers de famille, qui pouvoient lui être très-utiles.

Le lendemain matin, à l'instant même qu'il se proposoit (quelques promesses qu'il eût faites) de retourner, à tout hasard, chez le vieil et généreux inconnu; il se vit tout-à-coup arrêté par la lettre suivante, cachetée de ses propres armes, et saisi d'effroi en la voyant signée, *Sir George Stairs*.

"N'envoyez point, ne revenez point chez moi, mon cher lord: on ne m'y trouveroit plus."

"S'il ne s'étoit agi que de vous avouer qui j'étois, c'est-à-dire, votre bisayeul, crû mort depuis si long-temps, et qui, à plus d'un titre, devroit l'être, vous n'auriez point trouvé tant de résistance au desir légitime que vous aviez de connoître votre bienfaiteur. Mais les suites que je prévoyois d'une scène si intéressante pour vous et pour moi, déjà trop forte pour mon âge et la foiblesse qui le suit, m'ont fait trembler, je vous l'avoue, d'avoir à satisfaire votre curiosité sur des détails qu'elle auroit eu lieu d'exiger, et qui, loin d'offrir à vos yeux un parent aussi cher et aussi respectable que vous l'eussiez d'abord imaginé, ne leur

eussent sans doute offert qu'un objet odieux, qu'un monstre enfin, moins digne de pitié, que de l'horreur que je m'inspire à moi-même. . . . Vous en allez juger."

"La mort de mon père précéda de quelques mois ma naissance. Ma mère n'ayant presque pas tardé à le suivre, une tante, sœur de mon père, et qui vivoit depuis long temps dans la retraite, se chargea d'élever mon enfance, et s'en acquitta de façon que, (bien qu'elle ait causé le crime que j'expie encore) le sentiment de ma reconnaissance est toujours vivant dans mon cœur.

J'avois à peine dix-sept ans, lorsqu'indigné de voir mes compatriotes armés contre leur légitime souverain, je formai le dessein d'aller offrir au Roi *Charles premier*, et ma fortune, et mon épée Mais quel fut mon étonnement, lorsque je vis ma bonne tante, à qui tout m'engageoit à faire part de mon projet, l'entendre en frémissant, lever les mains au ciel, et me regarder avec une espèce d'horreur!

"Aussi surpris que touché de son état, et brûlant d'en savoir la cause; après les instances les plus vives et les plus réitérées: Vous le voulez? (s'écria-t-elle en fan-

glottant) apprenez donc que ce prince que vous voulez servir, même contre votre patrie, est l'auteur de ma honte, ainsi que des regrets dont vous me voyez consumée, et de la mort de votre père.

“J'avois quinze ans au plus, lorsque élevée parmi les filles de sa mère, le perfide, abusant de ma jeunesse, et de la crédulité de cet âge, sous l'appât des sermens et des promesses les plus sacrées, parvint à me séduire! . . . J'étois perdue enfin; car ce traître, peu de jours après avoir su mon état, partit sans me rien dire, pour l'Espagne, dont il se flattoit d'épouser l'Infantel! . . . J'étois perdue, dis-je, si le hasard ou le ciel, n'eût pas amené à Londres votre père, auquel je me vis forcée de confier et mes malheurs, et les suites que j'en craignois.

Ce digne frère, pénétré jusqu'aux larmes, et sans perdre le tems en reproches, courut à l'instant même chez la Reine; et sous je ne fais quel prétexte, après en avoir obtenu un congé pour moi, me fit partir avec lui, dès la nuit même, pour une de ses terres, à quelques milles d'Edimbourg, où il me confia aux soins d'une concierge aussi intelligente que discrète, jusqu'au

parfait rétablissement de ma santé. . . Hélas! (ajouta-t-elle) je ne devois le revoir: le chagrin qu'il avoit conçu de mon malheur ne tarda pas à le précipiter dans le tombeau, ainsi que sa respectable épouse, qui, après vous avoir donné le jour, survécut à peine un mois à sa perte.

“Tels furent, mon cher neveu, les secrets et déplorables motifs de la retraite, où j'ai toujours vécu depuis ce temps, et dont vous seul, dans l'univers, connoissez maintenant le mystère! . . . Voyez maintenant, mon ami, si après les soins que j'ai pris de votre enfance, et l'éducation que j'ai tâché de vous procurer; voyez si l'auteur de tant de maux, que dis-je? si le barbare dont le crime a porté la mort dans le sein des auteurs de votre naissance, et dans le mien des regrets éternels; voyez, dis-je, si c'est à lui qu'un fils, qui se croit digne de ce nom, doit consacrer sa fortune et son bras?”

Non! grand Dieu, non! (m'écriai-je, faisi d'horreur) le lâche est indigne de vivre. . . Il ne mourra que de ma main.

De vous dire aujourd'hui, Mylord, par quels moyens aussi recherchés que périlleux, ma fureur contre ce prince, à partir de ce fatal moment, toujours également la même,

est enfin parvenue à remplir ma vengeance et mon exécration, ainsi que les événemens qu'ont produits les remords, dont mon crime ne tarda pas d'être suivi; tous ces détails dans l'état où vous m'avez vu, sont maintenant trop douloureux pour être rappelés. Qu'il vous suffise aujourd'hui de savoir, pour m'abhorrer autant que je m'abhorre moi-même, que l'exécuteur du Roi *Charles Premier*, qui ne parut sur l'échafaud que sous un masque, n'étoit autre en effet, que. . . . Votre indigne et trop coupable bifayeul, *Sir George Stairs*." —

De 1649 (année où *Charles premier* fut décapité) à 1743, que se donna la bataille de *Dettingen*, l'intervalle est de 94 ans. En en supposant 20 à *Sir George Stairs*, lorsqu'il commit son crime, son âge en 1743, étoit de 114 ans.

Sur quoi l'on peut citer en Angleterre, et sur-tout en Écosse, plusieurs exemples de personnes mortes beaucoup plus âgées.

Quels que fussent les sentimens dont *Mylord Stairs* dût être affecté, après la lecture de cette lettre, son premier soin fut de chercher la rue et la maison où il avoit retrouvé son bifayeul; mais qu'après ses recherches, ayant trouvé cette maison

vuide, il avoit appris d'un voisin, qu'elle n'avoit été occupée que depuis huit jours au plus, et sans qu'on pût savoir par qui; que dès la nuit précédente, les locataires l'avoient abandonnée toute meublée, sans qu'on fût même de qui ils la tenoient, le propriétaire étant depuis long - tems établi en Amérique.

3.

Détails sur Livourne.

Micali.

Mon premier soin, en abordant à Livourne, fut de me faire conduire chez Micali, dont j'avois entendu parler comme du négociant de l'Europe, dont les magasins étoient le mieux fournis de tout ce qui peut exciter la curiosité.

J'y fus reçu avec honnêteté; et j'avoue qu'en aucun endroit, dans aucune des parties de la terre où le goût des voyages m'a entraîné, je n'ai vu rassemblé autant de choses dignes de l'examen des voyageurs.

Des

Des collections entières et précieuses des trois règnes sont offertes dans le plus bel ordre à l'œil du connoisseur. Le produit de tous les arts décore des salles immenses, et l'on a peine à décider si la matière l'emporte sur la main-d'œuvre. Tout ce qui tient au luxe dans tous les genres possibles, depuis les objets de parure jusqu'à ceux de décoration, y est rassemblé. Tout ce qui constitue les arts libéraux et autres y est classé, et l'on y trouve jusqu'à des modèles d'édifices antiques et modernes, des armées à l'usage de tous les peuples connus, soit dans l'antiquité, soit dans les siècles plus modernes. On est frappé d'une série de vaisseaux, galères, etc. terminée par des pirogues de Sauvages. Les instrumens inventés pour soulager l'humanité souffrante y sont rassemblés; tous ceux qui servent à la navigation, à l'astronomie s'y remarquent également.

La valeur de ce que contiennent ces magasins est réellement incalculable. On m'a dit que le grand-duc Léopold avoit fourni au moins la moitié des fonds nécessaires à ce rassemblement unique dans l'univers. Léopold les visitoit tous les ans, suivi de sa cour, qui, à son exemple, s'em-

N. C. d. L. Nr. IX. 1796.

Q

epreſſoit d'y acheter des objets précieux. Cette vente annuelle ſe devoit à dix ou douze mille ſequins. Comme il y a une quantité d'articles rares, qui ne peuvent être ni appréciés ni vendus que très-difficilement, le raſſemblement de tant de chefs-d'œuvre ne peut être qu'à charge à leur poſſeſſeur; & à Paris, à Londres, ou à Amſterdam, pourroient ſeules établir, et ſoutenir un pareil dépôt. Des bruits ſotirds, & peut-être menſongers, mais cependant vraisemblables, me font craindre que cette maiſon ne puiſſe ſe ſoutenir long-temps. Dans tous des cas, ſi j'ai cru devoir indiquer ſon exiſtence, on ſe peut en ſouvenir.

Le Port.

La république de Gênes a compté Livourne au nombre de ſes poſſeſſions, mais ce n'étoit alors qu'un fort au pied duquel étoient quelques cabanes. Son port exiſtoit, mais il étoit ſi étroit que les petits bâtimens avoient peine à y entrer. Les Florentins l'acquièrent en 1491 pour la ſomme de cent mille ecus: ils réparèrent, agrandirent la forterreſſe, y poſèrent un ſignal. Charles Quint ſ'en empara comme un gage de la ſoumiſſion des deux Médicis, Alexandre et

Côme. Ce lieu étoit peu habité à cause du voisinage des marais qui rendoit l'air fort insalubre. Côme le grand, désespérant de réussir à dessécher les marais de Livourne, comme il avoit fait la campagne de Pise, avoit destiné cette dernière ville à servir d'entrepôt au commerce de la Toscane, et continuoît d'y attirer les étrangers. Vers la fin de sa vie, il reprit le projet de rendre Livourne l'émule de Pise. Les navires étrangers qui venoient y aborder, malgré l'insalubrité de l'air, l'avoient confirmé dans cette idée que la mort l'empêcha d'exécuter. François son successeur, moins grand, mais plus aîné, jetta les fondemens de la ville, dépensa beaucoup pour convertir les marais en édifices, parce que son équité ne lui permit pas de s'emparer du terrain sans l'acheter, et que les propriétaires le lui vendirent fort cher. La première pierre fut posée l'an 1577 le 28 mars. Tant de soins devinrent à peu près inutiles par les efforts réunis des Juifs, des puissances barbaresques et des Vénitiens, qui intriguèrent à la Porte, et empêchèrent le traité de commerce d'avoir son effet.

C'est à Ferdinand I. qu'étoit réservé la gloire d'avoir rendu Livourne une des plus

Q ij

riches de l'univers. Les marais entièrement desséchés, le port agrandi, ou plutôt construit à neuf, rendu capable de contenir les plus grands vaisseaux et revêtu des fortifications nécessaires, attestent le soin constant de ce prince pour la prospérité du commerce. Pour y attirer plus sûrement des étrangers, il y établit la liberté de tous les cultes. Ses successeurs ont plus ou moins suivi ses traces; mais la politique a contraint les moins tolérans de souffrir l'exercice de plusieurs religions.

La statue de Ferdinand est avec justice placée sur le port même. Il est représenté en pied, entouré d'esclaves. Ce monument, très-bien exécuté, n'est point comme tant d'autres le fruit de l'adulation de quelques courtisans; il n'a point coûté de larmes à la veuve et à l'orphelin; il est l'expression de la reconnaissance d'un peuple dont il fit le bonheur. La seule chose qui feroit à souhaiter, mais que l'on n'a point dû attendre avant le règne de la liberté, c'est qu'au lieu d'entourer la statue de Ferdinand d'esclaves dont l'attitude humiliée attriste les regards du philosophe, on l'eût environnée des vertus qui lui étoient propres. La justice, l'humanité, la bienfaisance et la bonté sont les

accompagnemens convenables à la représentation de ce prince édificateur.

L'augmentation progressive de Livourne s'est faite aux dépens de la ville de Pise. Leur proximité a accéléré le dépérissement de la dernière.

Sous le règne de Côme III, le port de Livourne étoit moins fréquenté. Ce prince étoit dévot, et conséquemment intolérant. Il haïssoit tous ceux qui ne professoient pas la même religion que lui. Quelques discussions entre les protestans et les catholiques lui fournirent l'occasion de signaler sa partialité en faveur de ces derniers. Cette conduite impolitique éloigna les négocians, et le commerce languit pendant la durée de ce règne. Après la mort de Côme III, le gouvernement changea de maximes; il sentit que sans la tolérance Livourne ne pourroit soutenir la concurrence avec Gènes. Aussi-tôt les étrangers de toutes les nations, de tous les cultes furent accueillis. On favorisa tous ceux qui voulurent s'établir à Livourne. Jean Gaston, prince vicieux, mais homme de bon sens, ne se borna pas à recevoir dans cette ville ses familles non-catholiques qui s'y présentèrent; il leur permit de se fixer à volonté dans les autres

villes de sa domination, et même de Florence.

On fait que le port de Livourne est franc, que toutes les nations y sont admises, que toutes y jouissent des mêmes droits et prérogatives.

De la ville & de ses environs.

De Pise à Livourne, en y comprenant l'emplacement sur lequel on a bâti cette dernière ville, le sol n'est qu'un vaste atterrissement marécageux, dont on a mis une grande partie en valeur au moyen de peines incroyables et de dépenses énormes. Les collines et les montagnes qui bordent cet atterrissement à l'est, sont des amas de terres et de coquillages qui annoncent leur dérivation. La mer s'est un peu éloignée de ces parages, et l'espace qu'elle a laissé est rempli de productions marines.

J'ai dit que Livourne n'a point été le produit des circonstances; elle doit son existence aux Médicis, qui la firent bâtir pour qu'elle servit un jour d'entrepôt des nations. On connoît le goût et la magnificence de ces négocians fameux auxquels la Toscane doit sa splendeur; on fait qu'ils amenèrent sur leur patrie la prospérité, com-

pagne de l'industrie, et qu'ils ne lui commandèrent qu'après l'avoir enrichie. Ils confièrent le plan de Livourne à d'habiles architectes, qui furent donner aux édifices publics et aux palais un air de magnificence, qui ne dérobe rien à la commodité particulière. Les montagnes de Toscane fournirent les marbres, et la pierre fut tirée de celles qui avoisinent la ville.

Livourne a une lieue et un quart de circonférence, en y comprenant le port. Ses murs du côté de la terre ont deux milles de circuit; les rues sont spacieuses, bien alignées, et pavées avec de larges pierres, ce qui rend la marche si douce et si commode, que l'on ne se fatigue pas plus qu'en marchant sur une terrasse. L'égalité de ce pavé et la propreté avec laquelle il est entretenu ajoute aux divers agrémens qu'offre la ville. Des canaux qui la coupent en partie par angles inégaux, servent à recevoir les barques qui viennent de Pise et de Florence, par l'Arno. Plusieurs magasins sont établis dans les rues ainsi coupées; de sorte qu'il faut peu de peine et de dépense pour transporter à bord des vaisseaux les marchandises dont le chargement se fait sur les barques.

La grande place à trois cent soixante pas de longueur sur cent dix de largeur. La façade de la principale église forme l'un des côtés; mais elle est irrégulière, très simple, et ne présente rien de majestueux. A l'opposé de l'église sont trois palais superbes qui servent d'ornement à cette place. A droite de ces palais de hauteur égale, et qui paroissent de loin n'en former qu'un seul, est celui que les grands ducs habitent lorsqu'ils viennent à Livourne, et qu'ils y séjournent. Cette habitation ne présente rien de frappant; elle est cependant assez vaste pour loger toute la cour dans l'état de simplicité où l'a réduite Léopold.

Du côté de terre cette ville est fortifiée à la Vauban, et d'une manière suffisante pour résister à une incursion soudaine. Il faudroit l'assiéger dans les formes pour parvenir à s'en emparer, ce qui donneroit le temps de venir à son secours. Le côté de la mer est dans un état respectable; et d'ailleurs rien n'est à craindre pour cette ville, à la sûreté de laquelle le gouvernement de Toscane veille spécialement. J'ai dit que le port est plus sûr que celui de Gènes, et qu'il est habituellement pourvu de tout ce

qui sert au radoub des vaisseaux et aux approvisionnemens de tous genres.

Ses fauxbourgs sont grands, aussi bien bâtis que la ville même; c'est une ressource pour l'augmentation progressive de la population. On y bâtit continuellement, et il y a apparence qu'avec le temps ils surpasseront la ville en grandeur, ainsi que par le nombre de leurs habitans. Telle est Vienne, la capitale de l'Autriche.

Livourne est environnée de superbes promenades dont l'aspect est délicieux. De quelque côté que l'on veuille sortir, on aperçoit des allées couvertes, des jardins où l'art dispute de beautés avec la nature, et des lieux de repos d'où l'on jouit d'une vue enchanteresse. Au-delà de ces plantations variées où l'œil s'égare avec transport, se trouvent, du côté de la mer, trois lazarets formant des monumens superbes, et servant de but à la promenade.

Un magnifique théâtre décore la ville de Livourne. La salle est bâtie en briques cimentées par de la chaux. Les ornemens ont été peints par le célèbre *Terreni*. Cette salle a cinq rangs de loges; chaque rang en contient vingt-quatre, indépendamment de

celle du souverain. La scène a 25 pas de largeur sur 80 de longueur.

Les Lazarets.

A peu de distance de la ville, vers les côtes de la mer du Levant, s'élèvent trois édifices appelés lazarets. Deux d'entr'eux ont été bâtis aux dépens de Léopold. Il a fait réparer le troisième. Tous sont magnifiques; mais le plus vaste est le plus éloigné de la ville. On y a construit un angar de quatre cent seize pieds de longueur sur cent de largeur. C'est là que se fait le *sciurino*, on l'examen des marchandises soupçonnées. Cette épreuve se fait de la manière suivante. Un homme stipendié pour cette opération ouvre un des ballots suspects, il y introduit son bras à nud, et l'y tient tous les matins pendant un espace de temps limité, en observant de l'y enfoncer chaque jour davantage. Cette première épreuve dure huit jours. Ensuite on retourne le ballot, et la même personne recommence par le côté opposé, joignant par degrés le centre du ballot. Au bout de vingt jours, on retourne encore le ballot, et l'on réitère la même opération. Ce lazaret a une citerne qui contient vingt-six mille barils d'eau.

Ces bâtimens sont construits de la manière la plus solide. Tout y est tenu dans le plus grand ordre; tout y est d'une propreté dont l'œil est enchanté, et que l'on chercheroit vainement ailleurs. On ne peut y entrer sans une permission qui ne s'accorde qu'avec précaution; mais lorsqu'on est parvenu à l'obtenir, on peut parcourir tout l'édifice à volonté, sans être importuné par des demandes pécuniaires. Il en est de même dans toutes les maisons, palais, édifices, cabinets ou jardins qui appartiennent en propre au grand-duc. Lui seul peut être, entre les souverains, a banni cette coutume onéreuse aux voyageurs, et honteuse pour les nations chez lesquelles on la pratique encore. Ce n'est pas l'unique abus de ce genre que Léopold ait aboli. Puisse-t-il être imité!

C'est dans le troisième lazaret que séjournent les marins qui reviennent de course. Cela s'appelle faire quarantaine. Elle s'y fait exactement. Passagers, matelots, officiers, marchandises, tout ce qui vient des pays où le fléau de la peste a coutume de se manifester est assreint à cette formalité; nul ne peut en être exempté. L'unique différence qui existe entre les personnes et les

marchandises, c'est que les dernières sont consignées pendant cinquante jours. Ces marchandises sont placées et arrangées de manière à ce qu'aucun animal, aucun insecte, soit volatil ou autre, ne puisse y pénétrer, participer à l'infection dont elles sont soupçonnées, et répandre ensuite la contagion hors du lazaret.

Le second lazaret sert à recevoir les personnes et les marchandises sur lesquelles on n'a que des soupçons. Le premier est destiné au dépôt des personnes et des marchandises qui viennent des pays barbaresques, qui ont eu quelque communication avec eux, ou enfin qui arrivent des contrées sur la salubrité desquelles on n'a pas de renseignements positifs. On prescrit dans ce premier lazaret un séjour plus ou moins long, selon la nature des soupçons. Cela s'appelle aussi faire la quarantaine. Quoique ce terme de quarantaine soit une désignation fixe de la retraite exigée, il est des cas où on l'abrège ou prolonge; cela dépend de l'examen que l'on fait subir aux personnes et aux choses.

Il y a quelques années qu'un envoyé du roi de Maroc, chargé de porter quelques présents au dey de Tripoli, passa à son retour

par Livourne où il s'arrêta. Il rapportoit différens objets très-considérables. La coutume de ces puissances est de faire précéder leurs traités par des cadeaux que le souverain à qui l'ambassade est envoyée a grand soin d'exposer aux yeux de ses courtisans, et de réciproquer par d'autres plus considérables encore. Ce ministre maroquin fut déposé au lazaret et visité de tous les habitans de Livourne. On s'y portoit en foule, et l'on avoit la liberté de le voir et d'en approcher assez pour l'entendre parler et en être entendu. Une grille assez espacée et un petit fossé étoient les seuls obstacles qui empêchoient de le joindre. C'étoit, m'a-t-on dit, un très-bel homme. Il paroissoit se plaire à répondre aux questions qu'on lui faisoit. Sa politesse et la pureté de l'idiôme italien dont il se servoit avec facilité, et même une sorte d'élégance, firent présumer qu'il étoit né en Italie, et du nombre des aventuriers qui arborent le turban pour fixer la fortune. Cependant, comme à Livourne il ne manque point de curieux, on a su par des informations très-certaines qu'il étoit véritablement né sujet du roi de Maroc; son père étoit aga, et lui avoit fait apprendre la langue italienne dans l'espoir qu'il

parviendrait à être employé par son souverain. D'ailleurs le commerce qui est l'élément de ces barbares, leur rend nécessaire l'étude des langues espagnole, françoise et italienne; et la langue franque, qui est en usage parmi les mahométans des côtes, est un mélange des dialectes sicilien, génois, provençal, portugais, espagnol et françois: Tous la savent et la parlent: c'est presque le seul moyen qu'ils aient de se faire entendre de leurs esclaves, auxquels un séjour très-court suffit pour apprendre cet idiôme.

Pendant que son excellence maroquine faisoit quarantaine dans le premier et le moins gênant des trois lazarets, vingt-six esclaves, que le roi de Naples avoit fait racheter à ses frais, partie à Alger et partie à Tunis; y étoient aussi pour le même objet. La joie étoit peinte sur leur physionomie; ils ne cessoient de combler de bénédictions le monarque bienfaisant qui avoit brisé leurs fers. Ferdinand, satisfait d'avoir rendu à la liberté ces vingt-six hommes, ne voulut point les abandonner dans l'état de dénue-ment où ils se trouvoient; il donna ordre de les vêtir convenablement, et de les défrayer de tout jusqu'à ce qu'ils eussent revu

leur terre natale. Ce trait fait honneur au monarque napolitain.

J'ai vu dans le troisième lazaret trois Juifs arrivés d'Alger, où la peste commençoit pour lors à se manifester. Ils étoient soigneusement gardés comme le sont tous ceux déposés dans ce lazaret, le plus rigoureux de tous. On ne peut communiquer avec eux qu'à travers des barreaux placés à une distance assez éloignée pour que l'air emporte et dissipe les miasmes qu'émanent leurs corps et leurs vêtemens. De plus, les gardes observent de très-près les curieux, et les empêchent de devenir victimes de leur imprudence. Il est aussi à remarquer que les habitans de Livourne évitent l'approche des détenus dans la crainte d'être soupçonnés eux-mêmes; car la police est si sévère sur cet article, que le soupçon d'avoir touché quelqu'effet appartenant aux calernés, suffit pour être soi-même soumis à cette détention.

Les trois lazarets de Livourne servent d'ornement à la ville. La promenade qui y conduit est charmante. D'un côté, la vue s'étend sur la mer; et se perd dans l'espace; de l'autre, un nombre incroyable de maisons de plaisance et de jardins la reposent agréablement. Cette promenade est très-

fréquentée, sur-tout les jours de fêtes. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les lazarets pour se former une idée juste de ce qu'ils peuvent être. Je puis assurer que les logemens y sont très-bien distribués et très-commodes. L'architecture en est simple, mais régulière. Je les ai parcourus. Tout ce qui tient au régime de ces établissemens, produit raisonné de la prudence et de l'humanité combinées avec l'intérêt général, est fait pour être admiré. La politesse des préposés leur fait rarement refuser aux étrangers la permission de visiter ces retraites salutaires d'où l'on ne peut sortir sans emporter une satisfaction que n'inspire pas toujours l'examen des autres établissemens de ce genre.

J'ai vu plusieurs lazarets dans le cours de mes voyages; aucun ne m'a paru comparable à ceux de Livourne, soit pour l'ordre qui y règne, soit pour la propreté, soit enfin par la manière dont ceux qui sont forcés d'y séjourner sont traités. S'ils sont pauvres, ils trouvent une nourriture saine et abondante, qui leur est fournie gratis par les ordres du souverain. Léopold a rassemblé toutes les précautions de l'humanité la plus éclairée pour qu'aucun abus ne puisse se glisser

glisser dans cette administration, supérieure
à tous les éloges.

4.

La piété maternelle,

conte Chinois.

LE désir de m'instruire m'avoit arraché
de bonne heure à ma terre natale; et, seul,
un bâton à la main, et quelques pièces d'or
confiées dans ma ceinture, j'étois venu jus-
qu'au pied de cette muraille que le patient
et industrieux Chinois donna pour limite
à sa patrie. A la vue de ce mur inébran-
lable aux attaques des hommes et des siècles,
mon esprit demeure frappé d'étonnement.
Cette porte, immense en toutes les propor-
tions, ferme, du côté du Nord, une voie
de plus de quatre cents lieues. Du haut
de cette masse imposante, l'homme semble
dire à l'homme son semblable ces mots que
l'Eternel adressa aux flots irrités: "Vous ne
passerez point la borne que j'ai posée; vous
irez jusque là, et votre fureur mourra ici".

N. C. d. L. Nr. IX. 1796.

R

Je dirigeai ma route vers Peking; déjà je découvrois les hautes tours revêtues de porcelaine et les pavillons dorés de cette grande ville, quand un torrent, caché dans le creux du vallon, me ferme le chemin. Chargé de ces monceaux de neige que les flèches du soleil précipitent dans les vallées, cet impétueux torrent bondit et bouillonne sur les rocs qui le divisent; l'onde écumeuse s'épand avec bruit; son murmure effrayant se prolonge, répété par l'écho. Je regarde, j'écoute, et je demeure attristé. Quelle route tenir? Comment gagner l'autre bord? La nuit s'approchoit; j'avois besoin d'un gîte. Des cabanes étoient semées çà et là au milieu des rizières: j'en découvrois d'autres sous de larges figuiers qui semblent croître sur les montagnes pour servir de parasols à leurs sauvages habitans.

J'entre sous la chaumière la plus voisine: j'y trouve une vieille femme occupée des soins du repas. Une autre femme étoit près d'elle; j'appris bientôt que c'étoit sa fille, et qu'elle s'appeloit Thékintfé. Je la prends d'abord pour une de ces célestes Intelligences qui, dans les premiers jours du monde, se montroient familièrement aux hommes: elle en a l'éclat, la douceur et la sérénité. Un

voile, roulé autour de sa tête, ne s'abaisse que lentement sur son charmant visage. Elle a deviné ma pensée; mes yeux l'accusoient de cruauté. Sa mère me parle, et je ne l'écoute pas. "Qui vous amène en ce lieu sauvage? Que cherchez-vous? D'où venez-vous"? Telles étoient ses paroles. Honteux d'une si longue distraction, je répondis: "O ma mère! j'ai fait bien du chemin! Je suis parti des bords que l'Irbich arrose à sa source, et j'ai traversé dix fleuves différens. Jaloux de m'instruire, je venois observer un peuple dont j'admire la science et la sagesse. Je m'avançois avec impatience vers Peking; mais un torrent, impossible à franchir sans doute, m'arrête ici. Veuillez me dire, ô ma vénérable mère, s'il est d'autres chemins". — "J'en fais plusieurs, tous difficiles, peu pratiqués, d'une longueur rebutante: il faudra retourner sur vos pas. . . Ah! plutôt au Ciel qu'allongeant sa route. mon fils eût préféré. . ."! Elle se troubla, et n'acheva point. Quelques momens après, elle me dit: "Jeune homme, vous pouvez rester ici cette nuit; réparez vos forces, et demain vous choisirez votre route". Je m'assis auprès d'elle: j'étois aussi à côté de sa fille. Mes vêtemens

touchèrent les siens, et j'éprouvai une grande émotion. Une flamme subtile coule dans mes veines, allume mes sens étonnés; de confuses pensées m'agitent. Heureux, tourmenté, je sens, pour la première fois de ma vie, un trouble délicieux. . . Mais l'embarras, la surprise m'empêchoit de parler. La mère de Thékintse m'observoit; elle m'adresse ces mots: "Le torrent qui vous effraie n'arrête que les vieillards: nos jeunes hommes savent presque tous le passer à la nage; quelques-uns même traînent après eux, dans des outres, leurs ustensiles et leurs provisions. Ils luttent sans crainte contre les ondes rapides; ils en triomphent toujours. Cependant je serois coupable de vous cacher ce que j'ai tantôt éprouvé de craintes. Etranger, écoutez moi. Lorsque j'ai vu mon fils plongé dans l'onde écumeuse, les mouvemens de mon cœur, d'abord pressés et suffoquans, se sont arrêtés tout à coup; mes genoux trembloient: je suis tombée dans les bras de ma fille. Ses soins m'ont rappelée à la vie: j'ai pu revoir Loutseun nageant avec adresse; mais je n'ai véritablement recommencé à vivre, que lorsqu'il s'est montré sur le bord opposé au nôtre: alors il m'a tendu ses mains, et j'ai respiré.

Je n'imaginois, pour l'habitant de nos campagnes, nul danger à passer ce torrent; et tout à coup j'en ai vu mille: ils me sembloient impossibles pour mes voisins; et pour mon fils ils m'ont paru inévitables. Mon cœur (d'autres cœurs ont-ils cette coupable indifférence?) restoit insensible à des perils qui n'étoient pas les miens."

Je me pressai de répondre: "L'Etranger que tu vois, ce Stani, orphelin dès son bas âge, et maintenant à quatre cents lieues de sa patrie, ne doit par redouter un torrent que ton fils n'a pas craint de passer. Aimé de toi et de sa sœur, que la vie cependant doit lui paroître douce! si, comme lui. . . Mais satisfais ma curiosité: comment a-t-il pu se résoudre à quitter une sœur. . . une mère. . .? — C'est la première fois. Loutseun, actif et pieux, sème les grains qui nous font subsister. Le Ciel a béni ses moissons. J'ai pu livrer aux Marchands de Peking, qui tous les ans visitent nos campagnes, jusqu'à deux mille poches de riz. Mais, avides ou négligens, ils ne m'ont point apporté cette année le prix qu'ils m'en avoient promis. Cet or, la dot de mon fils; cet or, attendu de la jeune fille qu'il a choisie pour épouse, il est allé le demander à

ces Marchands infidèles; et avant que l'Astre des nuits, maintenant invisible, se montre resplendissant à l'horizon, je presserai sur mon sein l'enfant que je chéris. — Puisse-t-il, m'écriai-je, te donner cette joie! Puisse une seconde le fille l'accroître encore! . . . Mais souffre une curiosité que chaque instant augmente. Heureux d'assurer ton bonheur, un gendre peut-être. . . Ce choix seroit-il déjà fait"? La jeune fille porta la main sur ses beaux yeux, trop bien cachés par son voile. Ah! que n'aurois-je pas donné pour pouvoir un moment contempler son trouble et ses charmes! Sa mère me répondit, et son regard devint sévère: "La tâche que lui impose la Nature est à peine commencée; à peine Thékintse a-t-elle vu quinze fois l'arbre consacré à Foé, perdre et reprendre son feuillage. Elle a des devoirs, des services à me rendre: il faut qu'elle s'acquitte envers sa mère, avant d'aspirer à la gloire de le devenir". Cette sage réponse me rendit plus tranquille. Elle ajouta quelques minutes après: "Stani, nous allons prendre ensemble le repas du soir. Vous êtes maintenant l'hôte de cette maison, un objet sacré pour Nactheu et Thékintse, comme elles doivent l'être pour

vous. Ma fille, relevez votre voile; ne craignez rien, vous êtes en présence de votre mère. Apportez les gâteaux et le thé; servez nous les fruits de la saison: offrons libéralement les biens que la nature nous donne avec prodigalité". A ces mots, je tombe à ses genoux, et la reconnaissance m'y retient. En m'accordant une si chère vue, elle faisoit pour mon bonheur plus que n'auroit pu faire, au milieu de la Cour, le puissant Empereur de la Chine. Peignez-vous le soleil à son lever, débarrassant son front d'un épais nuage; telle parut à mes yeux enchantés la fille de Nactheu. Il me sembla qu'elle éclairait la chaumière: sous quels lambris vit-on paroître tant de charmes! Quels palais reçurent jamais un mortel plus heureux que Stani dans ce fortuné moment! Assis vis-à-vis d'elle au souper, je ne fais point si je mangeai des mets apprêtés de ses belles mains. Je ne fais plus ce que je lui dis dans ma folle joie: ses paroles ingénues, ce qui causa mon ivresse, tout ce qui entretint mon enchantement, je ne le dirai point, je ne le pourrois pas; mais je jouis quelques heures d'une indicible félicité. Je leur appris ma naissance, mon peu de fortune, mon dessein de visiter la

R iv

Chine, de m'y instruire dans les Arts, et de les porter dans ma patrie. Que ces desseins étoient changes! Oh! combien je souhaitois de ne plus quitter celle que je devois aimer le reste de ma vie! Nactheu devina ma pensée, et sa sagesse la combattit: elle voulut que je suivisse mes premiers projets, et mon départ fut fixé par elle au lendemain matin.

J'allai me jeter sur des nattes, dans un réduit séparé de celui qu'occupoit Thékintfé et sa mère; Loutfenn l'avoit construit pour lui. Je dormis peu: je me levai plus tôt que le Soleil; et lorsqu'au moment de quitter la cabane, j'appelois sur elle la bénédiction des Dieux, j'aperçus la femme bienfaisante qui m'en avoit ouvert la porte: ses mains tenoient un vase rempli d'une liqueur vermeille; elle me sourit, et je compris qu'elle avoit entendu mes vœux.

“Prenez ce confortatif, me dit-elle; où sont les forces, se trouve le courage”. Je bus, le cœur plein d'espérance et de reconnaissance. — “Allez, mon fils, (que ce nom flatta mon oreille!) “poursuivez votre route: que le Ciel accomplisse vos souhaits et conduise vos pas! Je ne verrai point, votre retour avec indifférence”.

Je partis. Je traversai le torrent, emportant avec moi l'image de Thékinté, et un tendre souvenir des bontés de sa mère. J'ai parcouru la Chine. J'ai observé le peuple innombrable qu'elle porte en son sein; peuple antique, célèbre par la science, son application au travail, et la piété envers ses ancêtres. En vivant avec ses Lettrés, j'ai pris des leçons de cette sagesse pratique qui donne du prix à l'homme et le rend plus heureux. Les connoissances qui augmentent la force, la puissance, les plaisirs, et qui, allumant ou fomentant les passions, augmentent aussi les inquiétudes et les peines, j'ai voulu les acquérir. Je m'y suis rendu habile; et je saurai ne les faire servir qu'à mon bonheur, en ne les employant qu'à me rendre plus cher à Thékinté, plus recommandable aux yeux de sa vertueuse mère, et plus utile à toutes deux. Je me suis dit, pour m'encourager dans les momens de l'ennui: Si, à mon retour, elles consentent à me recevoir, je rendrai leur cabane plus solide et plus commode. Je l'embellirai l'argile; inutile deviendra, par mon industrie, des carreaux polis, sur lesquels la Beauté que j'aime posera un pied étroit arrondi avec grace. Sur des vases d'une éclat

R v

tante blancheur, je sçaurai fixer par le vernis les couleurs les plus belles; des pavots, frais et vermeils comme ses lèvres, sembleront fleurir sur ces coupes ravissantes.

Toujours occupé d'elle, j'ai recueilli des graines réservées pour les jardins de l'empereur. Je les semerai, me disois-je, sur les bords des rizières: elle y trouvera une ombre salutaire, des fleurs pour se parer, des fruits délicieux.

Telles furent mes pensées tout le temps que dura mon exil. Je charmois, par ces rêveries, les longs jours de l'absence: mais ils passent comme les jours fortunés; ils se perdent, hélas! et sont comptés pour l'existence qu'ils ont rendue pénible.

Je me vis au terme que, de concert avec Nachen, je m'étois prescrit. Instruit de ce qu'il m'importoit de savoir, ne désirant d'apprendre rien au delà, je quittai la Chine après un an de séjour; et, pressé d'arriver, je repris mon premier chemin. A mesure que j'approchois d'une demeure chérie, je me sentois plus ému et, moins confiant. La joie qui m'avoit saisi à mon départ, se dissipoit à chaque pas. Si ce bonheur, que je me crois près d'atteindre, alloit m'échapper... puissante cause d'émulation et de

courage, vous deviendrez peut être une source d'abattement et de désespoir! Rien de ce qui existe reste-t-il le même à la même place un seul moment? Semblables aux flots de l'Océan, le Ciel et ses sphères roulantes, la Terre et cette foule d'êtres qui reçoivent sur son sein et la vie et la mort, ne sont jamais en repos. Que ne dois-je pas appréhender du temps destructeur et de l'inconstance du fort! Ces pensées, le souvenir de mes entretiens avec les Lettrés et les Bonzes, occupoient et troubloient mon ame. Parce que j'aimois et que j'avois des craintes, je croyois aux pressentimens. Il me sembloit que cette Thékintsé si belle, et dans l'âge où l'on embellit encore, s'étoit déjà vu enlever tous ses charmes. Les chagrins, me disois-je, une maladie ont flétri tant d'appas. . . la mort peut-être les a détruits sans retour. . . peut-être que son frère, devenu la proie du torrent. . . N'est ce point la perte de leur mère que mon cœur m'annonce! . . .

J'avançois cependant. Après quinze journées d'une route pénible, je découvre une seconde fois Peking. Je force ma marche; je traverse des champs, des bois; je monte la colline; je découvre la dementie etc

de ce que j'aime; et à cette vue, je sens s'évanouir mes noirs pressentimens: tel l'Astre des jours dissipe à son lever les vapeurs de la nuit. J'approche du torrent redoutable. . . . Quelle surprise! Une arche unique, mais solide, s'étend de l'un à l'autre bord. J'admire et je remercie l'auteur de ce bienfait. Je ne songe point aux périls qu'il me sauve; je ne pense qu'à Thékintse: ce pont officieux me rapproche d'elle; je serai plus tôt à ses côtés. Reçois mes actions de grâces, homme bienfaiteur des hommes, qui élevas ce monument! que ta vie, toujours heureuse, s'étende jusque dans les siècles à venir! J'exhale ainsi ma reconnaissance, et déjà j'ai gagné l'autre bord. . . . Déjà je crois entendre la douce voix de ma bienaimée. Je la vois: elle se trouble, rougit, et n'en est que plus belle. Palpitant d'amour et de joie, je ne marche pas, je cours, je vole; j'arrive: je me précipite sous la cabane. . . . J'ai reconnu Nactheu assise sur des nattes, un mouchoir à la main, la tête penchée sur son bras, dans l'attitude de la douleur. . . . "Ma mère, vous êtes seule! Thékintse! . . . Elle n'effuie point vos larmes! . . . Dieux, Dieux, les feroit-elle couler? . . ." Je dis;

et, glacé de crainte, j'embrasse les genoux. Elle se tait, et les larmes redoublent; mais son silence terrible m'a tout dit; il m'a révélé mon malheur. Je m'écrie: "Elle n'est plus! je ne la verrai pas!..." et je tombe le visage contre terre, accablé de douleur. . . .

Bonne Nactheu, mes périls t'ont fait oublier tes chagrins! Ta voix altérée appelle ta fille. A ce nom chéri, je respire. "Heureuse mère, quoi! Thé-kinté. Elle est près de toi, et tu pleures!..." — Homme passionné, que dis-tu? Ma fille eut-elle seule ma tendresse! N'ai je donc été mère qu'une fois!... — Quoi, Loutseun!... — Oui, l'horrible torrent roule avec ses ondes et cache dans son sein le corps de mon fils. Doublement malheureuse, je n'ai pu lui donner le repos des tombeaux. — O ma mère! que de vains regrets n'accroissent point encore tes douleurs. Un tombeau reste toujours à l'homme; il y marche de la chaumière; ils'y rend de son palais au jour assigné par les Dieux. Qu'importe à l'ame immortelle que son enveloppe fragile, qu'une insensible poussière soit dissipée dans les champs de l'air, exposée sur la cime des rochers, reconeille au

fond des eaux, ou cachée dans les entrailles de la terre! Pieux envers les Dieux et ses parens, sensible et bon, quelque part qu'il soit ton fils, la paix l'environne: il est plus heureux que la mère qui le pleure". Je dis, et mes larmes couloient, et j'effuyoï les siennes. . . . Thékinlé parut. Un trouble inexprimable s'empara de mes sens; mon cœur battoit dans mon sein. Je fus long-temps sans parler. Je pris la corbeille chargée des fruits que sa main venoit de cueillir, et j'osai presser doucement cette jolie main. Je demandai qu'il me fût permis de partager avec Thékinlé les soins du repas. Sa mère y consentit. Je remarquai que ses regards se reposoient sur nous avec complaisance, et qu'elle s'efforçoit de cacher ses douleurs: mais, après le dîner, lorsque sa fille nous eut quittés, elle ne se contraignit plus.

"Jeune Stani, me dit-elle, les Marchands de Peking, rappelés à leurs engagements, se sont acquittés envers moi, et de l'or qu'ils m'ont remis, j'ai bâti une tombe immense et superbe, utile sur-tout et secourable: la tombe de mon fils couvre l'horrible précipice qui l'engloutit à mes yeux. Tu l'as vu ce pont, ouvrage de ma tendresse,

tombeau honorable élevé à ses manes, et qui doit les consoler. Quoi ma mère, c'est ta bienfaisante main qui a jeté devant les pas du voyageur cette voie propice! Je l'ai passée avec alégresse, et je t'ai bénie mille fois. Ce monument précieux aux hommes attestera, d'âge en âge, ta piété envers eux, ta généreuse sensibilité. — Bon jeune homme, j'ai déjà reçu ma récompense. Rien ne me consolait. Je dis, dans ma douleur cuisante: Ne souffrons pas que le trait qui déchire mon cœur, blesse jamais un autre cœur; empêchons qu'un fils cher à sa mère, ne périsse comme a péri le mien; fermons l'abîme où il est tombé. J'ai donné ce que je possédois, mes récoltes entières, et jusqu'aux anneaux d'or, parure de ma fille, qui n'a pas besoin d'ornemens. Ma main a posé la première pierre; mes yeux ont vu placer la dernière: un peu de joie pénétra dans mon cœur.

“ Je vais souvent pleurer sur cette tombe. Mes larmes d'abord se mêlent aux ondes du torrent; peu à peu elles deviennent plus rares; et la vue du bien que j'ai fait, plus puissante que les conseils de la raison, que les caresses même de ma fille, m'a quelquefois consolé de celui que j'ai perdu”.

A ces touchantes paroles, elle en ajouta plusieurs encore que je ne redirai point ici : de tels entretiens prroïtroient longs aux gëns heureux ou frivoles, avides d'amusemens ; tandis qu'ils affligeroient ceux qui, sensibles comme Nactheu, ont à pleurer, comme elle, un objet tendrement aimé. . . Eh, dans combien de cœurs j'éveillerois des regrets ! Qui, sur cette terre nourrie de débris, n'a pas vu tomber, frappé de la mort, un père, un amant, une épouse ! Celui qui n'a pas senti s'échapper de ses mains la mourante main d'une amie, qui n'a point respiré le dernier souffle de la vie sur ses lèvres glacées, celui-là peut se croire heureux : il n'a pas connu encore une véritable affliction.

J'osai dire à Nactheu : "Le Ciel ne veut pas que vous restiez inconsolable ; il vous envoie un autre fils. . . Ne rejetez pas l'Etranger qui vous cherche, le cœur qui vous chérit. Séchez vos larmes : la Nature et les Dieux s'opposent à ce que nous pleurions éternellement. . ." J'attendis avec inquiétude sa réponse. Ses regards s'attachèrent sur moi ; elle voudroit lire jusqu'au fond de mon cœur. Vous avez vu les fleurs en proie au souffle des vents ; leurs tiges s'abaissent,

s'abaissent, se relèvent, se penchent tour à tour de l'un et de l'autre côté; c'est l'image des pensées de cette tendre mère. Je cherche à la rassurer. "Eloignez-moi, lui dis-je, de votre charmante fille, et je jure par Foë, par vous, qui m'êtes aussi sacrée que Foë lui-même, de ne paroître devant elle que lorsque vous me l'ordonnerez. Cependant guidez mes pas dans les champs cultivés par son frère, je veux qu'ils se couvrent de moissons, et que vous disiez, en vous promenant au milieu de l'abondance: Il me reste un fils".

Une lueur de joie éclaira son front abattu: j'entendis ces flatteuses paroles: "Stani, la douceur de tes traits m'a d'abord prévenue pour toi; ta conduite, et maintenant la sagesse de tes discours, excitent mon estime. Je fais croire à la vertu: reste parmi nous. Ma fille, simple comme l'enfant qui n'a point encore quitté les bras de sa nourrice, ne fait pas quel sentiment la porte vers toi: ne te presse point de l'en instruire; il n'est pas temps. Sache différer; sache attendre ton bonheur: il n'en sera que plus doux. Si je te connois, sans te mieux connoître, celui de cet enfant, je manquerois de prudence. Tu n'as pas encore de riches-

N. C. d. L. Nr. IX. 1796.

S

les : ne t'offre point à une épouse, sans lui
présenter une dot, gage de ton amour. Une
dot flatte d'ordinaire notre orgueil : ma fille,
sans orgueil aujourd'hui, pourroit, corrom-
pue par l'âge. . . (P'en préserve le Ciel!)
Mais garde toi qu'elle puisse jamais dire,
fût-ce dans le secret de son cœur : Je n'ai
rien reçu d'un époux. Fais toi, dans ce
vallon, une propriété. Nos colines sont
couvertes d'arbres ; qu'abattus sous tes coups
ils roulent dans les vallées. Construits ta
cabane à côté de la nôtre ; transporte sous
ton toit la scie, la hache, et les instrumens
du labourage. Loutseun en fit un noble
emploi : je les remette en tes mains. La
terre, naturellement féconde, t'offre ses
trésors ; et bientôt. . . La vue de sa fille
l'empêcha de poursuivre. Thékinse tenoit
sur son bras l'agneau ravi à sa jeune brebis.
Un fouris ingénu embellissoit sa bouche,
semblable au bouton de rose qui s'entrouvre
au matin. "Voyez, dit-elle, la jolie petite
créature ! Elle ne fait que de naître, et je
l'aime déjà. Comme elle est douce !. . .
Ah ! si je la préférerois à la brebis qui connoît
ma voix, qui me suit par-tout. . . ! Non,
non. . . je ne veux pas. . . je cours la
rendre à sa mère, dont les bêlemens me

poursuivent". Elle fuit, et les pieds légers font à peine fléchir la natte, tapis rustique de la rustique cabane. . . "Heureux âge, dit Nactheu, en laissant échapper un soupir, heureux âge, que la naissance d'un agneau occupe et enchante! Que la joie est facile! Stani, mon cœur est fermé à la joie".

Pour l'arracher à ces douloureuses pensées, je l'entraîne sur les pas de sa fille, et nous descendons ensemble le vallon. Là une pelouse d'un vert éclatant croît au pied des oliviers sauvages, et contraste agréablement avec la couleur sombre de leurs feuilles. L'ombre et la solitude de cet agreste lieu dispose à l'attendrissement.

Je dis, en regardant Thékintse qui me regardoit: "Alléons-nous ici; jouissons des derniers rayons du soleil". J'eus soin de placer Nactheu entre sa fille et moi, bien résolu de mériter sa confiance. Je pris la main, celle de ma bien aimée; et, les joignant dans les miennes, je lui parle en ces termes.

"Vous m'avez adopté pour fils; vous êtes à présent ma mère, votre fille est devenue ma sœur. . . oui, Thékintse, je ne vous appellerai plus que de ce nom sa-

cré. . . Commandez-lui de me nommer son frere. . . Ma mère, bénissez vos enfans"! Ses yeux me sourirent, ils m'approuvoient; tandis que ceux de ma jeune amie n'exprimoient que sa surprise. Je m'écriai: "Thékintfé ne veut pas me répondre! Thékintfé ne peut pas sans doute aimer un second frere"! Elle se taisoit; elle regardoit sa mère, et sembloit, pour m'aimer, attendre respectueusement ses ordres. Bonne Nactheu, vous le lui donâtes cet ordre, le garant, le sceau de ma félicité. Vous pressâtes nos mains, vous nous bénîtes; vous appelâtes le bonheur sur nos têtes; vous fîtes pour nous mille vœux.

Que me reste-t-il à raconter! Vous savez que j'aime, que je suis aimé: vous savez tout. Ma belle compagne a juré d'obéir; et son céleste regard m'a dit qu'elle n'éprouvoit point de contrainte: ainsi mon sort est rempli; il est fixé: mes aventures sont finies. Destiné à devenir son époux, je vais la mériter. J'embellirai sa demeure; je l'entourerai de fleurs; je chargerai sa table des plus beaux fruits. Mes soins sauront adoucir les regrets de sa mère. Je les défen-

drai; je les nourrirai toutes deux. Elles
seront heureuses, et je serai heureux.

Je jouis déjà eu bonheur qui m'attend.
L'espérance est le bonheur.

5.

*Nouvelles littéraires, & scien-
tifiques.*

*Collection de pièces de théâtre qui ont paru
depuis la révolution, qui se trouvent chez
Barba, libraire, rue Saint-André-des-
Arcs, nro. 27.*

- A**bufard, trag. de Ducis.
Ami (l') des Lois, de Laya.
Amour (l') filial.
Arlequin, perruquier, vaudeville.
Arlequin, sculpteur, idem.
Agioteur (l'), de Charlemagne.
Auteur (l') d'un moment.
Agricole Viala.
Ainée des Papeffes Jeanne.
Batelier (l') de Rincourt.
Banquier (l'), en 3 actes et en vers.

Blonde (la) et la Brune.
 Bon Fils (le), opéra.
 Brigand (le), opéra.
 Conjectures (les), de Picard.
 Concert de la rue Feydeau.
Idem. Celui d'Audinot.
 Conciliateur (le), de Dumoussier.
 Châteaux (les) en Espagne.
 Camille, ou le Souterrain.
 Charles et Caroline.
 Club (le) des bonnes Gens.
 Convalescent (le) de qualité.
 Charles IX., de Chénier.
 Caius Gracchus, du même.
 Couvent (le), de Laujon.
 Claudine.
 Calas, de Lemièrre.
 Commissonnaire (le), de la citoyenne Can-
 deillé.
 Calias, de Hoffmann.
 Crimes (les) de la Noblesse.
 Conteur (le), de Picard.
 Cange, des Variétés.
 Deux (les) Coffrets.
 Détenus (les) ou Cange.
 Divorce (le), de Dumoussier.
 Dangers (les) de l'opinion.
 Epicharis et Néron, trag. de Légouvé.

Euphrosine, de Hoffmann.
 Emprunt (l') forcé, de Dörvigny.
 Elysa au Mont Beruard.
 Enfance (l') de J. J. Rousseau.
 Emphyriques (les), de Pigault.
 Epreuves (les) du républicain.
 Figaro (les deux), en 5 actes.
 Femmes (les). de Dumoultier.
 Fénélon, trag. de Chénier.
 Figaro de retour à Paris.
 Fou par amour, de Ségur.
 Folie (la) de George.
 Famille (la) indigente.
 George ou le Bon Fils, de Dumaniant.
 Honnêteté (l') Criminel; avec changemens.
 Hableur (le), de Ducaufel.
 Henri VIII, de Chénier.
 Heureuse (l') décade.
 Journée (la) de Marathon, drame.
 Jocrisses (les deux), vaudeville.
 Intérieur (l') des Comités révolution-
 naires.
 Jeune (la) Hôtesse, de Flins.
 Ilaure et Gernance, de Dumaniant.
 Jean Calas, de Chénier.
 Intrigans (les) démasqués.
 Intérieur (l') du ménage républicain.
 Jérôme (la Folie de) Pointu.

L'Odoïfka des Italiens.
 Loups (les), et les Brehis.
 Louise et Volfan.
 Moïsson (la), opéra comique.
 Mère (la) coupable, de Beaumarchais.
 Marius à Minturne.
 Modéré (le), de Dugazon.
 Melidore et Phrosine.
 Mœurs (les) ou le Divorce.
 Mort (la) du jeune Barra.
 Marat dans le Souterrain.
 Mari (le) coupable.
 Nicodème dans la Lune.
 Nicodème à Paris, vaudeville.
 Noir (le) et le Blanc, de Pigaut le Brun,
 avec son portrait.
 Nouveau (le) Don Quichotte.
 Orphelin (l') de Pigault le Brun.
 O hello de Ducis.
 Petit (le) Orphée.
 Porte (les) Feuidés.
 Peuples (les) et les Rois.
 Philippe et Georgette.
 Prise (la) de Paris.
 Paul et Virginie.
 Prise (la) de Toulon.
 Pauline en 2 act. en vers.
 Petit (le) Matelot.

Plus de Bâtards.
 Pauvre (la) Femme.
 Panéla ou la Vertu récompensée.
 Quintus Fabius, de Le gouvé.
 Rigueurs (les) du Cloître.
 Robert, chef des Brigands.
 Roméo et Juliette, opéra.
 Suspects (les).
 Souper (le) des Jacobins.
 Soirée (la) orageuse.
 Stratonice, de Hoffmann.
 Sourd (le), ou l'Auberge pleine.
 Siège (le) de Lille.
 Surgine, de Monvel.
 Sophrosine, de Dumoustier.
 Toberne, ou le Pêcheur suédois.
 Timoléon, trag. de Chénier.
 Tolérant (le), de Dumoustier.
 Tu (les) et Toi, de Dorvigny.
 Urbélise et Lauval.
 Virginie, de la Harpe.
 Vislandines (les), de Picard.
 Vieux (le) Célibataire, de Collin.
 Véritable (le) Ami des Lois.
 Victimes (les) cloîtrées, de Monvel.
 Vraie (la) Bravoure, de Picard.
 Veuve (la) du Republicain.
 Zélia, drame.

Veuzel, ou le Magistrat. du peuple,

Total de la collection, 120 pièces à 5
sous, 50 livres. Et a 50 livres en assignats,
6,000.

Extrait d'une lettre de l'abbé Delille. Je
ne crois pas qu'on ait pu songer à moi
dans l'emprunt forcé; car il me reste en tout
de quoi vivre trois mois; mais si cela étoit,
il est bon qu'on connoisse entre la nation
et moi, notre situation respective, vous
pouvez la faire connoître:

45,000 liv. an réparations purement utili-
les, ou autres dépenses, qui ont porté ma
ci-devant abaye de 2,000 liv. à 8,000 net;
le tout sans indemnité.

3,000 liv. de pension supprimée.

20,000 liv. sur la maison Rohan dont
on a pris les biens.

20,000 liv. sur le feu duc d'Orléans dont
on a pris les biens.

40,000 liv. sur feu Laborde dont on a
pris les biens.

70,000 liv. prêtées à la nation, le tout
en numéraire; voilà ma contribution.

Une grande partie de ces sommes étoit
le fruit de quarante ans de travail et d'éco-

nomie, commandés par la crainte d'une vieilleſſe aveugle et infirme, cette crainte étoit trop bien fondée.

On m'annonce depuis long temps une lettre du miniſtre, au ſujet de ma nomination à l'inſtitut national; je n'ai point reçu cette lettre, mais voici la réponse que j'aurois faite: Tout ce que je prétends, pour prix de mon travail et de ma réſignation à des pertes immenſes, c'eſt l'oubli et la nullité; plus cette place a d'éclat, moins elle peut me convenir; ma fortune ne me permet plus d'habiter Paris de ſuite, ma vue et ma ſanté me l'interdiſſent abſolument. Vous avez des rapports avec l'inſtitut national, parlez à quelqu'un de ſes membres de ma ſituation, et de mes diſpoſitions à cet égard.

Je voudrois auſſi que le miniſtre de l'intérieur fût que je n'ai pas reçu la lettre, et n'ai pu par conſéquent lui répondre.

Economie. Le citoyen *Quinquet*, connu par pluſieurs découvertes en chymie et en phyſique, mais ſur-tout par les lampes qui ont conſacré ſon nom, vient de leur donner un degré d'utilité pour tous les

temps, mais d'un avantage infini dans les circonstances où le prix du bois et du charbon est excessif.

Rendu à ses foyers, après 14 mois de requisition qui ont interrompu les utiles travaux, ce physicien, manquant de tout, a trouvé dans son génie de quoi suppléer à la pénurie des combustibles, en appliquant la lampe-quinquet à la cuisson de tous les alimens.

Il n'a pas cru qu'il suffisoit qu'elle répandît la plus brillante clarté, il a voulu tirer le plus grand parti d'une chaleur qui étoit absolument perdue, et il a réussi.

On pose sur un trépied un vase couvert et rempli d'eau; on y ajoute 4 livres de pommes de terre qui, deux heures après l'ébullition établie, se trouvent cuites parfaitement.

Le même poids de viande et d'eau, arrive en cinq heures à une entière cuisson; des épinards, des asperges, etc. cuisent en trois quarts d'heure; mais voici l'extrême avantage tiré de cette nouvelle manière d'utiliser le calorique des lampes.

On leur adapte le fourneau économique de Niver; alors, dans des vases séparés, on fait cuire tout à-la fois de la viande, du

riz, des pommes de terre, ou toute autre espèce de légumes; et certes, quoique dans ce moment l'once d'huile brûlée par heure équivalle à-peuprès au prix du bois ou du charbon, l'économie se trouve et dans la multiplicité des mets cuits à-la-fois, et dans la facilité qu'on éprouve à se procurer plutôt de l'huile que les autres combustibles, malgré la parité de prix.

Il est encore facile de concevoir qu'en voulant faire la cuisine, le soir pour le lendemain en suspendant la lampe au plancher, et à l'aide d'une ouverture établir la marmite dans une chambre supérieure, on peut tout à la fois s'éclairer, se chauffer et cuire ses alimens. Cette ressource seroit sur tout avantageuse aux gens de lettre, aux artistes, aux citoyens qui poussent leur travail bien avant dans les grandes nuits d'hiver.

Si l'on couvre l'appareil d'un grand panier, ou avec des claies, on pourra encore faire sécher du linge, des plantes, etc.

Des tuyaux de métal, remplis du fluide le plus conducteur du calorique, partant du foyer de la lampe, et se répandant de tout côtés, dans l'appartement, suffiroient pour le chauffer.

Un artiste adroit pourroit pousser plus loin les avantages; mais quant à l'économie, après ces moyens, le citoyen Quinquet n'en connoît d'autre, que de se coucher et se lever avec le soleil.

Les bornes de ce journal ne permettant point d'entrer dans de plus grands détails, il suffit de prévenir les amateurs, que le citoyen Quinquet se fera un plaisir de leur montrer les divers appareils qu'il a montés, et de leur indiquer les moyens de s'en servir. — Sa demeure est à Paris, rue du Marché aux Poirées, à la Halle.

6.

P o é s i e s.

LE RETOUR DE LA PUDEUR.

Vaudeville Républicain.

Cette pudeur naïve et pure,
Que vont esquisser mes pinceaux,
N'est point un don de la nature
Commun à tout les animaux.
Le sauvage qu'elle délaisse
Ignore son utilité;
C'est chez l'homme en société
Qu'elle est l'instinct de la sagesse.

Tendres mères, dans vos familles,
Prenez soin de la propager.
C'est sur le front des jeunes filles,

Que la pudeur aime à siéger;
C'est vainement qu'elles sont belles,
Si la pudeur n'est à leur teint,
Ce que l'aurore est au matin,
Et le printemps aux fleurs nouvelles.

Et vous, pères, soyez modestes!
Craignez d'offenser, en tout tems,
Par vos propos et par vos gestes,
L'oreille et l'oeil de vos enfans.
La nuit, aux époux favorable,
Est comme la pudeur du jour,
Et doit aux secrets de l'amour,
Prêter un voile impénétrable.

A tes cheveux joins une rose,
Pudeur, et mets tes habits blancs:
Pour plaider toi-même ta cause,
Parcours tout nos départemens;
Tu n'y trouveras plus, ma chère,
Ni ces abbés, ni ces prieurs,
Ni ces traitans, ni ces seigneurs,
Qui te faisoient, en paix, la guerre.

Les citoyens, sur ton passage,
Joncheront la terre de fleurs.
Et te rendront un juste hommage
Dans le temple des bonnes mœurs.
Tu maintiendras, entre des chaînes,
Nos Phidias et nos Zepxis;
Es nos poètes, plus rassis,
Déchireront leurs vers obscènes.

Et l'on verra jusqu'à ces femmes,
Qui conspiroient pour t'immoler,
Du fond de leur autres infâmes,
Avec respect te contempler.
Puissent alors, puissent tes charmes,
Sur leurs coeurs tellement agir,
Qu'elles rapprennent à rougir,
Et baignent tes pieds de leurs larmes!

Par le C. P. R. S.

7.
Logogryphe.

J'ai six pieds bien comptés lecteur, est je suis
blonde:

Si tu veux me décomposer,
Me couper tête et cou, tu trouveras dans l'onête
Mon reste tout entier.

(Mot de la charade du dernier cahiers:
Potage.)

Table des matières.

	<i>Page.</i>
Portrait <i>Etiappe</i> de Grégoire.	
1. Anecdotes byographiques de M. le comte de Buffon; extraites d'un vo- yage à Montbart en 1785. par Hé- rauld de Séchelles.	193
2. Le rendez-vous de mylord Stairs.	228
3. Détails sur Livourne.	240
4. La piété maternelle, conte Chinois.	257
5. Nouvelles littéraires et scientifiques.	277
6. Poésies.	286
7. Logogryphe.	288



L. MERCIER.

*Membre du Conseil des 500;
Auteur du Tableau de Paris.*

OCTOBRE.

Notice sur la vie
de M. Howard.

CET extrait est tiré d'un ouvrage considérable qui a paru en Angleterre aussitôt après la mort de Mr. Howard, et qui avait pour titre: tableau du caractère et des services publics de feu Mr. Howard. Mais, outre qu'il contient beaucoup d'éloges de cet excellent homme qui paraissent superflus, puisque ses travaux en faveur de l'humanité souffrante suffisent pour assurer l'immortalité à son nom, il parle encore de sa vie privée, et raconte beaucoup de faits qui ne paraissent pas essentiels. On juge donc plus à propos de se borner au récit de ceux qui ont pour objet les services qu'il a rendus au public.

N. C. d. L. Nr. X. 1796.

T

Dans l'année 1773, Mr. Howard fut nommé schérif de la province de Bedford. La surveillance des prisons étant un des devoirs qu'impose cette charge, il fut si frappé des abus et des injustices qui y régnaient, qu'il se détermina à faire un voyage dans les autres parties du royaume, pour faire des recherches sur tous les objets qui appartiennent à cette branche de police. Il poussa ses perquisitions avec tant de zèle, qu'au mois de mars 1774, il lui fut ordonné de communiquer ses observations à la chambre des communes, qui lui en adressa des remerciements. On fit aussitôt après une loi, qui avait pour objet d'assurer la santé des prisonniers, et l'acte en fut envoyé à chaque chef de prison en Angleterre. Ceci ne fut qu'un commencement des réformes qu'on a si fort étendues depuis. L'intention de Mr. Howard en 1775 était de publier une description des prisons d'Angleterre; mais sentant qu'indiquer des abus sans en suggérer les remèdes serait de peu d'importance, il jugea convenable d'examiner de ses propres yeux ce qui se pratiquait alors dans cette partie de la police, dans quelques uns des pays les plus éclairés du continent. A cet effet, il parcourut la France, la Flan-

dre, la Hollande et l'Allemagne; il visita de nouveau ces pays en 1776; et il poussa son voyage jusqu'en Suisse; il fit aussi une course en Ecosse et en Irlande, et revit toutes les prisons et maisons de force d'Angleterre.

Muni d'une masse d'observations, la plus grande qu'on ait jamais faite sur ce sujet, il les offrit au public en 1777 dans un Vol. in qto. de près de cinq cents pages, qu'il dédia à la chambre des communes, pour lui témoigner sa reconnaissance de l'honneur qu'elle lui avait fait, en lui adressant ses remerciements, ainsi que de l'attention qu'elle avait donnée à l'objet de ses recherches. Cet ouvrage a pour titre: état des prisons en Angleterre et dans le pays de Galles, avec des observations particulières et la description de quelques prisons des pays étrangers. Il commence par donner un aperçu général de la misère qui regne dans les prisons, en montrant les points où celles d'Angleterre sont défectueuses, comme dans ce qui concerne la nourriture, l'eau, les lits et l'air; il fait voir les suites funestes de cette négligence totale pour les mœurs des prisonniers, ce qui donne aux plus criminels la facilité de cor-

rompre les plus jeunes et les moins endurcis; il parle aussi des ravages qu'y font les maladies épidémiques, ravages qui s'étendent ensuite dans les cours de justice, dans les flottes et dans les armées. La section suivante traite des mauvaises coutumes qui existent dans les prisons, telles que la permission de jouer, l'usage de mettre aux fers, celui de demander de l'argent aux prisonniers lors de leur sortie, l'absence fréquente du geolier, la permission de laisser demeurer dans les prisons les femmes et les enfants des prisonniers. La troisième section propose des changements dans la structure et l'administration des prisons. Il commence par des observations sur les prisons en elles-mêmes, à l'égard de leur situation et de leur plan; il parle ensuite des règlements qu'il considère sous différents points de vue: comme ceux du geolier, de l'aumônier, du chirurgien, des honoraires, de la propreté, de la nourriture, des vêtements, des lits et des inspecteurs. La quatrième section contient une description des prisons des pays étrangers, comme la France, la Suisse, l'Allemagne, la Hollande et la Flandre. Il remarque qu'il règne en France dans l'administration de ce département, un esprit

d'ordre et d'exactitude tempérée par l'humanité; que les réglemens des prisons ont été fixés par un code détaillé et judicieux, contenu dans un arrêt publié l'an 1777; qu'en Suisse, la séparation des prisonniers des deux sexes, la réclusion des criminels et l'emploi destiné à ceux qu'on y appelle galériens, sont des objets dignes d'attention; que les prisons en Allemagne sont réglées de la même manière, et que les maisons de correction de Manheim, d'Hambourg et de Brême offrent des modèles d'ordre et d'industrie avantageux à imiter; mais que c'est surtout en Hollande que le projet de travailler à corriger les criminels, par la discipline qu'on leur fait observer, est exécuté avec le plus grand soin et le plus grand succès; qu'on n'y trouve ni beaucoup de débiteurs ni de grands criminels; que la partie la plus considérable des prisonniers est enfermée dans des maisons de correction, dont il rapporte les réglemens dans le plus grand détail, aussi bien que les différentes occupations des prisonniers; que les Pays bas autrichiens présentent quelques uns des meilleurs établissemens en ce genre, et prouvent la possibilité de gouverner un grand nombre de criminels, de manière à les ren-

dre utiles à l'état et décents dans leur conduite, à l'aide d'une discipline suivie, et en les enfermant dans leurs cellules pendant la nuit. Il rapporte avoir vu dans la maison de correction à Gand cent quatre vingt dix criminels, gouvernés avec une aussi grande aisance, qu'auraient pu l'être les personnes les plus sages, et les plus tranquilles dans la société civile: les réglemens de cette maison sont rapportés dans un grand détail. La cinquième section renferme un catalogue de la plus grande partie des livres écrits sur cette matière; elle contient en outre une description particulière des prisons d'Angleterre, où l'on a observé l'ordre de leur situation locale, aussi bien que de celles du pays de Galles. Chaque prison a sa description particulière divisée sous les quatre articles, du geolier, des prisonniers, de l'aumonier et des chirurgiens. Il donne après cela une courte description de la situation, de la distribution, de ses dimensions etc. avec des remarques d'approbation ou de critique telles que les circonstances les lui avaient suggérées. Une description de maisons de force vient à la suite. Cet ouvrage finit par un tableau du nombre des prison-

niers, de leurs crimes et de leurs punitions.

Le principal objet de ce grand ouvrage était d'alléger les misères et de corriger les vices des coupables. Quant au premier de ces buts, il considère que tous les hommes, jouissant d'une même nature, ont sur leurs semblables des certains droits, que rien ne peut entièrement annuler; que même le plus haut degré d'atrocité dans le crime ne doit pas absolument éteindre toute compassion envers les criminels, surtout lorsqu'ils subissent les châtimens qu'ils méritent; que comme il n'y a personne qui durant le cours de sa vie, ne se soit écarté quelquefois de la probité la plus stricte, de même il n'y a personne qui ait vécu sans avoir fait quelques bonnes actions; et que quoique les loix humaines soient obligées d'admettre des distinctions entre les actions, selon qu'elles sont ou non du ressort de leur connaissance, cependant il y a un tribunal devant lequel tous les hommes doivent nécessairement paraître coupables, et seulement distingués par le degré de leur crime. Il fait cette reflexion: que parmi les habitants des prisons, il y a tous les degrés possibles de démerite moral, depuis l'infraction in-

considérée de quelques reglements locaux, durs et mal-entendus, jusqu'à la violation la plus délibérée des loix les plus sacrées; et qu'aux yeux du juge, un grand nombre sont des personnes innocentes, jusqu'à ce que leur conduite soit strictement examinée.

D'après ces considérations, il était convaincu qu'il était du devoir de chaque société, de donner une juste attention à la santé et en quelque sorte à l'agrément de tous ceux qui sont dans un état de détention; qu'on ne doit se permettre aucune rigueur inutile; que même quelques uns avaient droit à toute l'indulgence compatible avec leur situation. Cependant son intention n'était pas de faire d'une prison un séjour assez agréable, pour que la plus basse classe de la société pût trouver sa condition améliorée en y entrant. Le système de discipline qu'il désirait au contraire d'y introduire était tel, qu'il devait paraître extraordinairement désagréable aux gens d'un caractère paresseux et débauché. Quand une personne était enfermée pour subir le châtement d'un crime, son opinion était de le faire servir à son amélioration. Pour y parvenir, il regardait comme moyens nécessaires, une stricte et

constante surveillance, une occupation continue et régulière, une instruction religieuse, des récompenses pour l'industrie et la bonne conduite, des punitions pour la paresse et la mutinerie, la distribution en différentes classes selon l'âge, le sexe et le degré des crimes etc. et une réclusion pendant la nuit et selon les circonstances. L'idée vulgaire que l'endurcissement et la dépravation des criminels ôtent toute possibilité de conversion, lui paraissait aussi erronée que pernicieuse; il ne voulait pas que la négligence et le défaut d'espérance fissent abandonner même les plus corrompus; et il était convaincu que des remèdes convenables en sauveraient une grande partie.

La chambre des communes saisit alors avec un zèle ardent l'important objet de régler les prisons; et dans un acte "pour punir par emprisonnement et par un travail pénible certains malfaiteurs; et pour établir des lieux convenables pour leur réception" le plan fut formé sur les maisons de force de Hollande. Mr. Howard fut alors entraîné par la promesse aussi bien que par son inclination, à entreprendre un autre voyage, afin d'acquérir des lumières plus étendues. En conséquence de cette

réolution, il partit pour la Hollande au mois d'avril 1778; il examina de nouveau les excellents établissemens de correction dans les provinces unies; de là il entra en Allemagne et passa par Hannovre, Berlin et Vienne; de cette capitale, il dirigea la route en Italie, en passant par Venise; et ayant poussé jusqu' à Naples il revint en Suisse par le côté occidental de l'Italie; de là suivant le cours du Rhin et traversant les Pays bas pour entrer en France, il revint en Angleterre au mois de Janvier 1779. Il fit dans le printems et l'été de cette année une autre tournée en Angleterre et dans le pays de Galles; il entreprit aussi un voyage en Ecosse et en Irlande.

Les travaux de ces deux années ne produisirent pas des résultats moins avantageux, que ceux de ses voyages précédents: ils étaient à quelques égards plus essentiels, puisqu'étant alors parfaitement maître de son sujet, et connaissant les moyens de se procurer les meilleurs renseignements, il poursuivit ses recherches avec plus de facilité et de succès: aussi était-il devenu à cette époque un personnage célèbre pour toute l'Europe; et il pouvait oser s'arroger cette espece d'autorité, que semblait lui

donner une réunion de faits intéressants pour toutes les nations civilisées. Ses voyages suivants furent rendus plus utiles en comprenant un autre objet, celui des hôpitaux. Mr Howard avait été depuis longtemps attaché à ces institutions d'humanité, dont il avait été un promoteur zélé, et de l'amélioration desquelles il s'était beaucoup occupé; il n'avait jamais manqué pendant ses voyages en Angleterre, de visiter les hôpitaux situés dans les principales villes; il avait aussi parlé en abrégé dans son premier ouvrage de ceux qu'il avait vus dans les pays étrangers; mais il en fit dans ses derniers voyages un objet principal de ses examens.

Les résultats de toutes les recherches parurent en 1780 dans un supplément sous le titre: suite de l'état des prisons d'Angleterre et du pays de Galles contenant une plus ample description des prisons et des hôpitaux des pays étrangers, avec des remarques additionnelles sur les prisons d'Angleterre: C'est un Vol. in qto. de 200 p. avec plusieurs gravures. L'ouvrage commence par les prisons et les hôpitaux étrangers. A l'égard de la Hollande, il dit qu'il ne fait ce qu'il doit admirer le plus, la propreté



qui regnoit dans les prisons, l'industrie et la bonne conduite des prisonniers, ou l'humanité et l'attention des magistrats et du gouverneur. Il parle peu des hôpitaux de la Hollande, n'approuvant pas l'usage où l'on y est de tenir les malades trop chaudement et de ne pas renouveler l'air. A Berlin la régularité et le bon ordre de la police sont un témoignage de l'esprit de gouvernement de Frédéric second. Vienne offre peu de choses à louer dans les prisons: les cachots au contraire sont si affreux qu'ils paraissent être le séjour de la plus grande misère. En Italie, les gouvernements dans lesquels un esprit d'amélioration et d'attention pour les objets publics se distingue le plus, sont ceux de Milan et de Toscane. Rome et Milan ont des maisons de correction bien administrées dont il a donné les plans et la description. Dans une salle d'une de ces maisons à Rome, on lit une sentence qui exprimait si parfaitement l'idée de Mr. Howard à l'égard du traitement des criminels, qu'il aurait presque été tenté d'entreprendre le voyage pour cet objet seul. *Parum est coercere improbos poenâ, nisi probos efficias disciplinâ.* La partie occidentale de l'Allemagne offre quelques bons



réglemens dans les maisons de correction; mais, en général, la police de ces pays n'est pas un objet digne d'imitation,

Les remarques additionnelles sur la France se distinguent par une description de la Bastille, extraite d'une brochure rare que Mr. Howard ne s'était pas procurée sans risque, et dont il a fait imprimer à part une traduction. Il avait raison de croire que la révélation qu'il fit à toute l'Europe des horribles secrets de cette prison, était cause du danger que courut sa liberté, dans la visite qu'il fit ensuite de ce pays. L'Angleterre étant alors en guerre avec la France, l'Espagne et l'Amerique, Mr. Howard fut visiter, avec son attention ordinaire, les prisonniers de guerre Anglais, qui étaient enfermés à Calais et dans la Flandre Française, et il prit une note de leurs maladies et des particularités de leurs traitemens; il habilla aussi plusieurs matelots qui avaient fait naufrage sur la côte de France, dans l'horrible tempête du 31 Décembre 1778, et qu'on laissait presque nus.

A son retour en Angleterre, il alla aussitôt, avec l'esprit d'un véritable cosmopolite, voir les prisonniers de guerre Français, Espagnols et américains qui étaient détenus

dans ce pays; il n'oublia pas ceux qui étaient en Ecosse. Mr. Howard parle brièvement après cela de ce qu'il a trouvé de remarquable dans ses voyages en Ecosse et en Irlande. L'article suivant regarde les galères sur la Tamise, qui, dans leur première institution, avaient été fort mal-saines; mais leur état était alors beaucoup amélioré par les soins du gouvernement. On trouve ensuite quelques remarques additionnelles sur la fièvre épidémique des prisons, qui, outre les causes générales du défaut d'air et de propreté, doit être attribuée selon lui à un changement subit de nourriture et de logement, qui désespère les criminels.

Le reste du livre est employé à repasser en revue les prisons d'Angleterre et du pays de Galles, et par l'indication du changement qui a eu lieu depuis son premier ouvrage, on remarque avec plaisir que dans plusieurs parties du Royaume, on avait fait beaucoup de changements utiles, depuis que Mr. Howard a commencé ses recherches.

Ceux qui le connaissaient particulièrement n'ont pas été étonnés d'apprendre, que dans l'été de 1781, il se soit déterminé à faire un voyage en Danemark, en Russie et en Pologne, avec l'intention de revoir la

Hollande et une partie de l'Allemagne. Il est revenu de cette tournée vers la fin de la même année.

Il employa l'année 1782 à un autre examen complet des prisons d'Angleterre, et à un autre voyage en Ecosse et en Irlande. La chambre des communes en Irlande ayant nommé un comité, pour prendre en considération l'état des prisons, Mr. Howard lui fit un rapport sur la situation de plusieurs prisons de ce pays.

L'Espagne et le Portugal offraient encore un vaste champ ouvert à ses recherches. Il fit voile pour Lisbonne en Février 1780, d'où il alla par terre à Madrid, et ensuite en France, en passant par Valladolid, Burgos et Pampelune; et de là il retourna, par la Flandre et la Hollande, en Angleterre, où après s'être un peu reposé, il fit un autre voyage en Ecosse et en Irlande, et visita de rechef plusieurs prisons anglaises.

Ces matériaux étant encore une fois tellement accumulés, qu'ils exigeaient une nouvelle communication au public, il s'occupa, pendant plusieurs mois de l'année 1784, à faire imprimer un supplément, et une nouvelle édition de son principal ou-

vrage, dans lequel il inféra toutes les additions.

Plusieurs nouvelles maisons de force sont décrites à l'article de la Hollande. Le plan de la nouvelle maison de correction à Amsterdam mérite d'être étudié comme renfermant des notes instructives sur la construction des maisons de correction. L'article de l'Allemagne contient l'addition des prisons d'Hannovre et de Brême, et une description de la vaste maison de correction à Hambourg, dont il loue l'administration. Les nouveaux articles du Danemarck et de la Suede contiennent peu ou point d'instruction. Le vaste empire de Russie ne pouvait manquer d'offrir dans ses institutions plusieurs choses dignes de remarque. Mr. Howard parle très succinctement de la police concernant les criminels, les prisons, les hôpitaux et les établissemens d'éducation publique; il n'y trouve que peu de choses dignes d'être proposées comme modèles aux autres pays. Les réglemens du grand couvent à St. Pétersbourg, pour l'éducation des filles de la noblesse et des bourgeois, sont rapportés en détail, et offrent quelques maximes sages pour la conservation de la santé des jeunes personnes, et pour forti-

fortifier en elles l'habitude de la propreté et de la tempérance. Mr. Howard avait été précédé, dans cette description des prisons et des hôpitaux des pays septentrionaux, par Mr. Coxe, qui dans l'année 1781, avait publié à ce sujet une brochure, dont il parle avec éloge. Le court article de la Pologne ne contient, pour ainsi dire, autre chose qu'un témoignage de l'état négligé et affreux des institutions publiques dans ce pays mal gouverné.

Il y a plusieurs notes additionnelles sur l'article de la Flandre, dont une regarde un grand changement en pis dans la maison de correction de Gand. Une fabrique florissante, qu'on avait établie dans la prison, n'existait plus, et la nourriture avait souffert tant en qualité qu'en quantité.

La description du Portugal se borne presque uniquement aux prisons et aux hôpitaux de Lisbonne, dont l'état en général fait honneur au gouvernement. Un des établissements les plus remarquables est une fabrique, où l'on occupe mille enfants pauvres et abandonnés.

L'Espagne, qui depuis longtems s'est distinguée par ses établissements de charité, offre aussi dans sa police criminelle plusieurs

N. C. d. L. Nr. X. 1796.

V

choses qui méritent attention, quoique, au milieu d'une exactitude et d'un ordre très louables, un esprit de rigueur et de sévérité se laisse peut-être trop appercevoir. La maison de correction à Madrid, appelée San Fernando, peut le disputer avec quelques unes des meilleures institutions de cette nature. L'hospicio espece de maison de correction, dans laquelle on a établi des fabriques considérables, est un bel exemple de l'union du travail avec la détention.

Les notes additionnelles pour la France regardent principalement les hôpitaux de Paris. Il est inutile d'en parler, parceque Mr. Tenon en a donné depuis une description très détaillée dans un excellent ouvrage.

A la description des prisons et hôpitaux succèdent de nouvelles remarques faites sur les prisonniers de guerre, et de nouveaux voyages en Ecosse et en Irlande. Dans le dernier article, il regrette que, malgré les soins attentifs du gouvernement à faire de bons réglemens pour l'administration des prisons, il y regne beaucoup d'abus par la conduite de ceux qui y sont préposés; mais, *quid leges, sine moribus etc.*

Après avoir parlé de ce qui concerne les galeres de la Tamise, le reste de ce volume est employé à une revue de toutes les prisons de l'Angleterre, avec des détails sur tous les changements qu'elles ont subis depuis son dernier voyage. Le lecteur verra avec plaisir par le nombre des nouvelles prisons, et par celui des nouveaux batiments ainsi que par les commodités ajoutées aux anciennes, que les provinces, en général, n'ont pas manqué de montrer une attention libérale pour ce grand objet, depuis qu'il a été présenté à leur vue, et appuyé par les infatigables travaux de Mr. Howard.

Il avait pendant ces voyages remarqué les précautions, que plusieurs nations commerçantes employaient, pour se garantir de la plus destructive de toutes les maladies contagieuses, la peste; il sentait en même tems la négligence de son pays à cet égard. D'après ces deux considérations, il jugea qu'une visite dans les principaux lazarets, et dans les pays souvent attaqués de cette maladie, pourrait donner beaucoup de lumieres sur les moyens de prévenir la contagion en général, ainsi que des renseignements sur les établissemens propres à garantir de l'épidémie. Pour atteindre cet objet,

son intention n'était rien moins que de se précipiter au milieu des dangers, que les autres hommes évitent avec tant de soin; de chercher et d'affronter ce grand ennemi de la vie humaine, afin de reconnaître ses traits, et de découvrir les barrières les plus efficaces que l'on pourrait opposer à ses assauts. Qui ne sera pas frappé d'admiration en considérant la grandeur de courage et le zèle de la bienfaisance, qui lui suggérèrent un tel dessein! On peut citer, comme une preuve de la conviction des risques qu'il allait courir, la résolution qu'il avait prise de voyager seul, ne croyant pas qu'il lui fût permis de faire partager à aucun de ses domestiques un danger, auquel ils ne pouvaient être appelés par des motifs semblables aux siens.

C'était vers la fin de l'année 1785 que Mr. Howard commença son voyage, dirigeant sa route à travers la Hollande et la Flandre, vers les provinces méridionales de la France. La jalousie et les préventions du gouvernement François lui ayant fait refuser la permission de voir les établissements de ce pays, et n'ayant pas pu se procurer l'assurance d'une sûreté personnelle, il fut obligé de le traverser en qualité de

médecin Anglais. Il ne resta que cinq jours à Marseille, et quatre à Toulon. De Nice, Mr. Howard alla à Gènes, à Livourne, à Naples et aux Iles de Malte et de Zante; il se rendit de là à Smirne, puis à Constantinople. Son dessein était de faire par terre le voyage de Constantinople à Vienne; mais ayant résolu d'obtenir par une expérience personnelle les meilleurs renseignements, il revint à Smirne où la peste régnait alors, pour pouvoir aller de là par mer à Venise, ce qui devait nécessairement l'assujétir à la grande rigueur du traitement. Ce ne fut que sur la fin de l'année 1786 que Mr. Howard quitta sa demeure désagréable dans le lazaret de Venise. De là il se rendit par Trieste à Vienne. Il eut dans cette capitale l'honneur d'une conférence particulière avec l'empereur. Une relation de cette entrevue dans ses propres mots ne sera sûrement pas désagréable au lecteur: "l'Empereur désira me voir, et il m'accorda l'honneur d'une conférence particulière, qui dura plus d'une heure et demie; il me prit par la main plusieurs fois pendant la conversation, et me remercia de ma visite; il dit après à notre envoyé que son compatriote parlait bien pour les prisonniers, sans se

servir de figures de rhétorique pour ne rien dire, comme font quelques autres; mais la plus grande faveur qu'il m'accorda, furent les ordres qu'il donna aussitôt, pour faire des changements à l'avantage des prisonniers." Mr. Howard revint par l'Allemagne et la Hollande en Angleterre; il y arriva au commencement de 1787.

Après s'être un peu reposé pendant cette année, il passa en Irlande et revîta les prisons des provinces, les écoles publiques, et revint par l'Ecosse. Il examina de nouveau tous les hôpitaux des provinces, les maisons de force et les hôpitaux de l'Angleterre, de même que les Galeres sur la Tamise, à Portsmouth, et à Plymouth. La grande abondance des matieres qu'il avait rassemblées pendant ses voyages, furent arrangées et imprimées en 1789. La premiere section regarde les lazarets, en commençant par celui de Marseille: Ceux de Gènes, Livourne, Malte, Zante, Venise et Trieste viennent ensuite. Ces descriptions ont plus d'intérêt par les excellentes gravures qui y sont jointes. La deuxieme section contient des réglemens et un nouveau plan de lazarets. La troisieme section contient des mémoires sur la peste. La quatrieme

section regarde les prisons et les hôpitaux étrangers. L'emploi des galériens dans l'arsenal de Toulon est la chose la plus remarquable de ce qui concerne la France. Il a, sous l'article de l'Italie, fait un récit satisfaisant des améliorations, dont Florence est redevable à l'humanité et à l'attention du grand Duc Léopold. L'Empire turc d'où toutes lumières, toute liberté et tout esprit public semblent être exclus, ne pouvait pas instruire en fait de police. Les institutions de Vienne montrent ce singulier mélange de clémence et de rigueur, de soin et de négligence qu'on pouvait s'attendre à y trouver, à cause du caractère indécis du souverain.

La cinquieme section regarde l'Ecosse et ce qu'elle contient de nouveau, comme principalement les institutions de charité D'Edimbourg.

La sixieme section regarde les prisons et les hôpitaux d'Irlande. Mr. Roward fait des remarques sur tous les hôpitaux de Dublin. Il fait après cela la revue des prisons et des hôpitaux de toutes les provinces du Royaume; il remarque avec plaisir la construction de plusieurs nouvelles prisons,

dont cependant il ne pouvait pas approuver les plans.

La septième section ne traite que des écoles publiques d'Irlande.

La huitième section roule sur les prisons et les hôpitaux d'Angleterre.

Les prisons sont toutes spécifiées dans un autre de ses ouvrages antérieurs, avec des remarques telles que leurs changements et d'autres circonstances les ont suggérées. Plusieurs descriptions des hôpitaux sont nouvelles, surtout la description des hôpitaux pour les malades à Londres; il parle avec éloge des salles pour les fièvres épidémiques dans l'hôpital de Chester. Il fait ensuite des remarques sur des réglemens convenables pour des maisons de correction, Mr. Howard, après avoir fait imprimer cet ouvrage, n'est resté que peu de tems en Angleterre. Il avait déjà annoncé son intention de revisciter la Russie et la Turquie, et de pousser son voyage jusque dans le territoire turc en Asie, en Egypte et sur la côte de Barbarie.

C'était au commencement de Juillet 1789 qu'il arriva en Hollande. De là il se rendit à travers le nord de l'Allemagne, la Prusse, la Courlande et la Livonie à St. Pétersbourg;

il alla de cette capitale à Moscou. Dans une lettre de cette dernière ville au Docteur Priece datée du 22 Septembre 1789, il se plaint de ce que l'administration des hôpitaux est extraordinairement négligée, et il remarque qu'il y était mort l'année précédente plus de soixante dix mille matelots ou recrues. De Moscou, il dirigea la course vers l'extrémité de la Russie européenne, où une guerre destructive agissant avec un climat malsain produisit des maux horribles, si aggravés par la négligence et l'inhumanité, que toute son occupation fut de les déplorer et de s'en plaindre. Malgré toute l'indulgence que la justice semble exiger à l'égard des privations, et des souffrances inévitables dans les postes éloignés d'un pays nouvellement occupé, et au milieu d'un cercle d'opérations militaires très étendues, il est cependant impossible de justifier l'insouciance des commandants Russes, à l'égard de la vie et du bien-être de leurs soldats. Mr. Howard observe qu'elle est beaucoup plus grande que dans aucun autre pays, et que l'ignorance, les abus, la mauvaise conduite et le manque de tout paraissent être à leur comble dans les hôpitaux militaires de Witowka, St. Nicolas et de Cherfon.

Ce fut dans cette dernière ville, où des officiers revenus du siège de Bender avaient, dit-on, apporté une maladie épidémique, que ce grand et digne homme, ayant gagné ce mal en visitant des prisonniers qui en étaient attequés, mourut victime de la trop grande philanthropie le 20 Janvier 1791.

2.

Rheinsberg.

RHEINSBERG est un lieu devenu célèbre depuis qu'il est le séjour habituel du prince Henri de Prusse. Ce prince traite les Français avec toutes sortes de bontés, et on part de Rheinsberg avec le regret de ne pouvoir y demeurer davantage. Ses chambellans sont extrêmement prévenans; et en tout, nous conseillons aux Français de s'arranger pour y passer quelques jours; ils ne regretteront pas leurs peines, et ils en seront amplement dédommages en connoissant un prince du très-petit nombre de ceux qui gagnent à être vus de près.

On doit s'attendre que nos conversations avec le prince ont presque toujours eu pour objet la révolution française, dont il nous a paru partisan. Mais s'il faut énoncer notre

opinion, nous avons cru reconnoître que l'approbation du prince venoit beaucoup moins de son admiration pour une constitution non encore établie, que de sa haine pour le despotisme des rois : haine légitimée peut-être par celui de son frère à son égard. Il a hautement désapprouvé une guerre qui eût trouvé grâce devant lui, s'il y eût été employé.

Rheinsberg doit être un endroit fort agréable dans la belle saison; il y a des lacs, des bois, de jolies promenades et de charmans points de vue.

Le prince a élevé dans son parc une pyramide en l'honneur de vingt-huit officiers prussiens, dont il a été à même d'apprécier le mérite: plusieurs étoient déjà connus: mais d'autres sont, pour ainsi dire, tirés de l'oubli, et il est bien flatteur pour les familles de ces braves gens, de voir les noms de ceux qui leur furent chers, vengés de l'oubli de leur pays par un guerrier célèbre lui-même, et aussi bon juge en belles actions. Voici la description de cette pyramide, qui a été découverte en 1791.

Elle a cinquante-deux pieds de haut: sur le devant est un trophée, et au-dessous, dans un médaillon, le portrait d'Auguste

Guillaume, prince de Prusse (père du roi régnant), celui des frères du prince Henri pour lequel il a toujours eu le plus d'affection. Sous un médaillon est l'inscription suivante: "Monument consacré aux héros prussiens qui, par leur valeur et leur intelligence, ont mérité qu'on se souvint à jamais d'eux. Leurs noms gravés sur le marbre, par les mains de l'amitié, sont le choix d'une estime particulière, qui ne porte point préjudice à tous ceux qui, comme eux, ont bien mérité de la patrie, et participent à l'estime publique. — Au-dessous on lit: "À l'éternelle mémoire d'Auguste Guillaume, prince de Prusse, second fils du roi Frédéric-Guillaume."

Sur les quatre faces de la pyramide sont vingt-six médaillons, dont huit sur celle de devant et six sur chacune des autres. Ces derniers étant de forme carrée, doivent être plutôt appelés des cadres. Sur chacun est le nom d'un officier prussien, avec un précis rapide des actions qui lui ont mérité cette distinction. Car quoique le prince, en érigeant ce monument, n'ait pas uniquement considéré les grandes actions militaires, il n'est aucun de ces guerriers que l'on puisse trouver déplacé.

Le prince Henri ayant fait imprimer la description de ce monument, nous nous contenterons d'indiquer les noms *).

Devant de la pyramide. Le maréchal *Keith*, tué le 14 octobre 1758. Le maréchal *Schwerin*, tué à Prague le 6 mai 1757. Léopold, prince régnant d'Anhalt-Deßau. Augustin-Ferdinand, quatrième fils du roi Frédéric-Guillaume. Le général *Seidlitz*. Le général *Ziehl*. Le duc de *Bevern*. Le général *de Platen*, mort en 1787. — Sur le pied de la pyramide; "Boumann, major d'artillerie, a construit ce monument en 1790."

Côté droit. *Wedel*, lieutenant-colonel, tué à Sohr le 30 septembre 1745 **).

*) Cette description est imprimée avec un grand luxe typographique, et fait honneur aux presses de *Decker* de Berlin. Tout y est en majuscules, excepté le discours prononcé par le prince le jour de l'inauguration du monument; les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de l'analyser.

**) *Wedel* et *Wunsch* ne sont pas dans des médaillons à ce qui porte à vingt-huit le nombre des officiers immortalisés par ce monument. — Toutes les inscriptions sont en lettres d'or sur le marbre.

De Hulsen, mort gouverneur de Berlin. Le général *Tavenzien*. Général *Moellendorf*, aujourd'hui gouverneur de Berlin. *De Haucharmoi*, ancien réfugié français, tué à Prague. *De Retzow*. *De Woberfnow*, premier aide-de-camp du roi et colonel, tué à la bataille de Kay contre les Russes, qui fut livrée contre son opinion.

Derrière de la pyramide. Un grand médaillon surmonté d'une ceuronne, correspond au buste du prince placé sur la face opposée. On y lit: "Auguste-Guillaume à tous les héros prussiens qui, depuis 1740 jusqu'en 1745, se sont signalés par leurs exploits; de même qu'à tous ceux qui, pendant la guerre de sept ans, ont défendu et le plus souvent sauvé la patrie."

Goltz, aide-de-camp du roi, tué à Jøgerndorf en 1757. *Blumenthal*, tué à Oelstritz en Lusace, le 31 septembre 1756. *De Reder*. *De Marwitz*, quartier-maître de l'armée du roi, mort à trente-six ans. *De Quede*, réfugié français, aide-de-camp du prince de Prusse, tué à Prague. *De Platen*, aide-de-camp du maréchal Schwerin, tué à côté de lui à Prague.

Côté gauche. *Wunsch*, mort en 1783. *De Saldern*, mort en 1785. *Pritwitz*, au-

jour à lui commandant des gendarmes. *De Kleist*, général des hussards, mort à trente-six ans, en 1767. *De Dieskau*. *Dingersleben*, mort de ses blessures à la bataille de Breslau le 22 décembre 1757. *De Henkel*, aide-de-camp du prince Henri.

Voici un monument d'un autre genre, qui ne fait pas moins d'honneur au cœur du prince: c'est un sarcophage élevé à la mémoire de ses parens, amis et serviteurs; ce monument est de la plus grande simplicité. Il a environ dixhuit pieds de haut; il est couronné par une urne cinéraire, au-dessus de laquelle deux amours s'embrassent, ayant leur carquois et leur flambeau renversés. Au milieu est une arcade dont le haut est orné d'un bas-relief allégorique; on lit au-dessous l'inscription suivante; "O vous dont les cendres sont confondues, parens chéris, amis constants, serviteurs fideles! c'est à votre mémoire que je consacre ce monument: la mort ne considère ni rang, ni sexe, ni âge, et celui qui survit à tant de pertes, n'a que la douce consolation du souvenir. Passant, qui que tu sois, verse quelques larmes à côté de ce tombeau: existe-t-il un cœur qui ne regrette un objet qui lui fut cher, ou qui ne songe qu'un

jour la sombre tristesse viendra l'envelopper de son voile funèbre?"

Il paroît assez extraordinaire à des Français de trouver un spectacle de leur nation dans le fond de l'Allemagne, et au milieu des sables: la troupe est médiocre quant à l'exécution, mais les costumes et les décorations ne laissent rien à désirer, même au spectateur le plus difficile. On y joue la comédie et l'opéra; l'orchestre est bon: toute la maison du prince est employée au besoin, femmes de chambre, valets de chambre, etc.

Il y a à Rheinberg une fabrique de faïence, façon d'Angleterre, qui occupe cent six personnes. On y fait d'assez jolies choses dans le commun: elle est au roi. — A une petite lieue est une verrerie appartenante aussi au roi: on y travaille assez bien, et il en sort de jolis ouvrages.

L'auberge de Rheinberg est fort mauvaise; mais on loge chez le prince. Si l'on ne reste que trois ou quatre jours, il suffira de donner un ducat au cocher qui aura conduit soit dans le parc, soit aux environs.

La route de Rheinberg à Hambourg est longue et triste; presque toujours dans des sables. Les postes sont mal servies et les auber-

auberges mauvaises. Si l'on veut se détourner de quelques lieues sur la droite, on pourra aller voir *Ludovic-Lust*, résidence du prince de Mecklenbourg-Schwerin: c'est un bel endroit. Il y a une cascade fort belle; une fabrique de bustes et statues en carton, imitant la terre cuite si parfaitement, que ce n'est qu'au poids qu'on peut n'être pas trompé. On traverse les états de Mecklenbourg, et avant Hambourg, ceux de Lauenbourg, qui ne sont pas considérables. A Lentzen on commence à payer les chevaux sur le pied d'un mark-lubs par mille, et on exige un mark à chaque poste pour l'expédition. Il y a une barrière à chaque ville.

*Le Jour des morts:**par Fontanes.*

Déjà de haut des cieux le cruel sagittaire
 Avait tendu son arc et ravageait la terre;
 Les côteaux, et les champs, et les prés défleuris,
 N'offraient de toutes parts que de vastes débris;
 Novembre avait compté sa première journée.

Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
 Heureux de mon repos, je vivais dans les champs,
 Et quel poëte épris de leurs tableaux touchans,
 Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
 N'a chéri quelquefois la beauté monotone?
 O! comme avec plaisir, la rêueuse douleur,
 Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
 Cherche les bois jaunis, et se plait au murmure
 Du vent qui fait tomber leur dernière verdure!
 Ce bruit sourd a pour moi je ne fais quel attrait,
 Tout à coup si j'entends s'agiter la forêt,
 D'un ami qui n'est plus la voix longtems chérie,
 Me semble murmurer dans la feuille flétrie,
 Aussi, c'est dans ces tems où tout marche au cercueil,
 Que la religion prend un habit de deuil;
 Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
 Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.

Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
 Sa voix rouvrait l'asile où dorment nos ayeux.
 Hélas! ce souvenir frappe encor ma pensée.

L'aurore paraissait: la cloche balancée,
 Mêlant un son lugubre aux siffemens du nord,
 Annonçait dans les airs la fête de la mort;
 Vieillards, femmes, enfans, accouraient vers le temple.
 Là, préside un mortel dont la voix et l'exemple
 Maintiennent dans la paix les heureuses tribus,
 Un prêtre ami des lois, et zélé sans abus,
 Qui, peu jaloux d'un nom, d'une orgueilleuse
 mitre, Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre;
 Et des apôtres saints, fidele imitateur,
 A mérité, comme eux, ce doux nom de pasteur,
 Jamais dans ses discours une fausse flegme,
 Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse.
 Il est pauvre, et nourrit le pauvre consolé,
 Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
 Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
 Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance.
 "Mon frere, de la mort ne craignez point les
 coups, Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers
 vous." Le mourant se console, et sans terreur expire.

Lorsque de ses travaux l'homme des champs
 respire, Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
 Ce pontife sans art, rustique Fénelon,
 Nous lit, du Dieu qu'il sert, les touchantes paroles.
 Il ne réveille point des combats des écoles,
 Ces tristes questions qu'agiterent envain

Et Thomas, et Prosper, et Pelage, et Calvin:

Toutefois, en ce jour de grâce et de vengeance,
A ses enfans chéris que charmaient sa présence,
Il rappella l'objet qui les rassemblait tous;
Et, loin d'armer contr'eux le céleste courroux,
Il fut par l'espérance adoucir la tristesse.

"Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allé-
gresse,

Célébraient à l'envi ces morts victorieux,
Dont le zèle enflammé fut conquérir les cieux,
Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
Nous pleurons aujourd'hui, notre deuil est leur
joie.

La puissante prière a droit de soulager
Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
Allons donc visiter leur funèbre demeure;
L'homme hélas! s'en approche, y descend à toute
hâte.

Consolons-nous pourtant: un céleste rayon
Percera des tombeaux la sombre région.

Oui: tous les habitans, sous leur forme première,
S'éveilleront surpris de revoir la lumière;
Et moi, puissai-je alors vers un monde nouveau
En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau!"

Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus montraient le ciel propice;
Tantôt il adorait humblement incliné.
O moment solennel! Ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux
gothiques,

Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
 Symbole du soleil et de l'éternité,
 Luit devant le Très-haut, jour et nuit suspendue,
 La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
 Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers
 l'autel,

Et de jeunes beautés qui sous l'oeil maternel
 Adoucissent encor, par leur voix innocente,
 De la religion la pompe attendrissante;
 Cet orgue qui se tait, ce silence-pieux,
 L'invisible union de la terre et des cieux,
 Tout enflammé, agrandit, émeut l'homme sen-
 sible;

Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
 Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
 Aux pieds de Jéhova, chante l'hymne sans fin.
 C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre;
 Il se cache au savant, se révèle au coeur tendre;
 Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Mais du temple à grands flots se hâtait de sortir
 La foule qui déjà par groupes séparée,
 Vers le séjour des morts s'avanceit éplorée.
 L'étendard de la croix marchait devant nos pas.
 Nos chants majestueux consacrés au trépas,
 Se mêlaient à ce bruit précurseur des tempêtes;
 Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes,
 Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
 Se conformaient au deuil et des champs et des airs.

Cependant, du trépas on atteignait l'asile.
 L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
 Et la ronce, à l'entour, croissent de toutes parts
 On y voit s'élever quelques tilleuls épars;

Le vent coult en sifflant sur leur cime hétrie.
 Non loin s'égare un fleuve; et mon ame attendrie
 Vit dans le double aspect des tombes et des flots,
 L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Avec quel saint transport tout ce peuple cham-
 pêtre,

Honorant ses ayeux, aimait à reconnaître
 La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris!
 Il leur parlait encor; mais au sein de Paris,
 Des parens les plus chers, de l'ami le plus tendre,
 Où peut l'oeil incertain redemander la cendre?
 Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
 Et leurs restes sans gloire au hazard sont mêlés.
 Ah! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
 Tremblons: malheur aux tems, aux nations pro-
 fanes,
 Chez qui, dans tous les coeurs, affoibli par degré,
 Le culte des tombeaux cessa d'être sacré!

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'ou-
 trage;

Ils conservent en paix leur antique héritage,
 Leurs noms ne chargent point des marbres fasti-
 eux;

Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
 Sous ces pierres sans art, tranquillement som-
 meille.

Elles convrent peut-être un Turenne, un Cor-
 neille,

Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré,
 Eh bien! si de la foule autrefois séparé,
 Illustre dans les champs, ou sublime au théâtre,

Son nom charmait encor l'univers idolâtre:
 Aujourd'hui son sommeil en ferait-il plus doux?

De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si
 jaloux,
 Combien, auprès des morts, j'oubliais les chi-
 meres!

Ils reveillaient en moi des penfers plus austères.
 Quel spectacle! d'abord un sourd gémissement
 Sur le fatal enclos erra confusément;
 Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent,
 Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gé-
 missent.

Seulement j'aperçois une jeune beauté,
 Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté.
 Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle,
 Son oeil est égaré, son pied tremble et chancelle;
 Hélas! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
 Que son cœur pour époux se choisit en secret,
 Son cœur promet encor de n'être point parjure.

Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
 Régrettait un époux, tandis qu'à ses côtés
 Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
 Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
 Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
 Une mère au destin reprochait le trépas,
 Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
 Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
 Tremblans, agenouillés sur des feuilles arides,
 Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux,
 Où les redemandait la voix de leurs ayeux.

Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassaient tour à tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile,
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fâcheux désolait nos contrées,
Et que le grand Louis dans son palais en deuil,
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espé-

rance,
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux Janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendait le fillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine;
Deux mois, dans nos climats, la hideuse famine
Court seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré, la femme sans secours,
Voyaient le monstre affreux menacer leur asile;
Ils pleuraient sur leur fils: leur fils dormait tranquille.

O courage! ô vertu! renfermant ses douleurs,
Hombert pour la sauver fait une épouse en pleurs.
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle;
Mais, du milieu des camps, sa tendresse fidèle,
A sa femme, à son fils se hâta d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.

On dit que de Villars il mérita l'estime;
 Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
 Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
 La paix revint, alors il revit son hameau,
 Et pour le soc paisible oublia son armure.

Son exemple éclairant une aveugle culture,
 Apprit à féconder ces domaines ingrats;
 Ce rempart tutélaire élevé par son bras,
 Du fleuve débordé contient les eaux rebelles.
 Que de fois il calma les naissantes querelles!
 Lui seul para ces monts de leurs premiers raifins,
 Et même il transplanta sur les muriers voisins
 Ce ver laborieux qui déroule en silence
 Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.

Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux,
 Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux!
 Aussi le prêtre saint, guidant la pompe anguste,
 S'arrêta tout à-coup près des cendres du juste.
 Là, retentit le champ qui délivre les morts.
 C'en est fait, et trois fois dans ses pieux transports,
 Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale,
 L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale,
 Et l'écho de la tombe aux mânes satisfaits,
 Répéta sourdement; *Qu'ils reposent en paix.*

Tout se tut, et soudain, ô fortuné présage!
 Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage,
 Et brillant, au milieu des brouillards entr'ouverts,
 Le soleil jusqu'au soir consola l'univers.

*Lettre d'un mort au cousin
Jacques.*

J'AI recours à votre plume, mon bon cousin, pour réclamer les droits de l'humanité violée; vous allez en juger.

Après une longue maladie, j'eus une crise, dont les symptômes furent une espèce de léthargie; on me crut mort. J'avais été confessé, administré; j'étais entouré d'un cercle d'héritiers, qui demandaient chaque jour de mes nouvelles avec une curiosité avide, que je regardais à bon droit comme une marque sensible de l'intérêt qu'ils prenaient à mon sort. Le jour que je fus mort, on m'enfvelit; et c'était à qui s'empresse-rait le plus volontiers de me donner une preuve de zèle à cet égard; tous mes neveux et toutes mes nièces voulaient avoir la consolation de me rendre ce dernier devoir; et, quand on me porta en terre, les pleureurs et les pleurantes étourdirent tous les échos, et pénétrèrent tous les spectateurs. Ma léthargie dura pendant quarante-huit heures. Très-heureusement, on me

mit dans une fosse découverte; c'était une fosse de famille, creusée au fond d'un caveau, acheté par mes ancêtres chez les capucins de la ville de. — Dix huit heures après mon enterrement, mes sens recouvrèrent leur premier état, mais avec moins d'activité que si j'avais en la liberté de mes mouvements. Bien et dument empaqueté, (car quand des héritiers vous font l'honneur de vous ensevelir, ils ont grand soin de faire en sorte que vous ne soyez pas en état de vous dégager de vos liens) je ne pouvais guères me débarrasser de ma prison. D'abord, comme assoupi, je croyais rêver, et l'obscurité, qui m'entourait, me paraissait être celle de la nuit; j'appellai *Jeanneton* pour me donner de la lumière, et je demandai un bouillon. *Jeanneton*, la seule peut être, qui me pleurât sincèrement sur la terre, n'était pas là pour me répondre. Je veux tirer ma sonnette, m'imaginant toujours être dans mon lit; mon bras, gêné par les linceuls, fait un effort violent; les liens se rompent; heureusement encore que mon cercueil était découvert, comme tous ceux de ce caveau. Sans découvrir encore bien clairement la cause de ma situation, je porte la main autour de

moi, croyant rencontrer ma table de nuit; car je n'étais pas tout-à-fait réveillé — O Dieux! quelle horreur! je sens une tête, un visage, une longue barbe; c'était justement la tête, le visage et la barbe de mon grand-père, mort quinze jours auparavant, et déposé à mes côtés. Malgré l'épaisseur des ténèbres, je reconnus, au tact, son grand nez crochu; et ce fut-là le signe qui me découvrit complètement l'horreur de ma situation, et la bifarrerie de ma cruelle aventure; et je compris très-bien que j'étais mort et enterré. Ingez, Cousin Jacques, de mon désespoir et de ce qui se passa dans mon ame! Juste ciel! quelle crise abominable! je pensai mourir tout de bon, frappé d'un saisissement funeste. Je m'écriai dans l'excès de ma douleur: *Grand Dieu du ciel et de la terre! les hommes ont-ils assez de barbarie pour enterrer leurs semblables tout vivants?* — Je me levai, excessivement affaibli par le jeûne et par l'inquiétude; je me traînai languillamment, à tâtons, jusqu'à la porte du caveau — Hélas! cette porte était une pierre énorme, que quatre hommes robustes n'auraient pu lever sans le secours de l'art — J'allais me livrer à toute la rage d'un désespéré,

quand j'entendis chanter les vigiles dans l'église; c'était le prélude d'un service solennel, qu'on devait célébrer pour moi le lendemain — J'attendis que le célébrant chantât un *oramus*; et je profitai de ce moment de silence pour répondre d'une voix de tonnerre (le désespoir l'animait) pour répondre: *Amen* et *Deo gratias*. Tous les assistants effrayés se turent pour entendre d'où partait la voix. On reconnut, à n'en pas douter, qu'elle venait du caveau, et tout le monde prit la fuite, excepté le père gardien, qui, plus instruit, et plus courageux que les autres, vint à la pierre du caveau, en criant: *Quis est iste?* Je répondis: *Aperite portas; et elevamini portae aeternales*; il n'hésita point alors de faire venir des ouvriers, qui, ayant levé la pierre, virent sortir du caveau un spectre plutôt qu'un homme. Tous prirent la fuite, excepté le gardien; il eut pourtant une certaine peur, quand je me jettai à son cou pour l'embrasser et le remercier, et quand il se sentit pressé par deux grands bras décharnés; il eut envie de reculer, et pensa même tomber à la renverse.

Remis de cette première frayeur, il me conduisit à la chambre, où je fis venir un

tailleur, qui m'habilla de pied en cap. Je pris congé du gardien, et je me rendis à ma maison vers les dix heures du soir, au moment que tous mes héritiers se divertissaient à table à me dénigrer de toutes les manières. La porte de ma maison était déjà changée; on avait déjà transféré ma salle à manger dans ma chambre à coucher; déjà mon cabinet était devenu cuisine, et l'on avait vendu mon lit pour avoir une ottomane.

Je n'insiste pas sur la surprise que je causai à cette compagnie effrayée — Mais je vous instruis de mon aventure, pour que vous inspiriez au moins, en la publiant, une certaine velliété de prendre garde à soi, quand on est malade. Je suppose un malheureux, couvert de cinq à six pieds de terre, sans secours, sans aucun moyen de se délivrer de son épouvantable captivité! il faut qu'il se détermine à périr — et quelle mort! grand Dieu! quelles réflexions préludent à son dernier moment! quelle rage! quel enfer! quelle idée emportera-t-il dans l'autre monde, de ses semblables! et comment un siècle, qui se pique de philosophie, est-il assez peu philosophe pour ne pas remédier à de pareils abus? —

Adieu, mon bon Confin — ne mourez pas, et sur-tout ne vous laissez pas enterrer avant d'être mort; car je vous jure que c'est une situation bien défolante.

J'ai l'honneur d'être,

Votre et. . . .

5.

Le hareng.

LE hareng a comme l'aloſe un petit aileron ſur le dos vers la moitié de ſa longueur, un autre ſous le ventre derrière l'anſus, une nageoire derrière chaque ouie; enfin deux ſous le ventre; les rayons de ces ailerons et nageoires ſont mous, flexibles et point piquants; mais il n'a que 8 pouces de longueur, rarement 12, ſur 2 pouces ou 2 pouces et un quart de largeur verticale.

C'eſt un petit poiſſon de paſſage et de mer, mais qui ne remonte point dans l'eau douce comme les aloſes: l'eau de mer, mêlée d'un peu d'eau douce, ne leur déplaît cependant pas, puisqn'ils ſe tiennent volontiers à quelque diſtance de l'embouchure des rivières; ſi l'on en rencontre quelque-

fois dans le lit même des rivières, où l'eau est douce, c'est parce qu'ils ont été forcés de s'y réfugier, étant tourmentés par les gros temps ou poursuivis par des poissons voraces: nous aurons occasion d'en citer quelques exemples.

Ils sont donc comme les aloses et les saumons, des poissons de passage, qui partent régulièrement tous les ans au printemps du fond du nord par bancs ou flots considérables. M. Anderson les fait marcher en ordre de bataille, et former à certains endroits des divisions qui se portent toujours en bon ordre, tantôt vers la droite, d'autres fois vers la gauche, et il leur assigne des points de ralliement: quoique les routes tracées par M. Anderson, et dont je me propose de donner un extrait, ne soient point dénuées de vraisemblance, nous nous contenterons de dire pour le présent, qu'en considérant les endroits où l'on en fait la pêche, ils nous arrivent par la mer d'Allemagne, suivent les côtes d'Ecosse, font quelque séjour dans la mer d'Angleterre, et entrent dans le canal de la Manche, où étant resserrés on en fait une pêche considérable; beaucoup y frayent et disparaissent ensuite, apparemment pour retourner au Nord

Nord, suivant quelques-uns par les côtes d'Irlande, après avoir fourni une nourriture abondante à différents peuples. Il paroît que ces poissons font ces grandes routes toujours voyageant, sans se fixer en un endroit pour y faire un séjour considérable.

Plusieurs ichthyologistes pensent, et Rondelet est de cet avis, que ce poisson n'est point de la Méditerranée: comme Rondelet s'est particulièrement occupé des poissons de cette mer, son sentiment doit être d'un grand poids; cependant on prend dans la Méditerranée des petits poissons qui ressemblent aux harengs ou à de grosses sardines: suivant Rondelet, on les nomme en Provence Haring ou Harengade; mais la question est de savoir si ces poissons sont de petits harengs ou de grosses sardines; ce qu'il n'est pas aisé de décider, non-seulement à cause de la ressemblance des harengs et des sardines, mais encore parce que dans l'Océan on prend de petits poissons qui ressemblent fort aux harengs, tels que le sprat et de grosses sardines, qu'on nomme Celan ou Celerin. Nous parlerons dans la suite expressément de ces différents poissons.

N. C. d. L. Nr. X. 1796.

Y

Bélon prétend au contraire de Rondelet, que c'est une erreur de croire qu'il n'y a point de harengs en Italie; il assure en avoir vu vendre à Rome pendant le carême; mais il ajoute qu'ils se vendoient pêle-mêle avec des celerins, et que ce mélange se nommoit sardon: il me semble qu'on peut inférer de là, que les harengs que Bélon a vu vendre à Rome, étant petits, étoient probablement les prétendus petits harengs de Provence, on peut-êtr de grosses sardines, qu'on nomme Celerin dans l'Océan; ainsi la question n'est pas décidée par le passage de Bélon. En attendant ce que nous dirons par la suite pour éclaircir ce fait, nous nous occuperons des harengs vrais qu'on pêche dans l'Océan, et qui font une branche de commerce considérable.

Les Hollandois, les Anglois et les François, font la pêche des harengs: les Hollandois, ainsi que quelques Anglois et François, vont au devant de ces poissons jusqu'aux isles Orcades et à la hauteur d'Hitland; la plupart des Anglois, et quelques Hollandois, ainsi que les François, attendent qu'ils soient parvenus aux côtes nord d'Angleterre et d'Ecosse; les pêcheurs hauts-Normands font principalement cette pêche

dans la Manche; enfin les Bretons en prennent dans leur province. Nous entrerons à ce sujet dans de grands détails; mais il convient dès-à-présent de faire remarquer qu'on donne différents noms aux mêmes harengs, suivant les lieux où ils ont été pêchés, les différentes saisons où on les prend, et les préparations qu'on leur donne.

Ceux qu'on prend dans les mers du nord, vers les Orcades, s'appellent harengs Pecs, ou du nord; on nomme de Yarmouth ceux qu'on prend dans les mers d'Angleterre, et harengs du canal ceux qu'on pêche dans la Manche. Ces distinctions, qui peuvent être utiles dans le commerce à cause de la différente qualité de ces poissons, ne présentent aux yeux d'un naturaliste qu'un même poisson, pris dans différents parages.

Quand on examine avec attention un nombre de harengs, on y apperçoit il est vrai de petites différences; mais ce ne sont que des variétés, dont la plupart dépendent des différentes saisons où on les a pêchés; et comme les uns sont meilleurs que les autres, on leur a encore assigné dans le commerce différents noms, afin de pouvoir les distinguer les uns des autres, quoique dans le fond ce soit la même espèce de hareng.

Il seroit donc beaucoup mieux de dire, que ce sont des harengs pris en différents états; plutôt que d'en faire des espèces particulières,

Je vais entrer dans quelques détails pour rendre ce que nous venons de dire plus sensible.

Il y a des saisons où les harengs sont remplis d'œufs et de lait; on les nomme harengs pleins, et ce sont les plus estimés; presque tous ceux qu'on prend dans la Manche; depuis le commencement de la pêche, jusqu'aux derniers jours d'octobre, sont de ce genre, et les harengs pleins, de quelque endroit qu'ils viennent, sont réputés les meilleurs, soit pour manger frais, soit pour saler en blanc, ou pour fumer.

Dans d'autres saisons, les harengs sont presque tous vuides de lait et d'œufs; on les nomme Gais; quelques-uns pensent qu'on leur donne ce nom, parce qu'étant menus et allongés, on a été engagé à les comparer à une gaine; d'autres veulent que ce soit parcequ'alors ils sont vifs et presque dans un mouvement continu.

En général on les estime beaucoup moins que les pleins; cependant ceux qui ont frayé nouvellement, et qui ne sont pas re-

mis de la maladie du frai, qu'on nomme bouffard ou à la bourse, sont les plus mauvais: ils sont maigres, et le peu de chair qu'ils ont, n'a ni bon goût ni délicatesse; au contraire, quand ils ont eu le temps de se rétablir de cette maladie, et qu'ils ont pris chair, ils sont très-bons à manger frais, et quoiqu'ils soient vuides, comme ils sont en chair et point trop gras, ils souffrent l'habillage et s'affermissent dans de sel. On en apprête donc en blanc et en sor, sans que les saleurs éprouvent de reproche des marchands à qui ils en ont fait des envois: quelques-uns prétendent que ce sont ces harengs rétablis qu'on doit nommer Marchais, comme qui diroit qu'ils sont devenus bons et marchands.

Comme les Hollandois donnent tous les jours à chaque matelot de leur équipage douze harengs, qu'ils valent pour leur compte, ils choisissent toujours les plus beaux, et ce sont ces harengs qu'on nomme de choix de telage ou de l'équipage, et quelques-uns les appellent Marchais.

Nous ne dissimulerons pas qu'à la côte de Caux, on donne ce nom à tous les harengs gais qui restent à nos côtes après que

les grands flôts son partis, pour retourner
au nord,

On prend des harengs qui sont tout
près de frayer, ou même qui ont commencé
à faire leur ponte; ceux-là sont, comme
nous l'avons dit, mauvais, et achevent de
se vuider de leurs œufs et de leur laite lor-
qu'on les met dans le sel. Les pêcheurs
le prouvent en mettant un peu de sel sur
ces harengs; car on assure que sur le champ
les uns vuident leurs œufs et les autres
leur laite: ce sont ces harengs-là qu'on ap-
pelle en quelques endroits Boullard ou à
ja Bourse. Il est certain, comme je l'ai
déjà dit, que ces harengs, prêts à frayer,
sont de la plus mauvaise qualité: leur chair
est molle, les laites sont petites, et ce qui
leur reste de laite ou d'œufs dans le corps
se racornit; ce qui fait que lorsqu'ils sont
salés, on les appelle harengs cornés.

Comme les harengs ne frayent pas tous
dans le même temps, on en prend de gais
avec les pleins; mais la saison où presque
tous sont gais, est, comme disent les pé-
cheurs, après l'harengaïson; c'est-à-dire,
après la saison où l'on pêche les harengs en
plus grande abondance.

Comme la saison de la fraie est, dans la Manche, à la fin de Décembre, il y a eu un règlement de police qui interdisait alors la pêche des harengs; nous en parlerons dans la suite.

On prend aux côtes de France, principalement hors de la Manche, quelques harengs, qu'on nomme Halbourg; ils paraissent dans une autre saison que les grands flots de harengs: il s'en trouve souvent dans les manets qu'on tend pour prendre des Maquièreaux. Ces harengs, qu'on ne prend pas en grand nombre, sont presque toujours vuides d'œufs et de laite, néanmoins tous gras et gros, même plus larges que les autres harengs: on en prend quelques uns qui ont jusqu'à 12 pouces de longueur; en général leur couleur est plus brune que celle des harengs pleins, et même que des gais.

Comme ils sont très-gras, ils ne sont pas propres à saler; mais quoiqu'ils n'aient pas un goût aussi relevé que les autres harengs, ils sont bons à manger frais: malheureusement (à cause de leur graisse et de la délicatesse de leur chair,) on ne peut les conserver plus d'un jour ou deux; ainsi on est obligé de les consommer sur les lieux,

ou à une petite distance de l'endroit où on les a pêchés, et pour cette raison on les vend bon marché; ainsi c'est une ressource pour ceux qui ne sont ni riches ni fort délicats.

Nous avons dit que ces harengs étoient fort gras; aussi l'on assure que leurs entrailles fondent presque entièrement en huile, qui est bonne à brûler, et qu'on emploieroit à d'autres usages si l'on en avoit une plus grande quantité.

Il ne faut pas croire que ce soit une perfection aux harengs que d'être fort gras: ceux-là sont difficiles à conserver, même étant salés; on estime ceux qui ne sont ni fort gras ni très-maigres, mais bien en chair. En quelques endroits on nomme hareng-Halbourg ceux qu'on pêche dans les mois de Juin et de Juillet avec les maquereaux; ils sont plus gros que les harengs ordinaires, et fort gras: des pêcheurs prétendent, que c'est parce que les mailles des manets à maquereaux sont trop larges pour retenir les harengs de cette espèce, qui seroient d'une grosseur commune; on dit qu'ils sont toujours gais.

(La suite au cahier prochain.)

*Fragmens d'une promenade
autour de la Grande-Bretagne: par
un officier François émigré.*

Après avoir mis un léger paquet au coche de Bristol, je partis. F*** qui avait fait la campagne, et le voyage de Hollande avec moi, consentit à m'accompagner jusqu'à Windsor.

Je dois remarquer que pendant mon séjour à Londres, à force de soin j'étais parvenu à lire tout seul, la partie des gazettes qui est traduite du François, mais ne pouvant dire un seul mot d'Anglais, je pris la précaution de mettre par écrit toutes les choses, nécessaires dans les auberges, comme *bread, meat, dinner, supper, bed, fire*; puis me plaçant dans la tête le verbe *Give me*; je me crus fort, parce qu'en l'ajoutant à tout autre mot, c'en est assez pour être entendu. Cette maniere d'apprendre paraîtra bizarre; mais je puis assurer que cela a été mon commencement dans l'Italien, l'Allemand, aussi bien que dans l'Anglais. Pour

ne pas oublier le mot principal, on peut le joindre avec un autre qui présente une idée agréable; comme en Italien, par exemple, *un bacio*, en Anglais *a kiss*. Cela m'a semblé un moyen certain de le retenir pour jamais, et en le changeant à propos de ne jamais manquer de rien.

Nous dirigeâmes notre course sur Richmond par le parc de Kew. Le pays depuis Londres est plat, et n'est réellement pas aussi bon que je l'imaginais avant. Le pont de Kew est très-élégant et n'a de vilain que l'argent que l'on fait payer au voyageur même à pied. Nous eûmes tout lieu d'être satisfait de la beauté et grande netteté de ce jardin, que le roi paraît préférer à tout autre, on y voit entr'autres une tour chinoise de dix à douze étages, différentes espèces d'animaux étrangers, des arbustes rares; mais ce qui frappe le plus, c'est la charmante promenade, le long de la Tamise, qui quoique à six milles seulement de Londres, n'est plus une grande rivière, et semble un canal fait à dessein au bas des jardins, pour en augmenter l'agrément; des deux côtés les bords sont unis, et l'herbe descend jusques dans l'eau; les jolis villages, et les belles maisons, qu'on apperçoit

sur les rives, produisent un effet des plus agréables; en vérité il y a certain point de vue de Kew à Richemond, qui pour la douceur et le charme qu'ils font éprouver n'ont pas je crois d'égal. La vue étonnante de Richemond, la beauté du pays, (que le printemps augmentait encore,) et quel'on découvre d'une hauteur sur le bord de la rivière, excite la plus vive admiration.

Richemond est une jolie petite ville, c'est là, où les gens tranquilles et aisés, qui préfèrent la paix au fracas de la ville, viennent se retirer; aussi les logemens y sont ils beaucoup plus chers qu'à Londres; deux heures après, nous arrivâmes à Hampton-court; c'est la seule des maisons royales, que j'aie vu dans la Grande-Bretagne, avoir cet air de grandeur qui annonce la dignité du maître. Les jardins sont bien tenus, et ornés de quelques beaux vases en marbre blanc. Un jardinier nous appercevant étrangers nous conduisit au labyrinthe, et après en avoir fait le tour nous mena à la porte du grand jardin, où il nous demanda pour la peine quoiqu'il n'y eut pas cinq minutes qu'il fut avec nous: il ne nous parut pas très satisfait du *shilling*, que nous lui donâmes; ce qui nous parut provenir des

riches étrangers qui visitent ce palais, et qui cependant nous ne ressemblions guères. La grande terrasse le long de la rivière est une des plus belles de ce genre. Il y a dit-on de fort belles choses à voir dans les appartemens d'Hamptoncourt, mais nous avions déjà vu tant d'appartemens royaux, que nous ne crumes pas que ce fut la peine de déranger le concierge.

Nous primes la route de Windsor, à travers une vaste lande couverte d'ajoncs, comme en Basse Bretagne; ce qui surtout surprit mon camarade, qui enthousiaste de l'Anglomanie, s'imaginait qu'aucune terre n'était inculte, et que les plus mauvaises étaient rendues fertiles par le génie des Anglais; depuis, j'ai appris qu'il y avait un grand nombre de ces communs aux environs de Londres, comme dans la Bretagne appartenants aux payfans, qui y envoient leur bestiaux, et que l'on ne peut cultiver par cette raison. Ce qui nous étonna le plus, fut de voir que du plus loin, que les hommes s'apercevaient, ils paraissaient craindre de s'approcher, et ne le faisaient qu'avec quelques précautions. Comme nous réfléchissions sur cette crainte peu naturelle à ce qu'il nous semblait, si près de Londres

et en plein jour, nous vîmes un homme dans un cabriolet s'arrêter, et délibérer s'il viendrait à nous; il nous joignit pourtant, en même tems que de l'autre côté venait une voiture à quatre roues; une personne dedans, dit à mon camarade, qui entendait quelques mots d'Anglais, que quatre hommes à cheval, et masqués, s'étaient approchés de la voiture, et voyant qu'il n'y avait que le domestique, s'étaient retirés. Là dessus l'homme du cabriolet commença à trembler, nous lui offrîmes notre secours dont il ne parut pas se soucier, et tourna bride sur le champ; la personne dans la voiture nous exhortait fort, à retourner aussi sur nos pas, mais le cocher dit avec emphase, "*G—d d—m; they are strangers, and where are Englishmen on horseback to be found, attacking strangers on foot, upon the high way?*" Quoiqu'il en soit, je fus enchanté de l'occasion, et après avoir pris quelque précaution pour ma montre et mon petit trésor, je persuadai à mon camarade, qui à dire vrai, n'en avait pas grande envie de poursuivre notre chemin.

La malice entraînait bien pour quelque chose dans cette détermination. Il me paraissait si extraordinaire d'être volé en plein

jour, entre la capitale et la résidence du roi, que je crois en vérité que le plaisir de le raconter à toute la terre, m'eut empêché d'en être fâché. Mais les voleurs nous regarderent dedaignusement, et sans nous dire un mot. Des émigrés voyageant à pied ne font pas le gibier qu'il leur faut.

A travers un pays assez bien cultivé et très-varié, nous atteignîmes Windsor. Malgré la fatigue de notre longue marche, notre curiosité nous entraîna sur la terrasse. Nous prîmes tant de plaisir à considérer l'immense vue qui s'offrait à nous, que la nuit nous surprit, il fallut bien nous retirer; car la nuit, quand on est bien fatigué, la plus belle vue, est celle d'un bon lit.

Le lendemain de grand matin nous retournâmes sur la terrasse, et après avoir admiré quelques temps la beauté et l'étendue de la vue, le vieux chateau réparé, le donjon, et la mauvaise statue qui est dans le milieu de la cour, aussi bien que la chapelle gothique, nous fîmes une longue promenade dans le parc, en caressant les chevreuils, qui sont privés comme des chiens, et viennent manger le pain dans la main. Nous retournâmes à la ville, et après nous

être embrassé le plus cordialement du monde, en bons Français au milieu de la rue, ce qui nous attira les regards de bien des gens, qui j'imagine, s'étonnaient fort de notre façon de faire, car dans ce pays ce n'est pas l'usage d'embrasser, on se contente de serrer vigoureusement les doigts à son ami, quand on le revoit, ou quand on le quitte, en raison de l'intérêt qu'on lui porte, car si on lui est peu attaché on ne fait que lui toucher très-légèrement dans la main.

En l'ayant donc embrassé, le cœur plein de regret, je le plaçai sur le coche de Londres, et je pris à pied, et tout seul, le chemin d'Oxford.

Après avoir marché à peu près huit à neuf milles, je rencontrai le coche de Londres, me trouvant fatigué, je fis signe avec mon pouce, suivant l'usage; le cocher arrêta, et je me plaçai sur l'*impériale*, où le temps étant très beau je fus visité par ceux du dedans. Le pays entre Windsor et Oxford, à quelques morceaux près, ne répondit pas à l'idée brillante que j'avais de l'agriculture Anglaise.

La ville d'Oxford est assez bien bâtie, et ne manque pas de promenades, que le grand nombre de corbeaux, empêche d'être aussi

agréables qu'elles pourraient l'être ; il est inoui comme les corbeaux qui sont des oiseaux de passage en France, et qu'on n'y voit qu'en hiver, pullulent dans la Grande-Bretagne, ils s'assemblent sur quelques arbres à leur convenance, y batissent leur nids, et quand une fois il s'y sont établis, rien dans le monde ne peut les en chasser. Un d'eux se trouve toujours en sentinelle, qui à la vue d'un homme avec un fusil, avertit les autres en croassant à différentes reprises, sur quoi tous se dispersent, et ne retournent à leur nids qu'après avoir plané plusieurs fois à une hauteur prodigieuse au dessus de leurs habitations. Aussi n'est ce qu'avec la plus grande peine, qu'on peut les tirer, car quant à prétendre les dénicher cela est presque absolument impossible, leurs nids étant communément à la pointe de branches, qui seraient incapables de porter l'enfant le plus léger. Il y a des personnes fantastiques, pour qui leurs croassements est une musique délicieuse, et qui seraient au désespoir qu'on les tourmenta. Dans le fait, leurs jeux, leurs polices, leurs batailles, sont dignes de remarque. On m'a plusieurs fois assuré, que quand l'un d'eux s'avifait de voler un morceau de bois du nids des autres,

tres; tous, après de longs croassements fondent sur le sien, et chacun emportent un morceau de bois, il est détruit dans un moment: C'est en vain que le voleur entreprend de le défendre, pendant qu'il fait tête d'un côté, la justice travaille de l'autre, J'ai souvent vu moi-même, la destruction complète de plusieurs de leurs nids, mais je ne suis pas capable de dire la vraie raison, de la fureur qui les acharnaient contre le patient.

Il y a beaucoup de personnes qui attendent avec impatience, le moment où les petits s'efforcent à voler de branches en branches; ils les tirent alors à leur aise, et les mangent; on assure que quoique la chair en soit noir, elle n'est pas de mauvais goût, on en fait souvent des patés fort bons, à ce qu'on m'a dit. Je suis fâché de n'avoir pas été à même d'en douter, j'aurais été charmé d'avoir une occasion, de faire la guerre aux préjugés qui nous empêchent de faire usage des bonnes choses, que nous avons sous la main; je suis convaincu, qu'une nation qui rennirait les dégoûts, que les hommes ont pour différentes vian-



des, on nourriture quelconque, seratt réduite à vivre de racines ou de fruits.

Il n'est peut-être pas de ville en Europe, où les établissemens des différentes universités soient si considérables et si nombreux. C'est là, que la jeune Anglaise vient étudier, soit pour le barreau, la médecine, ou l'église. Les jeunes gens sont vêtus d'une grande robe noire, avec des manches pointues, et portent un bonnet avec une forme plate et carrée. Quelque part qu'on aille on est sur de les trouver, comme partout où les jeunes gens affluent; ce qui fait que je ne pense pas que le séjour d'Oxford soit très-agréable.

La cathédrale est un immense bâtiment gothique, auprès duquel il y a un baptistère, ou un bâtiment séparé pour donner le baptême; Oxford, Rome, Florence, Pise, et Elgin au nord de l'Ecosse, sont les seules villes où j'en aye vu. En parcourant les différens édifices j'ai été assez surpris, de voir au dessus d'une porte, la statue du cardinal de Wolsey en habits pontificaux, avec une inscription flatteuse sous le piédestal.

La Tamise est navigable pour les bateaux jusqu'à Oxford, mais la navigation est

prolongée beaucoup plus loin par le moyen des canaux.

Le surlendemain, à travers sept mille d'un pays peu cultivé, je me rendis à la superbe et orgueilleuse maison de Bleenheim; chacun fait par qui, et pourquoi elle fut bâtie. Le parc est immense, on a pratiqué dans le fonds de la vallée un lac d'une étendue considérable, et de tous cotés on aperçoit quelques nouveaux accidents. Le corps de logis est vraiment royal et respire la grandeur, on aperçoit en face, de l'autre coté du lac, une colonne magnifique, sur laquelle est placée la statue du duc de Marlborough: cette colonne que l'orgueil national, autant que la reconnaissance éleva, est aussi couverte des traces du motif qui la fit construire, le pied-d'estal haut de plus de vingt pieds, est convert sur les quatre faces, de marbre blanc de la même hauteur, où de longues inscriptions en caractère assez fins, annoncent aux races futures les victoires des Anglais, et les défaites des François, lors de la ligue universelle, contre Louis XIV. Il m'a fallu une grande heure pour les lire toutes, et en les finissant, je ne pus m'empêcher de dire, que quand les Anglais parlent de leur

Z ij

exploits, ils n'employent pas le laconisme lapidaire.

J'admirais à quelque distance, la noble fierté du vainqueur de Bleinheim, la prodigieuse hauteur où on l'a placé, comme pour indiquer l'élévation de son génie, et de son courage. Son habillement Romain excitait aussi mon attention, quand regardant attentivement dessous les plis de son manteau guerrier, formés par la poignée de son épée, j'aperçus sortir un gros corbeau qui bientôt retourna porter à manger à ses petits, qu'il avait laissé sous la protection du héros — Jupiter avait son aigle.

Puis en quelque sorte retournant sur mes pas quoique plus à l'ouest, je fus coucher avec une pluie continuelle, à quatorze milles d'Oxford, après en avoir fait près du double. Il faudrait bien peu connaître les aubergistes Anglais, pour imaginer qu'un piéton mouillé et crotté fut reçu sans difficulté; il n'y a dans ce bon pays que des riches, ou des pauvres; vous êtes traités comme un seigneur ou comme un faquin. Les plus pauvres gens ont une telle horreur pour les voyages à pied, que quand la misère les y contraint absolument, ils voyagent la nuit, crainte d'être vu. Si,

près des villes à manufactures, on rencontre quelques ouvriers, c'est avec un petit paquet à la main, dans un mouchoir de soye, mais jamais rien sur leurs épaules, ainsi qu'en Allemagne et en France, où quelques fois des gens riches ne dédaignent pas de se rappeler qu'ils ont des jambes. — Quoiqu'il en soit, après une assez froide réception, que j'eusse fait sécher mes habits de mon mieux, et que je me fus un peu délassé, je fus sur le bas de la porte, prendre l'air. Un homme qui avait paru fort s'appitoyer sur mon sort quand j'étais auprès du feu, après quelque questions, (moitié Anglais, moitié Français; car quoique ce ne fut que mon quatrième jour d'exercice, je commençais déjà à entendre) sur l'endroit où je voulais aller? auxquelles pourtant je ne répondis que, Bristol; pensant que la misère seule pouvait engager à faire une telle route à pied, avec beaucoup de bonhomie m'offrit un shelling! Quoique je sentis la bonté du procédé, comme dans l'abyme où nous sommes tombé quelques petits brins d'orgueil ne nous ont point abandonné, je tirai quelques guinées de ma poche, et les lui présentai, en le remerciant. — Ce petit trait de vanité, ne

servit, qu'à me faire payer double le lendemain.

M'armant de courage, je me remis en route, mais bientôt appercevant, que le chemin faisait un détour considérable, beaucoup plus au nord, que la place où je voulais aller ne se trouvait marquée sur la carte, et appercevant un petit sentier qui semblait se diriger du côté ou je désirais d'aller, je le pris sans balancer. Après avoir fait deux ou trois milles, j'arrivai sur le bord d'une rivière, que je crois la Tamise, très-profonde, quoique peu large. Je ne savais trop comment faire, et ne pouvais pas me résoudre à retourner sur mes pas; cependant il aurait bien fallu m'y déterminer, lorsqu'appercevant sur la rive, un gros bateau de charbon, et personne dessus pour le garder, je m'avisai de le pousser à l'autre bord; ce à quoi je réussis avec une peine incroyable. Au moment où je débarquais, voila les gens du bateau qui arrivent, et qui voyant où je l'avais conduit, entrèrent dans une rage incroyable; je laisse le lecteur inventif d'imaginer quels furent les complimens que ces pauvres diables me firent; quoique je n'en entendis pas la moitié, j'avoue qu'ils me semblèrent

expressifs au dernier degré. Cependant, pour ne pas les laisser trop dans l'embarras, comme il y avait un petit bateau sur le côté où j'étais, je le mis à flot, et le leur poullai; pendant que le courant le leur envoyait, je m'éloignai prudemment, et j'étais déjà bien loin lorsqu'ils purent en faire usage.

M'écartant encore de la grande route, en deux jours de marche par le milieu des terres, j'arrivai à Bath, par Burton et Wotton Bassett. Cette dernière est une petite ville, presque entièrement séparée du reste du pays par les mauvais chemins qui y conduisent. Son aspect n'annonce pas qu'aucune espèce de manufacture y soit établie, et vraisemblablement, elle n'est habitée que par les cultivateurs. J'ai pourtant remarqué qu'on travaillait à faire des chemins, et que dans certains endroits ils étaient déjà faits. Je me rappelle avoir vu une inscription dans un mauvais pas, où un certain homme y donne avis au public, qu'il lui est redevable d'un sentier large de deux pieds, qu'il a fait paver à ses frais, depuis le village jusqu'à l'église.

Plus près de Chippenham le pays s'embellit et devient même pittoresque. Une

petite montagné de deux cent pieds de haut environ, se trouve entourée de deux vallées très-fertiles; la largeur de son sommet n'est gueres que de deux cent pas; et est assez bien cultivé. ~~et sur le sommet; l'abbaye~~
 Chippenham est situé dans une riche vallée, où la culture des terres, est égale à la bonté du terroir, et quoique ce ne soit qu'une petite ville, l'aspect riant de la situation lui donne une assez bonne apparence. Bientôt, du sommet de la montagne qui domine Bath, j'aperçus la belle vallée de l'Avon et la ville superbe qui l'embellit encore, et dont l'agréable situation, beaucoup plus que des eaux minérales, attirent cette foule de riches cuissis, qui y répandent l'abondance et les plaisirs. Quoique à plus de quatre mille j'arrivai dans un moment, et oubliant la fatigue de ma longue marche, je commençai à parcourir la ville; à chaque pas, je voyais des gens qui m'examinaient des pieds à la tête, ricannaient, et se parlaient à l'oreille, et ce fut bien pis lorsque je voulus chercher à me loger: quoique j'employasse les termes les plus honnêtes, les auberges étaient toujours pleines; on ne pouvait pas me recevoir, me disait-on, en regardant mes bottes et

mes cheveux. — Après bien des réflexions, j'avais qu'il était dimanche; qu'il y avoit de la poussière sur mes bottes, et point de poudre sur mes cheveux; comme il n'y avait pas de remède à cela étant assez tard, j'entrai dans la première maison, et en priai le maître de me faire conduire à une auberge; ce qu'il fit de très-bonne grace. J'employai le lendemain et surlendemain à parcourir les environs, qui sont charmans, et à visiter la ville dont j'admire les beaux batimens; le croissant surtout excita mon attention, aussi bien que le quartier où sont les parades du nord et du sud. La ville forme un amphithéâtre assez vaste, garantie des vents du nord par la montagne dont elle occupe le pied et le centre. Les eaux minérales sont chaudes; j'y ai pris un bain par curiosité. Il m'a paru assez extraordinaire de me trouver dans la même eau qu'une douzaine de femmes, car il n'y a point de places séparées pour elles; chacun est enveloppé dans sa robe de chambre de flanelle, qui à cela de dégoûtant, qu'elle est publique et sert à tout venant; on ne distingue les femmes que par leur coiffes, tandis que les hommes, ont communément un bonnet de coton. NOVA

Je me rendis à Bristol, qui beaucoup plus considérable, n'est pas à beaucoup près si agréable que Bath, cependant ne manque pas de beauté, mais d'un genre très-différent. Le commerce qui pendant longtemps avait fait de Bristol la seconde place d'Angleterre, semble s'être transporté depuis quelques années à Liverpool. La ville n'a qu'un bassin; l'eau y est retenue à la marée basse par des écluses, qui à la marée haute s'ouvrent, et y laissent entrer et sortir les vaisseaux.

Elle a peu de beaux batimens. L'ancienne cathédrale est une vieille église gothique sans beauté, il y a une assez belle place, au milieu de laquelle on voit une assez mauvaise statue. Les bords de l'Avon sont charmans et très-pittoresques à l'ouest particulièrement: on arrive par une pente aisée sur un terrain qui semble peu différent du niveau de la ville: après un mille de marche à peu près, tout à coup le terrain cesse, un vaste et profond précipice s'ouvre, au milieu duquel on voit couler l'Avon, et où les vaisseaux vont et viennent, sous les pieds du spectateur, à une profondeur de plus de trois cents pieds. Cette vallée de l'Avon est charmante; j'ai retrouvé des espé-

ces de montagne, et cela m'a fait un plaisir inexprimable apres la platitude de Londres et de la Hollande.

La lettre que j'avais pour cette ville ne m'y a fait avoir aucun agrément; la personne à qui elle était adressée, était à Londres, croyant qu'à l'argent près dont je n'avais pas encore besoin, la femme pourrait m'être de quelque utilité, je l'ai demandé — elle était morte — et le commis, il avait congé; de sorte que comme les Anglais ne sont pas grands parleurs, j'en ai pas ouvert la bouche pendant les trois jours que j'ai passé ici, excepté quelques questions sur le pays.

Un jour je fus visiter les eaux minerales presque tièdes de Bristol; elles sont situées au pied d'un roc, qui forme le précipice dont j'ai déjà parlé, et où les médecins envoient leur melades, lorsqu'ils ne savent plus qu'en faire. On m'a assuré que c'était un spectacle cruel, que celui des moribonds poulmoniques que l'on rencontre à la pompe, et aux autres places publiques. On va souvent aux autres eaux pour les amusemens qui s'y trouvent; ici on vient pour mourir. Cependant elles conservent toujours la réputation d'être bonnes

pour la poitrine, quoique dans le fait elles aient bien peu de vertu, si on juge par l'apparence, car elles n'ont presque point de goût, et sont plus froides que chaudes; mais le malade se flatte, et meurt en se noyant d'eau.

Suivant le cours de la rivière, j'arrivai avec beaucoup de peine, après un long circuit, et par un sentier raboteux, jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la Severne. Là je fus bien recompensé de ma peine, par l'immensité du coup d'œil qui s'offrit à moi. L'embouchure de la Severne peut avoir neuf à dix mille de large dans cet endroit. On apperçoit sans beaucoup de peine, à l'autre bord, les montagnes du pays de Galles, qui ajoutent beaucoup à la scène par leur élévation. A l'ouest l'œil se perd dans la mer d'Irlande, tandis qu'à l'est on apperçoit la rivière se rétrécissant insensiblement, les bords devenans plus unis et offerts à la vue un pays fertile et bien cultivé. En retournant à la ville, je pris un autre chemin, et vis en passant une maison magnifique, et quelques villages, dont l'apparence annonçait l'aisance des habitans.

On trouvera bon que je me repose ici, et que j'en fasse autant, toutes les fois qu'a-

près avoir traversé l'isle, je serai arrivé a la mer opposée au coté d'ou je serai parti.

7.

Nouvelles littéraires, & scientifiques.

Le seau enlevé, poème héroï-comique, imité du *Tassoni* par *Auguste C.* . . . — A Paris, rue Helvétius, Butte des-moulins-Saint-Roch, n°. 606. Papier vélin, jolie édition, in 16, de 236 pages.

Cette imitation du *Secchia Rapita*, est d'un écrivain qui s'entend à faire de bons vers et de mauvaises plaisanteries. Mauvaises, parce qu'il s'égaie aux dépens d'un culte, suivi par la grande majorité des concitoyens, ce qui ne nous paroît être ni civil ni civique.

“Mais un poème, dit l'auteur, n'est pas une profession de foi, si quelquefois mon sujet ou ma gaieté m'ont emporté au-de là des bornes, rien n'a moins été dans mon

intention, et je désavoue tout ce qui auroit l'air de m'en donner une contraire."

Mais quelle figure peut faire un pareil désaveu, placé à la suite du chant dixième? Et pourquoi se gêner? Les rieurs regardent en pitié les bonnes gens de ce culte; ceux-ci prennent pitié des rieurs. Allez bon genre de diffidence, dès qu'on ne se tue plus. Cependant la *moquerie* ayant plus d'une fois amené l'aigreur, et l'aigreur la *tuerie*, ne seroit-il pas plus sage, plus philosophique, plus tolérant, plus fraternel, plus républicain, de ne se moquer de personne? Le philosophe ne peut se ranger au nombre des croyans, soit; mais espère-t-il ranger les croyans au nombre des philosophes?

Réponses aux principales questions qui peuvent être faites sur les états-unis d'Amérique: par un citoyen des états-unis. 2 vol. à Paris chez Fuchs.

Itinéraire des Etapes, indiquant les lieux de passage des troupes de la république, avec une carte contenant la division des armées, celles des départemens qui les composent, les lieux d'étapes, et les routes de différentes natures.

Par P. G. Chanlaire, l'un des auteurs de l'atlas national; et J. J. Lespagnol, sous-chef du bureau des routes du département de la guerre.

Cet ouvrage portatif, gravé en 29 planches ou tableaux exécutés avec soin, est accompagné d'une carte de la grandeur de celle de l'atlas national, qu'on tire sur papier colombier. Cette carte, parfaitement bien exécutée, indique toutes les routes d'étapes, dans l'étendue du territoire de la république, avec la distinction des armées, des départemens et de l'importance des lieux différens auxquels ces routes aboutissent, ou qu'elles traversent. Cette carte met en état de distinguer les grandes routes en général, à préférer les routes praticables dans la belle saison, celles de traverse, bonnes en tout temps, les mauvaises routes, et enfin les routes et directions projetées.

Hemette et Emma, ou l'éducation de l'amitié. A Paris 1796. in 12. Le profit moral à tirer de ce roman, consiste à prévenir dans les jeunes personnes les ridicules, les travers, les écarts de raison, que peuvent y produire les lectures romanesques, et la liaison avec des personnes nourries de ces mêmes lectures.

Oeuvres complètes de Jean Racine, nouvelle édition, ornée de 15 fig. dessinées par *Lebarbier*, et gravées sous la direction. — A Paris, de l'imprim. de *Didot j.* 1796. 4 vol. in 8°. cartonnés, dont le dernier renferme des morceaux épars, et qui n'ont pas encore paru réunis dans aucune édition précédente.

Chez *Déterville*, libraire, rue du Battoir, n. 16. — Pris, carré fin, 50 liv. carré velin, fatiné, 50 liv. grand-raisin velin superfin, double, fatiné, fig. avant la lettre, 96 liv. espèces.

On lit au bas du charmant portrait de *Racine*, ces quatre vers de *Boileau*:

Du théâtre Français l'honneur et la merveille,
Il fut ressusciter Sophocle en ses écrits:
Et dans l'art d'enchanter les coeurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

Honneur aux éditeurs, hommes de goût, qui rappellent les beaux arts éclipsés, pour concourir à la parure du plus aimé de tous nos poètes, de celui dont *Voltaire* disoit que pour tout commentaire, il falloit écrire au bas de chaque page: *beau, pathétique, harmonieux, sublime.*

Abregé du traité des études de Rollin, à l'usage des jeunes gens, des instituteurs et des pères de famille. — A Paris, à l'imprimerie française, rue des Fossés-Saint-Germain l'Auxerrois, n. 54; et chez Aubry, libr. rue Baidet, nr. 2. — prix, 1 liv. 10 s. pour Paris, et 2 liv. pour les départemens.

Rollin fut l'ami de la jeunesse, des beaux arts et de la vertu. Formé à l'école de l'antiquité, il a fait passer dans ses écrits la fleur de la littérature grecque et romaine. Consacré par état et par goût, à l'instruction publique, il aimoit les jeunes gens; c'est toujours eux qu'il a eu en vue dans ses ouvrages: son traité des études est celui où il s'est plus à réunir tout ce qui étoit propre à cultiver leur esprit, et à former leur cœur. Mais les quatre volumes dont il est composé effraient de jeunes lecteurs; son prix ne permet pas au plus grand nombre de se le procurer. C'étoit donc un service essentiel à rendre à l'instruction publique, dans un moment où enfin on s'empresse à l'organiser, que de réduire le traité des études dans un cadre plus resserré, d'en élaguer les détails qui ne sont pas d'une absolue nécessité, et de rendre classique un écrit où respire à la fois le goût le plus sain, et la morale la

N. C. d. L. Nr. X. 1796.

A a

plus pure, Tel est le but que s'est proposé l'auteur de l'abrégé que nous annonçons : le public, en le lisant, jugera qu'il l'a rempli.

Les vrais amis des hommes : ouvrage posthume de Thomas, imprimé sur le manuscrit de l'auteur, laissé à ses héritiers. A Paris, chez Cuchet. Brochure in 8.

Tout s'arrange à la fin, ou histoire de M. de Melfort, écrite dans le courant de 1790. 3 vol. in 12. A Paris, chez Desenne.

Portrait de J. J. Barthélémy, dessiné d'après nature en 1775, et gravé par St. Aubin.

P o é s i e s.

A Mlle. L A N G E.

(Allemande.)

O vous tous qui connoissez Lange,
Vous connoissez aussi l'amour,
Sans doute vous savez que Lange
Règne d'accord avec l'amour.

Convenez que l'amour et Lange
Sont fort adroits, car si l'amour
A formé l'empire de Lange,
Lange étend celui de l'amour.

Tous deux sont plus puissans, car Lange
Pour nous charmer, prend de l'amour
Les traits, le sourire; et l'amour
Prend à son tour les traits de Lange.

Comment résister à l'amour,
Caché sous les charmes de Lange;
Et comment ne pas aimer Lange,
Brillant des charmes de l'amour?

L'amour a pris les traits de Lange;
Donc, qui voit Lange, voit l'amour.
Si vous voulez peindre l'amour,
Il faut le peindre d'après Lange,
Et vous devez adorer Lange,
Si votre coeur chérit l'amour.

Moi, dont la voix a chanté Lange,
J'ai donc aussi chanté l'amour;
Et donnant mon coeur à l'amour,
J'ai donc donné mon coeur à Lange.

Par E. Dr.

A MA VOISINE.

Air de la croisée.

L'oiseau, pour chanter son amour
A la compagne qu'il adore,

A a ij

Attend que les portes, du jour
S'ouvrent par les mains de l'aurore:
Voisine, ainsi chaque matin,
J'attends l'heure où tu dois paroître,
Car tu fais chanter ton voisin,
En ouvrant ta fenêtre.

L'oiseau se chagrine! et se tait,
Quand il ne voit plus la lumière,
Es le soleil qui disparoit.
Fait cesser sa voix chanfonnière:
Voisine, ainsi je suis chagrin,
Lorsque tu viens à disparoitre;
Et tu fais taire ton voisin
En fermant ta fenêtre.

Dis-moi bon jour, jamais adieu,
Ce vilain mot-là me chagrine;
Je ne forme plus d'autre vœu
Que de voir toujours ma voisine,
Veux tu rendre heureux mon destin,
Un signe le fera connoître,
Ouvre, et jamais à ton voisin
Ne ferme ta fenêtre.

Mais pourquoi ta fenêtre, hélas!
Est-elle si loin de la mienne?
Car si la mienne n'étoit pas,
Voisine, si loin de la tienne,
Qu'il seroit heureux ton voisin,
Lorsque s'en étant rendu maître,
Il pourroit de sa propre main,
Entr'ouvrir ta fenêtre.

A compter de cet heureux jour,
 Ta fenêtre seroit la mienne,
 Et par un semblable retour,
 Ma fenêtre seroit la tienne.
 Tu crierois d'abord, mais enfin
 Tu me pardonnerois peut-être,
 Voyant l'amour et ton voisin
 Entrés par ta fenêtre.

Par LADMIRAL.

A MA DERNIERE CRAVATE:

par un rentier.

RICHE tissu dont la finesse
 Aux arts de l'Inde fait honneur,
 Chère cravate, la détresse
 Chez moi remplace le bonheur;
 Hélas! c'est à toi que j'adresse,
 Aujourd'hui de tristes adieux;
 Tu vas disparaître à mes yeux,
 C'est pour du pain que je te laisse;
 Oui, pour du pain! je ne veux pas
 Te déployer toutes les causes
 Du trop déplorable embarras
 Où me met le moindre repas;
 Tu dois savoir qu'il est des choses
 Qu'on ne dit ici que tout bas,
 Et qu'il ne faut jamais écrire;
 Si je t'écris, c'est pour te dire
 Qu'ennemi toujours des ingrats,
 Envers toi mon coeur ne l'est pas,

B b iij

Et que sans oubli des services
 Que tu m'as si long-tems rendus,
 Je dois vouloir que tu nourrisses
 Mes membres à demi-fondus.

Au tems heureux où de la Chine
 Tu fus conduite en nos climats
 Par l'homme avide qui chemine,
 J'étais ici l'un des primats
 Pour la fortune; ma cuisine
 Ne s'attendait guere aux frimats
 Qui lui moisissent la poitrine.
 Joyeux je te reçus alors;
 Du luxe je suivais la pente;
 Dix fois deux mille écus de rente
 Quiampaient dans mes coffres-forts,
 Me mettaient en main la puissance,
 De payer cher les matelots
 Qui t'avaient fait au feen des flots
 Doubler le Cap bonne Espérance.
 Reine de mes autres habits,
 Sous mon menton, fraîche, gentille,
 Tu t'étais en doux replis
 Sous la forme d'une coquille
 De la blancheur du plus beau lys;
 Tu réveillais dans la famille
 Des petits-maitres du pays,
 L'ambitieuse frénésie
 Qui les porte à tout imiter;
 Et tu les vis se dépiter
 Dans leur comique jalousie,
 Contre les crayates d'Asie

Qu'ils ne pouvaient pas acheter.
 Tu triomphais; par toi, ton maître
 Triomphait aussi dans ces lieux
 Où chacun va pour y paraître,
 Et désoler les envieux.
 Comment alors pouvais-je croire
 Qu'un jour j'abattrais ton effor?
 Ah! que long-tems j'aurai mémoire
 De tes succès! combien encor
 Auraient embelli ton histoire!
 Mais, mon amie, à défaut d'or,
 Chez moi ton brillant rôle expire;
 Ma gratitude a bien eu l'art
 Long-tems d'arrêter ton départ,
 Aujourd'hui même elle désire
 Trouver encor quelque retard;
 Il n'en est plus, elle en soupire.
 Pars donc, admirable ornement,
 Cher défenseur contre le rhume;
 Tu m'objecterais vainement
 Le retour prochain de la brume;
 Le froid me nuira faiblement,
 Près de la faim qui me consume;
 Réçois mes éternels adieux;
 Plus que toi mon coeur en murmure,
 Je ne puis rien faire de mieux
 Pour me nourrir; je te le jure.

Mais ne vas pas dans tes regrets,
 M'accuser d'aimer la cuisine,
 De courir après les vins frais
 Aux dépens de ta mousseline.

A a iv

Ah ! combien peu tu connaîtrais
 Le maître auquel tu fus si chère,
 Si tu le voyais sous ces traits !
 Combien moins encor tu saurais
 L'affreux excès de sa misère !
 Comment ferait-il bonne chère ?
 Tu vaux, je le sens, un grand prix,
 A t'estimer comme je t'aime,
 Mais juge de ton prix toi-même,
 Quand l'acheteur n'est pas épris ;
 Je te payai douze piñoles ;
 Si tu me rends en cet instant
 Trois fois ce prix, que de paroles
 Il me faudra dire au marchand ;
 Mais supposons que j'en débite
 Assez pour lui persuader
 Que les restes de ton mérite
 Peuvent valoir sans marchander,
 Jusqu'à trois-cent-soixante livres,
 Sais-tu quel gros amas de vivres
 J'aurai de cette valeur-là ?
 Cinq ou six pains, rien au-delà,
 Tu vois que les vins de Madere,
 Bourgogne, Espagne, Tivoli,
 Ne pourront couler dans mon verre
 Tant que sur toi sera bâti
 L'édifice de ma fortune,
 Et que la débauche commune
 Parmi ceux qui m'ont coulé bas,
 Ne fera plus de mes repas.
 Ainsi, cravate ma mignonne,
 N'accuses point ton pauvre ami ;

S'il t'éloigne de lui, pardonne,
C'est l'âpre besoin qui l'ordonne,
Et non l'avant-gout du salmi.

Mais plus l'instant pénible approche
De te quitter, plus mon esprit
Cherche à m'éviter tout reproche;
Il sent qu'en secret tu t'es dit
Que les sottises de ton maître
Sont les seules causes peut-être
De sa présente adversité.
Ah! que n'ai-je la liberté
De te prouver que, sans beuvres,
Dans le régime des grands biens
Dont mes mains ont été pourvues,
J'ai vu s'éclipser mes moyens!
Sans déplaire à nos citoyens
Je ne puis, là-dessus, t'apprendre
Qu'à mots couverts le triste effet
De ce qu'en finance on a fait;
Encore, hélas! comment m'y prendre?
Des alchimistes tout nouveaux
Ont travaillé sur les métaux
Dont nous étions propriétaires,
Ils'en ont rempli leurs fourneaux;
Mais moins savans que leurs confrères,
Les alchimistes plus anciens,
Qui combinant sels, sables, terres,
Faisaient de l'or avec des riens,
Ils ont avec tout l'or de France
Sublimé par leur ignorance
En des corps presque aériens.

A a v

Inondé leur pays de riens; par quel et anglois? L'2
 Enforte que notre finance
 A pris dès-lors la confiance
 Et la nature du chiffon;
 Pour les revenus de mon fond
 Je reçois de cette substance;
 Prenez, c'est de l'or, me dit-on.
 Quel or! par sa métamorphose
 De mes rentes la forte dose
 Ne me nourrirait pas en son.
 Mais taisons-nous; je ne m'expose
 Que trop en parlant sur ce ton;
 Je te l'ai dit, il n'est pas bon
 De parler vrai sur telle chose.
 Puisse-tu comprendre pourtant
 Comment cette abondante source
 Qui tous les ans prenant la course
 Vers le logis de mon argent,
 S'en venait rafraichir ma bourse,
 Vit bientôt fermer son courant!
 Non, ma chere, il n'est point coupable
 Celui qu'on force à te manger;
 Eh! jamais eût-il dû songer
 A te voir en pain sur sa table?

Il ne me reste plus qu'un point
 Sur lequel je craigne tes plaintes:
 "Mais, diras-tu, je ne vois point
 Pourquoi, dans vos tristes étreintes,
 C'est par moi que vous commencez;
 Vous avez des effets assez,
 Qui, sans doute, bien moins utiles,

Pourraient dans ces tems difficiles,
 Etre les premiers expulsés.
 Hélas, de ma reconnaissance
 Connais donc toute la puissance!
 Non certes, ce n'est pas par toi
 Que commence mon déshonneur!
 Combien d'objets, de préférence,
 Se sont éclipsés de chez moi!
 De la marchande à la toilette,
 De l'orfèvre, du bijoutier,
 Du maître fripon de fripier
 J'ai reçu visite en cachette,
 Ils sont venus me dépouiller:
 Tout est parti, l'affaire est faite;
 Dans tous les coins j'ai beau fouiller,
 Maison jamais ne fut plus nette
 Même du plus gros mobilier;
 A peine puis-je m'habiller.
 Et comment, ma chère princesse,
 Tes yeux n'ont-ils pas eu l'adresse
 De découvrir mon pauvre état?
 Jadis quand sur ton vif éclat,
 En un galant jour de conquête,
 Se posait mon double menton,
 Mon linge, pour te faire fête,
 Etais d'un blanc du même ton:
 Depuis les pieds jusqu'à la tête
 J'étais propre comme un mouton;
 Mais à compter de l'heure amère
 Où les douleurs de la misère
 Epaisirent mon vêtement,
 Je n'ai pas mis de linge blanc;

Comment n'as-tu pas vu les peines
 Que je prends depuis six semaines,
 Pour cacher mon honteux jacob?
 Avec art je rédnis ton flot
 Pour en tirer deux longues pointes,
 Qui sur ma poitrine bien jointes,
 Y trompent encor l'oeil du fort.
 Et c'est quand ainsi je te guinde,
 Inattentif tissu de l'Inde,
 Qu'encor tu me croirais fourni
 D'effets dont je suis dégarni.
 Hélas! oui, je te le répète,
 Je n'ai plus rien que ma toilette!
 Dans ce pieux accoutrement,
 Puis-je, dis-moi, faire autrement
 Que de choisir ma coquerette,
 Si je veux agir décemment?
 Toute autre nudité que celle
 Qu'offrira désormais mon cou,
 En public se souffrirait-elle?
 Pourrais-je, sans passer pour fou,
 Rester comme un cheval sans selle,
 Habillé de mon seul licou?

Oh! voici l'instant, pour le coup,
 De nous quitter! Adieu, ma belle:
 Sache que j'ai souffert beaucoup
 Du froid et de la faim, cruelle,
 En rangeant ces vers bout-à-bout.

Mais de quelle ardente colere
 Mon cocur est tout-à-coup gonflé!

Faudra-t-il donc que je tolere
 Que mon bijou me soit soufflé,
 Par un coquin peut-être enflé
 De tout ce qui fait ma misère?
 Juste ciel, ne le permets pas!
 Vous, dieux nombreux du paganisme,
 Vous, forciers de tous les états,
 Vous, docteurs en somnambulisme,
 Vous, enchanteurs, vous satanas,
 Vous enfin, si puissantes fées,
 Daignez tous observer les pas
 De ma chère cravate; hélas!
 Si ses affreuses destinées
 La conduisaient entre les bras
 De l'un des auteurs de ma peine,
 Servez alors toute ma haine;
 Déployez l'immense pouvoir
 Que vous donne votre savoir;
 Qu'à l'aide de votre baguette,
 De vos plus forts enchantemens,
 Le transfuge de ma toilette
 Subisse mille changemens;
 Tantôt répandez sur sa trame
 Cette dévorante vertu
 De la peau dont était vêtu
 Hercule expirant dans la flamme;
 Tantôt qu'elle soit ce serpent
 Qui, placé sur un sein d'albâtre,
 En regret du plus tendre amant,
 Donna la mort à Cléopâtre;
 Tantôt trempez-la du poison,

Qui sous la robe dont Médée
 Vêtit l'amante de Jason,
 Fit à cette amante excédée
 Trouver les tourmens que Pluton
 Destine aux crimes de la terre;
 Tantôt enfin venillez en faire
 Ce que pourra vous inspirer
 Le tableau de mon indigence;
 Etes puissans, point d'indulgence,
 Ne me laissez pas soupirer
 Après une juste vengeance!
 Si toutefois pour l'opérer,
 Votre sublime intelligence
 Ne daignait pas avoir recours
 Aux grands secrets de la cabale,
 Qu'au moins de la rive infernale
 Il m'arrive quelques secours;
 Que dès l'instant où ma cravate
 Viendrait à servir de couffin,
 A la mâchoïte scélérate
 D'un de ceux qui m'ont mis sans pain,
 Deux de ces démons qui sur terre,
 Nous poussent sans cesse à mal faire,
 Soient commis pour apporter fin
 Tout aussitôt à ce scandale,
 Et que tirant à force égale
 Les deux pointes de mon tissu,
 L'un vers le Nord et l'autre au Sud,
 Ils donnent, aux méchans le râle
 Que le bourreau donne au pendu.

Mais qu'imagine ma colere?
 Nous devenons donc inhumains
 Par les conseils de la misere?
 Sors au plus vite de mes mains;
 Cravate qui me fais du diable
 Invoquer les esprits malins;
 C'est assez d'être misérable,
 Ne me fais pas à mes destins
 Mêler les remords du coupable.

Ch a r a d e.

Je te dis mon premier;
 Je e dis mon dernier;
 Je r'ai dit mon entier.

Table des matières.

Portrait de Mercier.

	Page.
1. Notice sur la vie de M. Howard	289
2. Rheinsberg.	313
3. Le Jour des morts: par Fontanes.	322
4. Lettre d'un mort au cousin Jacques	330
5. Le hareng.	335
6. Fragmens d'une promenade autour de la grande-Bretagne: par un officier Fran- çois émigré.	345
7. Nouvelles littéraires et scientifiques	365
8. Poésies.	370
9. Charade.	383



Charles Fox.

NOVEMBRE.

I.

*Suite des fragmens
d'une promenade autour de la Grande-
Brétagne, par un officier
François émigré.*

BANFF est une jolie petite ville, de l'Ecosse fort bien située, dont le port est petit, très-exposé au vent, et l'entrée assez difficile: avec une dépense médiocre on pourrait aisément remédier à ces trois grands inconvénients, il ne s'agirait que de creuser un peu le lit de la rivière, et d'y construire une écluse pour retenir l'eau à la marée basse, à deux cents toises à peu-près de son embouchure près du château de Lord Fife, au lieu de s'obstiner à faire des frais inutiles, au milieu des rochers.

N. C. d. L. Nr. XI. 1796. B b

Je m'informai des manières des habitans, dans la partie que je me disposais à parcourir, et je reçus des informations qui m'ont été très-utiles; ce fut là que j'appris, qu'avec une prise de tabac et du *whisky*, on était presque sûr de gagner le cœur des montagnards. Je profitai de l'avis sur le champ, et me fournis d'une tabatière, qui dans la suite a jouée un assez joli rôle, et m'a servi plus d'une fois d'introduction avec les bons payfans de cette partie; quant au *whisky*, il a toujours été mon compagnon de voyage, et il m'a quelques fois attiré des remerciemens et des complimens *Gaelic* des plus élégans.

A quelque distance de Banff on se trouve sur les possessions du Duc de Gordon, dont l'extrême attention à améliorer son immense domaine, ne sauraient être trop louée; de toutes parts on ne voit que bois plantés, terres nouvellement défrichées, lacs desséchés, et mis en valeur; quoique, à dire le vrai, les ponts manquent sur plusieurs petites rivières, où le voyageur à pied se trouve très-embarrassé et obligé d'attendre que quelqu'un à cheval se présente, et venille bien le transporter à l'autre bord sur la croupe de sa monture; du moins c'est

ainsi qu'il m'a fallu faire, pour éviter de faire un grand tour.

Les voyageurs sont obligés de traverser dans un bateau, le Spey, torrent très-rapide, près Fochabers, au risque d'être emporté par le courant, tandis qu'il serait si aisé d'y placer un pont volant, comme sur le Rhin, ou plutôt comme la rivière est peu large, et le courant très-rapide, un bac comme sur le Rhône, qui est la chose la plus simple que l'on puisse imaginer. Une longue corde traverse la rivière solidement attachée à deux piliers où deux chênes sur les bords, une roulette de métal glisse dessus et le bac qui y tient par une autre cable, va d'un bord à l'autre, par le seul mouvement du gouvernail, sans aucun danger, et sans avoir besoin de plus d'un homme pour le diriger, tandis qu'il y en a sept ou huit à Fochabers.

Le duc de Gordon a auprès de cette petite ville, un immense et superbe chateau, dont la façade à deux cents vingt pas ordinaires de long à ma marche, ce que je suppose faire à peu près cinq cent cinquante pieds: on a sacrifié la beauté de cette longue file de batimens au désir de conserver une vieille tour, qui était dans le milieu, et qui

B b ij

en défigure le front. Je me suis amusé à en compter les fenêtres, et j'en ai trouvé plus de quatre cents dans les deux façades, non compris celles des cours de l'intérieur. Si la proportion de l'imposition sur les fenêtres étaient suivies jusqu'à ce nombre, de telles maisons seraient bien profitables au gouvernement de la Grande Bretagne; mais je crois qu'on ne peut pas payer plus de cinquante guinées pour cet article, qu'on tache d'éviter autant que possible; car j'ai remarqué plus d'une fois, que la plupart des maisons neuves n'ont que trois fenêtres de face, à chaque étage, l'imposition n'ayant pas lieu pour les six premières, et les six suivantes étant très peu de chose.

Le Duc de Gordon avait dans l'intérieur des terres, un bois considérable de sapins; mais l'impossibilité de le faire venir près des côtes le rendait inutile. Une compagnie Anglaise le lui a acheté pour la somme de dix mille livres sterling, et en a dépensé près du double pour rendre les chemins praticables jusqu'à la mer; on peut juger par là de quelle importance il doit être.

Près d'un lac nouvellement desséché, un paysan à cheval m'ayant longtemps considéré en marchant auprès de moi, après la

question ordinaire : De quel pays êtes-vous ? et que je lui eus répondu, Turc ! me demanda, si je n'étais pas un docteur ? Je lui répondis d'abord que non ; sur quoi il insista et voulut absolument que je fusse médecin. Il fallut bien que j'y consentisse, sur quoi mon homme descend de cheval, et m'offre de le monter à sa place. Je le refusai, mais il insista. Quand je fus sur son bucéphale, il me fit différentes consultations, entr'autres pour sa femme, qui avait la jaunisse, auxquelles je répondis gravement, en l'interrogeant sur les différents symptômes, et lui conseillai d'avoir plus de soin d'elle dorénavant, d'être un bon mari à toutes heures, de ne la pas trop faire travailler, et de lui donner une bonne nourriture, et du vin s'il le pouvait : Hippocrate n'aurait pas mieux parlé. Bientôt après je le quittai, il remonta sur son cheval, et disparut. Etant un peu las, je m'arrêtai dans un petit village, où vraisemblablement mon homme avait quelques connaissances, à qui il rapporta l'ordonnance salutaire qu'un médecin Turc lui avait donné pour sa femme ; il y a apparence que cette médecine plut aux bonnes femmes du pays, car un grand nombre vinrent aux fenêtres de l'au-

B b iij

berge, afin de jouir de la vue de celui qui l'avait prescrite, et vraisemblablement m'auraient volontiers engagé à ordonner la même chose à leurs maris. Mais moi que la médecine fatiguait déjà, craignant d'avoir affaire avec la faculté, je payai promptement, et m'en fus par les derrières.

Je n'eus pas fait trois milles que passant près d'une ferme isolée, je trouvai mon homme avec sa femme en sentinelle sur le bas de la porte; du plus loin qu'ils me virent, ils coururent à moi, et la femme surtout me faisant mille caresses, m'engagea à entrer dans la maison, où je fus regala de petit lait, de *cakes*, de pommes de terre, enfin de tout ce qu'ils avaient. Une jeune fille de seize ou dix-sept ans, assez gentille, me servit tout cela, avec la meilleure grace possible. Pour la récompenser de son attention, j'engageai le papa à la marier promptement, par ordonnance du médecin. On me fit encore différentes consultations pour les enfans; je l'engageai à les tenir proprement autant que possible, à ne point les souffrir boire de *whisky*, en qui ils ont une telle confiance qu'on le regarde comme le remède à tous les maux, et dont ils font avaler une grande cuillerée à l'enfant nou-

veau né, pour lui donner des forces, et l'empêcher de crier pendant qu'on le baptise. Il est surprenant comme tous les enfants sont enclins à boire ces liqueurs fortes, qui étranglent l'homme qui n'y est pas accoutumé.

Ce bon homme me fit voir sa ferme, sa grange, son bétail, et sur-tout me demandait qu'elle était l'usage de mon pays. Les payfans d'Ecosse sont très-inquisitifs, et n'en valent que mieux, il y a toujours quelque chose à profiter dans la conversation d'un étranger. Pour achever de lui gagner le cœur, je présentai ma tabatière, et offris la prise; le cher homme était enchanté, et me reconduisit sur le chemin, en laissant exhaler sa joie d'avoir eu le bonheur de rencontrer un si savant homme.

Ils font sécher leur avoine d'une manière qui me parut bien extraordinaire; on bâtit une espèce de four en terre; de longues perches le traversent à une hauteur de quatre ou cinq pieds. Ils les couvrent de paille, et j'imagine de quelques vieilles toiles, sur lesquelles ils plaçant leur avoine qui sèche à la fumée des mottes, dont ils ont fait un feu dessous.

B b iv

Depuis que je voyage en Ecosse, j'ai pris la petite précaution de me faire adresser par un des maitres d'auberges chez qui j'ai demeuré, à ceux des villes où j'ai dessein d'aller; et je n'ai pas éprouvé la moindre difficulté à ce sujet; c'est ainsi qu'on acquiert toujours de l'expérience à ses dépens; si j'eusse su cela, en partant de Londres, je me serais évité bien des désagréments; si ma réflexion peut les sauver à un autre ils n'auront pas été perdus.

Le pays près d'Elgin est très fertile et vraiment très-agréable. Avant d'y arriver on passe près d'un canton, qui le fut autrefois, mais qui en est bien loin à présent. Toute la face du pays est couverte de sable, le vent qui souffle des montagnes en apporte de nouveau tous les jours; il y a des hommes âgés qui se rappellent avoir vu les toits et les cheminées des maisons paraître sur la surface; elles sont à présent entièrement couvertes. On prétend, que la coupe d'un bois dans l'intérieur, en remuant la surface de la terre, a été la cause de ce désastre. C'est la seule partie de l'Ecosse où j'aye vu sable, pour quelque espace.

Elgin était autrefois le siège de l'évêque, et paraît avoir été fort considérable, mais

on n'y apperçoit à présent que des ruines, ce qui reste de la cathédrale la fait vraiment regretter. Le bâtiment, quoique dans le genre Gothique, n'était pas très-vieux, il semble qu'il avait été bati il n'y a gueres que trois cents ans. On rapporte, qu'alors le roi d'Ecosse n'épargna rien pour la construction, fit venir des ouvriers d'Italie, et qu'il y eut même une quête dans les différents états Chrétiens pour en presser la bâtisse. On voit auprès un baptistère semblable à celui d'Oxford. Les anciens batimens ayant rapport au clergé, dont il y avait là un séminaire, le château, tout est détruit de fond en comble. De quelles fureurs ont du être animé les peuples de ces pays dans leurs guerres civiles et religieuses! Je ne suis plus surpris qu'il reste encore un peu d'enthousiasme, dont la durée peut à la vérité être aussi attribuée à l'incroyable mélange de sectes, et aux troubles qui ont agité ce pays, lors de l'expédition du prince Charles en 1745.

De la colline, où était situé le chateau, on a un point de vue très agréable et très diversifié. C'était le moment de la récolte, la campagne était animée; j'apperçu une danse, cela me donna envie de connaître

B b v

quelles étaient les reels Ecoffais, dont j'avais tant entendu parler; j'en avais bien vu mais c'était parmi des gens riches dans un bal! Ici c'était la simple nature, je fus surpris de la vivacité de leurs pas; ils n'étaient pas élégans, mais ces bonnes gens semblaient avoir bien du plaisir; ils se tournaient, faisaient des sauts, poussaient des cris de joye; il y avait particulièrement quelques montagnards dont la joye excessive dérangeait souvent le court jupon, mais personne n'y prenait garde; — l'usage est tout.

Après cette petite récréation je continuai ma route plus lestement, et vis à quatre milles de Fores, le camp retranche des Danois de *Brughshead*, sur un roc escarpé qui s'avance dans la mer; et où il y a encore des restes de fortifications très visibles; il s'étaient entièrement isolés, et même m'a-t-on assuré avaient fait passer l'eau de la mer autour d'eux. A un mille de là, est le champ de bataille où le roi d'Ecosse remporta une victoire décisive sur eux en 1008; une pierre haute de vingt cinq pieds, couverte de quelques figures grossières d'hommes nus, armés de massues, poursuivant des lions qui fuient, est le trophée qui fut

élevé par les vainqueurs, et qui fixe encore l'attention. La campagne aux environs de ce monument est dans le meilleur état; elle paraissait même être couverte d'une abondante récolte. Les moissonneurs se livraient à la joye! En tout pays, le pauvre se réjouit plus à la vue de l'abondance, dont il n'a que la peine, que le propriétaire qui en jouit.

Fores est une très petite ville, à quelque mille de laquelle est situé le vieux château du comte de Moray, dont je fus visiter l'énorme gothique salle. Ce fut un cuisinier Français qui me la montra, et qui après, ayant fait quelque chemin avec moi, me prenant peut-être pour un député de la propagande s'ouvrit, et me débita avec une vélocité vraiment Jacobine, que le roi était un despote, les nobles des tyrans, et toutes les autres sadaïses, que le peuple répète sans trop savoir ce qu'il dit. Je le priai fort honnêtement de se mêler de ses sautes, et point du tout des affaires de France, particulièrement devant un homme qui en était une des milliemmes victimes.

En me rendant à Nairn par une route de traverse, fatigué, je me reposais près d'une maison, une jeune personne qui at-

tendait son frère, comme elle me la dit ensuite. Je me présenta, je lui demandai si je pourrais avoir un verre d'eau dans la maison! Elle me fit entrer, et bientôt la famille vint à moi, et m'offrit toutes sortes de rafraichissements; je suis fâché de ne pas savoir le nom de ces brave gens, qui ensuite m'ont conduit à quelque distance dans mon chemin. Leur maison, qui paraît une assez bonne ferme, est à quatre ou cinq milles au sud de Nairn, dans l'intérieur des terres. L'humanité et la politesse ne sauraient jamais être trop louée.

Le fort George est la seule fortification régulière que j'aie vu dans la Grande-Bretagne. Il fut bâti après les troubles de 1745, et est parfaitement entretenu; il commande l'entrée du bras de mer d'Inverness, qui n'a gueres là qu'un mille de large, tandis qu'un peu plus loin il en a sept ou huit. Cet immense bassin ressemble assez à celui de Toulon, dont l'entrée très étroite, forme ensuite un golphe; on aperçoit de l'autre côté les côtes du Cromarty et la petite ville de Fontrose, où l'on voit des ruines qui semblent avoir été une cathédrale.

Suivant les côtes par un pays assez bien cultivé, je passai près du château de Stuart,

où je m'arrêtai un moment, afin d'en considérer les ruines, juste image de la famille dont il porte le nom, et à qui il appartient.

Bientôt j'arrivai au château magnifique de Culloden chez Mr. Arthur Forbes, pour qui j'avais une lettre, et le lendemain fus visiter le fameux champ de bataille du même nom, où la fortune des Stuarts fut totalement décidée en 1745; il est à deux milles du château, sur une hauteur marécageuse, et couverte de bruyere, où l'on parvient par un bois assez considérable le long du côteau. Les places où on a enterré les morts sont parfaitement distinctes, parce qu'il y pousse de l'herbe, et que partout ailleurs il n'y en a point. En remuant la terre avec mon baton dans les endroits où il y avait de la verdure, j'ai touché les corps, et ai amené plusieurs grands ossemens, que j'ai coufié respectueusement à la terre, après les avoir considéré quelque temps avec une attention mélancolique.

Le champ de bataille est à trois ou quatre milles du château de Stuart, qui fut le berceau des princes de cette maison, ainsi l'on peut dire avec raison, que la même terre les a vu naître et mourir. Les habitans en parlent sans amertume, et si je l'o-

fais dire (quoi qu'à présent très attaché à la maison régnante) avec une espèce de regret. On reproche au Prétendant d'avoir livré bataille pouvant l'éviter, et attendant du Caithness des secours considérables, qui devaient arriver trois jours après. Parlant à un vieux payfan, qui avait une apparence martiale, et quelques balafres, "N'avez vous pas été soldat?" lui dis-je; *Soldat?* répondit-il, *je ne l'ai jamais été que pour le Prince Charles.*

Beaucoup de batailles ont été plus sanglantes, il n'y a pas eu en tout cinq mille hommes de tués! Aucune n'a été si décisive; depuis ce moment il ne s'est fait aucun mouvement en faveur des Stuarts; et la maison de Brunswick a été paisiblement assise sur le trône; on a remarqué du Duc de Cumberland, qui gagna cette bataille le jour de son anniversaire, que ce fut la seule qu'il n'ait pas perdu.

Les vainqueurs ont souillés leur victoire par des cruautés inutiles, tant sur les vaincus que sur ceux qui étaient soupçonnés d'être de leur parti, dont ils ont détruit les possessions et brûlés les maisons; un grand nombre des partisans de la maison de Stuart eurent leur biens confisqués; mais

dernièrement, le gouvernement par une politique humaine et très-sage, s'est fait des amis fidèles, en faisant rentrer dans leur propriétés les descendants de ceux qui s'étaient trouvés mêlés dans cette affaire.

La capitale du nord de l'Ecosse, Inverness, quoique une petite ville, étant la plus grande du pays, est le lieu de rassemblement pour la noblesse et les gens riches du Caithness, Sutherland, et Ross-shire, où je suis fâché de n'avoir pas été, il n'y avait plus gueres que cent milles pour arriver à *Johnny Grott's House*, le point le plus au nord de la Grande-Bretagne; mais la saison était si avancée que je n'ai pas osé le risquer. Cromwell a détruit le chateau de cette ville; il était situé sur la rivière qui sort du lac Ness abondante en saumons, que l'on pêche d'une manière ingénieuse; la rivière est barrée avec des espèces de trappes, par où le poisson peut remonter, mais non descendre le courant, et quand le moment de leur retour à la mer arrive, on les prend par milliers. Ce sont des gens de Londres qui ont affermes cette pêche, et l'on ne peut qu'avec beaucoup de peine avoir du saumon à Inverness.

Les habitans du sud de l'Ecosse ont un patois Anglais, qu'ils appellent Ecoffais; mais ceux des montagnes ont une langue absolument différente, qu'ils appellent *Gaelic* du côté de Ben-Lomond, et quelque fois *Erse* où *Celtique* dans cette partie. Ils prétendent qu'ils entendent le Gallois, l'Irlandois, et même le Bas-Breton.

Quoique les habitans de la campagne aux environs d'Inverness parlent Celtique ou Gaëlic, portent un jupon très court, un bonnet bleu avec un bouton rouge, les habitans de la ville ont presque tous des culottes, et un chapeau; ils parlent très pur Anglais, et peut-être beaucoup mieux que dans beaucoup de comtés en Angleterre; on attribue cela au long séjour que les troupes Anglaises y ont faites à différentes époques. Ce qu'il y a de sur c'est, que je n'avais point de peine à m'y faire entendre, avantage dont j'ai souvent été privé dans certains comtés, et que je crois pouvoir expliquer en leur faveur.

Je presentai ma lettre à Mr. Inglis, le lord prévot de la ville, et sachant que l'évêque de Rhodéz était dans le pays, chez son frère, et sur le même terrain où il est né, je demandai à lui offrir mes respects; c'est

c'est être dans une position bien extraordinaire que d'être émigré dans son pays natal. Le lendemain Mr. Inglis me présenta au dessert, une douzaine de diamants Ecoffais montés sur des épingles d'or, et après avoir dit que c'était la production du pays, il me demanda lequel je trouvais le plus joli; je lui en indiquai un. Effectivement ajouta-t-il, il est bien plus brillant que les autres; et une minute après, il me l'a offert en me disant, qu'il servirait à me rappeler les montagnes d'Ecosse. Il serait difficile de trouver une manière plus délicate de faire un présent, et d'obliger un étranger. Rien n'est plus semblable à la topaze, et il coupe le verre comme le diamant; il y en a de différentes couleurs: j'en ai vu de noirs, jaunes, verts, et d'autres aussi purs que le crystal.

Craig-Phaëdrick est une espèce de fortification, sur le sommet d'une montagne, dont les murailles semblent avoir été vitrifiées par le feu. On voit dans ce pays plusieurs de ces places; soit fortification, soit temple des Druides, soit même volcans, comme quelques-uns le croient, ils sont de la plus haute antiquité, et les habitans n'ont

N. C. d. L. Nr. XI. 1796.

Cc

puis la moindre tradition à leur sujet. Les murailles ainsi vitrifiées sont aussi dures que le roc vif; mais je ne puis gueres concevoir quels moyens on a employé pour les mettre en cet état de fusion; l'enceinte est un long oval, dans laquelle il pousse de bonne herbe, tandis que le reste de la montagne est couverte de bruyere; il est entouré d'un fossé revêtu de la même matière; il y a deux entrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest; cette dernière particulièrement est plus remarquable, en ce qu'on y arrive par un chemin coupé dans le roc, à la hauteur de dix à douze pieds. On apperçoit dans l'intérieur quelques enfoncemens que l'on pourrait penser avoir été des puits ou des caves. J'ai vu différents traités sur cette matière, mais comme ils ne peuvent être appuyé sur aucun faits, pas même sur une tradition quelconque, j'ai trouvé que quoique les explications qu'on tachait d'en donner, fussent souvent très ingénieuses, elles étaient cependant loin d'être satisfaisantes; ainsi je me suis contenté de dire ce que la chose paraît, sans faire de réflexion; ajoutant seulement, qu'il est très-extraordinaire que les riches habitans ne se soient pas encore avisés de faire des fouilles dans ces places:

peut-être donneraient elles des lumières sur leur formation.

Du sommet de cette montagne on a un coup d'œil immense sur le pays fertile de l'est, et sur les bruyères de l'ouest; le bras de mer est entouré de hautes montagnes au fond duquel, l'on remarque l'emplacement d'une ancienne abbaye, à qui pour l'agrément de la situation on a donné le nom Français de *Beaulieu*. Le pays depuis Banff jusqu'ici, à quelques morceaux près, est généralement fort bon; celui que je vais parcourir n'y ressemble gueres; mais les lacs et les montagnes lui donnent un autre genre de beauté, peut être plus remarquable.

Suivant pendant neuf milles les bords variés de la rivière Nefs, j'arrivai sur ceux du lac de même nom. Rien ne peut donner une juste idée du coup d'œil imposant, qu'offre tout à coup cette immense nappe d'eau, dont l'œil ne peut découvrir la fin; les hautes montagnes qui l'entourent sont pour la plupart très-escarpées, et paraissent souvent avoir été coupées à pic, à une hauteur prodigieuse pour faire place au lac. La végétation semble assez animée sur les bords, dans les endroits où les montagnes ne présentent pas une face si rude. On y rencon-

tre plusieurs petits bois, mais plus communément une pelouse unie et verte. Cependant le pays est peu habité, on n'y apperçoit que quelques huttes de payfans à des distances prodigieuses les unes des autres, et il n'y a qu'une petite auberge, nommée *King's-house*, ainsi que toutes celles du nord de l'Ecosse, que le gouvernement a fait bâtir. Les habitans d'Inverness m'ayant beaucoup effrayé sur l'état du pays, j'avais porté des provisions avec moi, ce qui dans le fait est le plus sur. Passant par un bois de noisetiers où les arbres étaient couverts de fruits avec une abondance surprenante, je m'arrêtai, et avec le pain que j'avais dans ma poche, du *whisky*, et l'eau limpide des fourches qui sont très communes dans cette partie, je fis un singulier repas qui me sembla exquis.

Quelques milles plus loin j'eus voir la chute du Fyers dans un gouffre sans fonds. Ce spectacle sera toujours présent à ma mémoire: Placé sur un roc qui s'avance près du précipice, j'étais comme abîmé dans un enfer d'eau; la masse tombant perpendiculairement de plus de 150 pieds, faisait un tel bruit, qu'à peine pouvais-je entendre ma voix; l'air était obscurci, et toutes les plan-

tes à une assez grande distance couvertes d'eau; je me suis trouvé perdu dans la vapeur, et effourdi par les rugissements et l'agitation des vagues contre les rochers. —

It boils, and wheels, and foams, and thunders through.

La roideur des montagnes qui tombent à pic quelques fois de cent, ou deux cent pieds dans le lac, n'ayant pas permis de continuer le chemin plus loin sur ses bords, je le quittai à la chute du Eyers, et suivant le cours de cette rivière je me trouvai dans un pays nouveau pour moi, habité par de vrais montagnards Ecoffais, sans aucun mélange d'autres habitans. Quoique le pays sembla pauvre, et les maisons misérables, j'étais cependant étonné de l'apparence de satisfaction et d'aisance que je rencontrais partout; ce qui surtout me frappa c'était de ne point leur voir à mon aspect cet air étonné, que souvent dans les pays les plus fréquentés, les gens du commun témoignent à la vue d'un étranger, particulièrement quand son habillement et son langage diffère du leur; ici, quoique j'eusse des culottes et un chapeau, que je ne dis pas un mot de Galic, ils me virent passer

sans rire, et sans paroître surpris de me voir, tandis qu'à Londres un étranger dont les bottes ne seraient pas faites à leur mode, où qui aurait un chapeau à trois cornes avec une bourse, risquerait d'être couvert de boue s'il passait dans certains quartiers.

Ma tabatiere m'ayant servi d'introduction auprès d'un bon paysan, qui quoiqu'il n'entendit pas un mot d'Anglais, paraissait comprendre mes gestes, et y répondait de même, je cheminai un ou deux milles avec lui, et appris un grand nombre de mots de sa langue par les choses que je lui désignais; ainsi lui ayant montré le soleil, il me dit, *grian*, la terre, *tathman*; ayant tiré quelques miettes de pain de ma poche, il l'appella *arran*; et lui ayant fait sentir ma bouteille, qui était vide malheureusement, l'odeur le frappa, parut lui faire plaisir, et il prononçait *arran* et *nisse ben*, on me fit cuire sur le champ une *sake* sous la cendre, et on remplit ma bouteille, dont je donnai un grand verre à mon interlocuteur, qui parut enchanté de ma manière de faire, et me baragouina des remerciemens, auxquels je n'entendis pas un mot.

Traversant par un chemin superbe un pays assez pauvre, mais étonnant par la hau-

teur des montagnes, la multitude des lacs qui le coupent et le diversifient, aussi bien que par l'habillement, le langage et les manières des habitans. A la lumière de la *yalack*, c'est à dire la lune, j'arrivai fort tard, et fatigué comme un misérable, à Fort Augustus, où mon premier soin fut de me reposer, remettant au lendemain mes informations sur le pays: trente quatre milles de marche dans un jour et un diner de noiffettes, n'inspirent guères d'autres desirs de voir, ou de connaître autre chose, que son dit lieu. Fort Augustus est une espèce de château ou cazerne retranchée. Le gouvernement y entretient quelques troupes, et un état-major. Il est peu fort; et incapable de résister à une armée régulière, qui il est vrai, ne s'aventurera jamais au milieu de ces montagnes, à moins qu'elle ne soit amie des habitans. Il est situé au fonds et à l'ouest du lac Nefs, qui à vingt quatre milles de long, sur trois ou quatre de large; et a cela de particulier qu'il ne gèle jamais, même dans les hyvers les plus rigoureux, non plus que la rivière qui en sort. Quelques personnes attribuent cela à son fonds qui est sulphureux, dit-on; je crois difficile d'en donner la

juste raison, celle-cy ne me paraît pas satisfaisante. Il y a dans la côle un petit vaisseau qui sert quelques fois à transporter des troupes et des provisions d'un bout du lac à l'autre, on m'assure qu'il a communément 50 ou 60 toises de profondeur, Il y a près du Fort Augustus, et près de l'auberge à moitié chemin d'Inverness, des châteaux vitrifiés comme Craig-Phædrick, mais je ne les ai pas vu.

Je présentai ma lettre au gouverneur Fréppeaux; il m'a dit être d'origine Française, son père étant un réfugié gentilhomme Poitevin. J'ai passé dans sa famille la plus grande partie des deux jours que j'ai demeuré dans Fort Augustus, et y ai appris assez de Gaëlic pour demander les choses de première nécessité, commençant, comme à mon ordinaire, par *thair dhanh pog* *), avec quoi je me faisais entendre partout, — particulièrement des jeunes filles.

Dirigeant ma course vers Fort William, j'ai eu deux ou trois fois, occasion de faire usage de ma bouteille, de ma tabatière, et de quelques mots de Gaëlic avec les habitants. Il est inimaginable comme les efforts que je

*) Donnez moi un baiser.

faisois pour dire quelque chose dans leur langage leur plaisaient ; mon tabac aussi y était bien pour quelque chose. Si jamais je refais le voyage, j'adopte leur *philibeg* et le bonnet bleu, et je suis sur d'y être reçu comme un frère. On m'a cité au sujet de leur gout marqué pour le tabac et de *whisky*, qu'un homme riche demandait un jour à un d'eux, "Ce qu'il pensait qui dut le rendre heureux à jamais?" A quoi le montagnard, après avoir rêvé quelque temps, et s'être bien frotté la tête, répondit dans le patois Ecoslais, *A kirkfu' o' sneeshin, an' à well o' whisky* *) — Mais si vous aviez cela, que desireriez vous encore? — *Mair sneeshin, an' mair whisky* **).

Puisque rien au monde ne saurait corriger les habitans de ces pays de boire des liqueurs fortes, je vais du moins tâcher de leur en procurer une plus agréable au goût, et plus saine que leur *whisky*. Il y a certains cantons de la Grande-Bretagne, où les prunelliers, (*the sloe tree*,) sont dans la plus grande abondance. J'ai vu les pay-

*) Une église pleine de tabac, et un puit de whisky.

**) Plus de tabac, et plus de whisky.

sans dans les environs de Thionville en France, faire du fruit une eau de vie, que dans le pays on préférerait à celle du vin. Le procédé est fort simple. Il s'agit seulement d'écraser le fruit avec le noyau, d'en extraire le jus, le faire fermenter, et ensuite le distiller, comme on ferait du vin.

Les chemins, quoique dans un pays si peu fréquenté, et d'ailleurs pauvre et sauvage, sont tenus dans le meilleur ordre par le gouvernement, qui les fait réparer aussi bien que les ponts, par des soldats; il y en a même un très beau d'une seule arche à six ou sept milles de Fort William.

La même vallée traverse l'Ecosse, depuis Fort George jusqu'à Fort William; il est singulier qu'on n'ait pas pensé à y faire un canal. Ce serait certainement le seul moyen de donner de la vie à ce pays, et cela ne semble pas offrir de grandes difficultés. Il suffirait de creuser le passage des eaux entre les différents lacs, qui se jettent tous les uns dans les autres. Loch Ness a 24 milles de long, Loch Lochy 12, au dans le milieu, quatre, et un autre deux. Loch Loché se décharge par la rivière Lochy, à Fort William; mais les autres s'écoulent par Loch Ness; et je ne crois pas que le terrain le

plus élevé, ait 80 pieds au dessus du niveau de la mer, et cela en grande partie dans la route où le gravier.

De l'autre côté d'un des petits lacs j'ai vu une maison de campagne, qui par son apparence ferait honneur au pays le plus riche; et du sommet d'une colline que l'on est obligé de gravir, les rochers n'ayant pas permis de faire un chemin sur le bord de Loch Lochy, on a une vue immense sur les montagnes, et l'on découvre encore d'autres lacs qui se jettent dans ceux de cette vallée; mais ce qui surtout fait plaisir, c'est de voir l'industrie avec laquelle les habitans cultivent le peu de terres propres à la culture. Les bords de Loch Lochy sont aussi intéressans que ceux du Loch Ness; la nappé d'eau n'est pas si étendue, mais comme elle tourne, on n'en voit pas la fin.

Les chariots dont les habitans de ces pays font usage, ne m'ont pas paru bien adaptés à la nature montagneuse. Ils sont de beaucoup trop lourds. J'en ai vu dans le Jura, qu'on appelle *Char-à-bancs*, qu'un seul cheval peut traîner chargé de cinq ou six personnes. C'est tout simplement une longue planche supportée sur l'essieu des roues; il y a dessus un timon qui joint

toute la machine, lequel est attaché avec des crampons de fer, un couvert rond en toile, et une espèce de cale où les jambes sont logées. Ils en ont aussi dans le même genre, mais sans couvert, pour transporter leur marchandises. Quand le cheval est fatigué, il peut s'arrêter sans danger au milieu de la montée la plus rapide, par le moyen d'un baton ferré qui est suspendu derrière, et pique en terre, aussitôt que la voiture récule. Le tout ne coûte gueres que quatre ou cinq livres sterling pour les chariots de transport; ceux pour les voyageurs sont un peu plus cher.

Je passai au pied de Ben-nevis, la plus haute montagne de toute la Grande-Bretagne. Elle a 4500 pieds de hauteur, m'a-t-on dit; la neige s'y conserve d'une manière très visible dans des trous exposés au nord. On voit auprès Inverlochy, un vieux quadrangulaire castel, autrefois la résidence des rois d'Ecosse, et d'où est daté ce traité d'alliance que fit un d'eux avec Charlemagne en 1008. Le traité existe. Le roi d'Ecosse prie le grand empereur de faire cesser les pillages et les vexations des Francs, les sujets, à quoi l'autre accède.

Comme je parcourais les ruines de ce vieux château, un jeune homme sortant d'une maison voisine, en court jupon, avec une courte veste d'une étoffe qui est particulière à ce pays, et qui ressemble à un grand nombre de rubans de différentes couleurs joints ensemble, qui à son ton et à ses manières n'était certainement point un homme du commun, est venu m'aborder avec un pot de lait à la main, et après m'avoir salué, il a commencé par boire suivant leur usage; puis il me l'a offert, jamais je n'ai trouvé le lait meilleur; après quoi il eut la complaisance de se promener avec moi dans les ruines, et à quelque distance m'a fait voir le pavé d'une ancienne ville de même nom, qui était, dit-on, considérable; on en peut suivre le pavé pour près d'un mille; mais il n'en existe point d'autre vestige, excepté un cimetière, qu'on dit lui avoir appartenu autrefois.

Rien ne fait connaître la faiblesse du prétendant, comme d'avoir été arrêté par le Fort William, qui n'est qu'une bicoque, quoiqu'il soit plus régulier et plus fort que Fort Augustus; il y a toujours une garnison d'invalides. Auprès est une petite ville, nommé Maryburgh, d'environ quinze cents

habitans. La pêche du hareng est très-considerable dans le bras de mer vis à vis. Par-toute la Grande-Bretagne, on déjeune communément avec du thé; au sud de l'Ecosse on y joint des œufs et du miel; au nord depuis Dundee, du poisson sec et fumé; et dans cette partie on y ajoute des harengs accommodés de quatre ou cinq manières.

Je reçus l'hospitalité chez le capitaine Cochrane, commandant du Fort, pour qui j'avais une lettre. Je fus aussi en présenter une à un grand propriétaire, Mr. Cameron of Glen-nevis, dont le domaine a près de vingt milles de long, sur quinze de large, sans autre possesseur que lui. Il peut avoir dix milles moutons qui paissent à l'avanture, sans aucun soin ni l'été ni l'hiver. Le produit de son terrain l'un portant l'autre, ne va pas à quatre pence, ou huit sous de France, par acre. Sa maison est dans la vallée de Ben-nevis qui est à pic au dessus, je suis très fâché de n'y avoir pas monté, on m'a dit que le coup d'œil était immense; on découvre les isles de l'ouest; et comme elle est la plus élevée des montagnes, la vue domine sur tous les autres. J'étais si fatigué des courses que j'avais fait, et si effrayé par le terrible voyage qui me restait encore à

faire, que j'ai cru devoir me ménager, d'autant que c'est une promenade de dix à onze heures, pour aller et venir; j'ai pourtant grimpé avec une pluie à verse au sommet d'une moins élevée, de l'autre coté de la vallée, pour voir un autre fort vitrifié, entièrement semblable à Craig-Phædrick, même pour la disposition des entrées; il s'appelle *Dun-jardill*.

J'aurais pu aller de Fort William à Staffa et Icolmkill mais on m'a demandé quatre guinées; et il n'y a point de curiosité qui vaille cela pour un émigré. A quarante mille au nord de Fort William on voit deux chemins parallèles, à égale hauteur, sur deux montagnes dans la même vallée; ils ont cinq ou six milles de long, et sont larges de cinquante pieds; les habitans n'ont encore conservé aucune tradition sur la formation de ces chemins, ni sur leur usage.

*Le hareng.**(Suite.)*

D'où viennent ces harengs Halbourgs ? C'est une question sur laquelle les sentiments sont fort partagés, et que je ne suis pas en état de décider complètement.

Il y en a qui prétendent que ce sont des harengs qui sont restés dans nos mers lorsque les autres sont retournés au Nord; ils se sont retirés, dit-on, dans les grands fonds, cachés sous des pierres, et ils se montrent dans les saisons où les harengs commencent à voyager; ce qui fait qu'ils paroissent avant les autres qui ont une grande route à faire pour se rendre dans nos mers.

Cet instinct de voyager dans certains temps s'accorde avec celui des oiseaux de passage: on élève, par exemple, des rossignols dans des cages, où ils restent assez tranquilles jusqu'à la saison où ceux qui sont en liberté quittent nos bois; mais alors ceux qui ont toujours été renfermés dans les cages

ges, s'y agitent beaucoup, et ils se tueroient si leurs cages n'étoient pas garnies de toile; de plus, leur grande agitation est au commencement de la nuit, temps où ceux des bois se mettent en route: il est singulier que cela arrive à des oiseaux, qui, ayant été élevés à la brochette, et dans des cages, ne sont point engagés par leurs camarades à changer de climat.

Les pêcheurs de Dieppe pensent que les harengs halbourgs sont des harengs gais qui viennent des côtes d'Angleterre, où ils ont été se rétablir de la maladie du frai, et où ils se sont engraisés à cause de la bonne nourriture qu'ils y ont trouvée; ainsi ils croient que le halbourg est le même poisson que le hareng plein et le gai: ils assurent qu'on en prend en Juillet et Août qui ont œufs et laite, et que quand ils s'en sont déchargés, ils maigrissent; d'autres veulent que les harengs halbourgs soient ceux qui quittent leur compagnie, et qui viennent directement du Nord dans nos mers, où ils arrivent plutôt que les autres, et sont pour cette raison fort gras, comme ceux qu'on prend au Nord. N'ayant pas été à portée de décider cette question, je me contente de rapporter les différents senti-

N. C. d. L. Nr. XI. 1796. D d

ments, sans prendre aucun parti; au reste, comme ce poisson est plus long et plus large que nos beaux harengs, comme sa chair a moins de goût, comme les couleurs sont plus brunes, comme on ne lui trouve ni lait ni œufs dans le corps lorsque les autres sont pleins, et qu'ils nous arrivent dans une autre saison que les harengs, je n'ose assurer que ce soient de vrais harengs, d'autant qu'en comparant à côté l'un de l'autre ces Poissons, on aperçoit d'autres marques distinctives qu'il n'est pas aisé de rendre par écrit, ni même dans des dessins.

Les observations que nous venons de faire, semblent indiquer une autre espèce de poissons; jusqu'à présent le halbourg étant excepté, toutes les distinctions que les pêcheurs et les marchands ont mises entre les harengs, ne présentent point à un naturaliste différentes espèces de poisson; c'est toujours le même qui a été pêché, les uns ici, les autres là. Les uns sont gras, d'autres maigres; les uns pleins de lait et d'œufs, les autres vuides: il n'en est probablement pas de même de celui dont nous allons parler.

Les pêcheurs trouvent dans leurs filets et leurs pêcheries un autre poisson confondu avec les harengs pleins; ils les nomment grnds Gais ou harengues: Ils ont communément 12 à 14 ponces de longueur, et quoique plus grands que les harengs, ils ne sont pas beaucoup plus gros; leurs écailles sont fort grandes, et forment une espee de losange: leur chair n'est pas d'un beau blanc; néanmoins on la trouve plus appétissante que celle des halbourgs, qui est trop grasse: la plupart n'ont ni laite ni œufs, ce qui me fait croire que ce sont de jeunes poissons d'une autre espèce, peut-être des aloseaux ou des pucelettes; cependant ceux que j'ai vus n'avoient point les taches sur les côtes, qu'ont les feintes ou pucelles; peut-être est-ce le poisson que M. Cléron m'a envoyé du Havre pour une Feinte.

Il y a des pêcheurs qui mettent mal-à-propos au nombre des harengs les roblots ou sanfonnets, qu'ils prennent dans les mêmes filets et dans la même saison que les harengs; mais c'est une erreur grossière: ces poissons sont de vrais maquereaux, d'un genre bien différent des harengs. A l'égard des Celans ou Celerins, des Sardines, des

Anchois, etc. ce ne sont pas des harengs, mais des poissons de leur genre.

Les marchands regardent en quelque façon comme des espèces différentes de poisson les harengs frais, les harengs blancs, les foris, les harengs brailles ou demi salés, les boufis ou demi-foris, les harengs d'une, deux ou trois nuits; enfin les harengs de triage: il est clair que tous ces différents noms indiquent le même poisson différemment préparé; cependant il est dit dans des mémoires, qu'on pêche en telle saison des harengs frais, et dans telle autre des harengs salés; ce qui signifie seulement que les harengs qu'on prend en telle saison se consomment frais, et qu'on sale ceux qu'on prend dans telle autre saison.

Je crois qu'il ne sera pas superflu de présenter en peu de mots ce que nous venons de dire, pour que l'on conçoive bien, que quoi qu'on donne beaucoup de noms différents aux harengs, il n'y en a néanmoins qu'une espèce.

Le hareng plein est celui qui a des œufs ou de la laite dans le corps.

Le hareng gai ou vuide est celui dans lequel on ne trouve ni lait ni œufs.

Le hareng qu'on nomme marchais en quelques endroits, est, suivant les uns, celui qui reste dans nos mers après que les autres les ont quittés pour retourner au Nord: ils sont vuides; mais ils sont rétablis de la maladie du frai; en plusieurs endroits on les confond avec les gais, quoiqu'ils soient meilleurs.

Les harengs bouffards, ou à la bourse, sont ceux qu'on prend lorsqu'ils font leur ponte, ou immédiatement après qu'ils l'ont faite.

Le hareng pec est celui qu'on pêche dans le Nord.

Le hareng de Yarmouth est celui qu'on prend dans le Nord de l'Angleterre.

Les harengs de la Manche sont ceux qu'on pêche le long des côtes de Flandres, de Picardie et de haute Normandie.

Comme il est très important de saler les harengs aussitôt qu'ils sont pêchés, on exige des pêcheurs qu'ils livrent dans le jour ceux qui ont été pris la nuit précédente; c'est ce qu'on appelle hareng d'une nuit:

D d liij

ceux de deux nuits sont encore reçus; mais on n'estime pas ceux de trois nuits, et pour cette raison les pêcheurs sont obligés de mettre à part les poissons qu'ils prennent chaque nuit, pour qu'on puisse distinguer les harengs qu'on nomme d'une nuit, de deux ou trois nuits: ordinairement on forrit ceux-ci; mais de quelque façon qu'on les prépare, ils sont moins bons que les autres.

Les harengs frais sont ceux que les Challes-marée transportent aux endroits où ils savent en avoir le débit.

Comme les harengs ne peuvent se conserver au plus que huit jours, bons à être mangés frais, on en fait de différentes façons.

Les harengs braillés sont ceux qu'on fait grossièrement, en les remuant ou brouillant dans une baïlle avec du sel; ils ne sont qu'à demi-salés et ne se conservent que quelques jours.

Ceux qu'on nomme en vrat sont mis dans des tonnes avec du sel, pour qu'ils s'en pénètrent et qu'ils rendent leur eau; ils ne peuvent pas rester long-temps en cet

état; on les en tire pour les paquer avec soin dans des barrils.

Les harengs blancs sont salés avec soin, et bien arrangés dans des quarts ou barrils qui ferment exactement; ils se conservent long-temps et peuvent être transportés au loin par terre et par mer.

Outre cela on fume ou forit des harengs de différentes façons. Ceux qu'on nomme boufis sont peu salés et peu fumés; on les nomme en quelques endroits appetits ou craquelots: ils sont agréables à manger quand ils ont été bien préparés; mais ils ne se conservent bons que quinze jours.

Les autres harengs fumés, qu'on nomme fors, forets ou foris, sont salés et fumés avec beaucoup plus de soin; quoiqu'ils perdent de leur qualité en les gardant, ils sont encore mangeables en carême.

Tout ce que nous venons de dire jusqu'à présent regarde incontestablement la même espece de poisson; nous n'osons pas en dire autant des harengs qu'on nomme halbourgs, pour les raisons que nous avons rapportées plus haut; mais sûrement les grands gais ne sont pas de vrais harengs.

Pendant que nous sommes occupés de considérations générales sur les harengs, il

D d iv

ne fera pas hors de propos de faire remarquer, qu'on a tort de dire que le hareng meurt au fortir de l'eau, et qu'aucun pêcheur n'en a vu en vie; cela est seulement vrai pour les harengs qu'on prend dans les filets où ils sont étouffés; ce qui arrive à beaucoup d'autres poissons; mais les pêcheurs parquiers qui les prennent avec des trubles, les voient souvent remuer dans leurs paniers; quelques-uns assurent même qu'ils en ont vu remuer dans leurs mains en les ouvrant pour les habiller.

Il se fait une assez grande consommation de hareng salé blanc ou fori, dans le Royaume de France, où il se distribue par les rivières navigables de Loire, de Seine, de Somme, etc. ainsi on en transporte jusqu'à Nantes, Bordeaux, Bayonne, et même quelquefois en Espagne; on en portoit autrefois dans la Méditerranée, d'où l'on rapportoit en échange des drogues médicinales, ce qui a fait donner aux bateaux qui servoient à ce commerce le nom de drogueurs; mais les pêcheurs François sont peu dans le cas d'en fournir à l'étranger, parce que les grandes villes recherchent ceux qui sont les mieux conditionnés; et ceux qui sont de qualité inférieure, se débitent dans les pays

de vignoble où l'on y troque des chanvres, des toiles, des vins, des eaux-de-vie, qui procurent un retour avantageux dans les provinces maritimes, soit pour la consommation du pays, soit pour les armements ou le commerce extérieur; ainsi le transport, chez l'étranger, des harengs salés ou saurs, par les François, est maintenant peu considérable.

Les hotteronniers en portent en carême dans les campagnes et les petits marchés voisins des ports où l'on prépare du hareng; mais ce sont ordinairement des poissons viciés qu'on donne à bon marché.

Pour en fournir des lieux plus considérables et qui ne sont pas fort éloignés de la mer; on en paque dans des paniers d'osier blanc qui sont très-furrés; ils ont ordinairement vingt ponce de hauteur, quinze ponce de diamètre par le bas, et dix-huit par le haut; ils contiennent à peu-près 500 harengs pleins ou gais; comme ce paquage n'est pas aussi cher que celui en barril, on peut donner le poisson à meilleur compte; mais il ne faut pas se proposer de transporter ces harengs paqués en panier fort loin; car ils ne se conservent pas aussi bien que ceux qu'on paque en barrils.

D d v

En temps de guerre, on en a même transporté aux armées qui étoient peu éloignées, à dos de cheval dans des sacs, où on les fouloit le plus qu'il étoit possible.

Le commerce étranger du hareng se fait, pour la plus grande partie, par les Anglois et les Hollandois, les Anglois pour le hareng saur, les Hollandois pour le hareng blanc; car les Anglois ne préparent de harengs blancs que pour fournir les endroits voisins des lieux où l'on en fait la pêche; il s'en fait même peu de commerce dans les provinces de l'intérieur de l'isle. Les Hollandois au contraire, qui salent presque tous les harengs en blanc, en consomment chez eux une grande quantité, et en font au-dehors un commerce considérable; ils en fournissent l'Allemagne, la Flandre et l'Empire; la réputation que se sont faite leurs harengs blancs, fait qu'ils en transportent jusques dans le Nord, où l'on en prépare peu de cette façon.

Il ne tiendrait qu'aux pêcheurs François d'être en concurrence avec les Hollandois; il leur est libre de pêcher dans toutes les mêmes mers; ils pourroient mettre en sel le jour, les poissons qu'ils ont pris la nuit: non seulement ils ont les sels de brouage

qui sont réputés les meilleurs, mais ceux qui ne sont point en pays de gabelle, peuvent employer des sels blancs: enfin s'ils n'étendent pas cette branche de commerce, ils ne peuvent s'en prendre qu'à leur peu d'activité et d'attention.

Pour ce qui est du hareng fori, quoique les Hollandois, et encore plus les François, en préparent de cette façon, ce commerce est principalement dévolu aux Anglois qui en transportent dans tous les endroits où l'on porte la morue sèche, et les harengs saurs leur procurent les mêmes retours.

Les harengs saurs que préparent les François, se distribuent dans l'intérieur par charrois ou par eau; on en fournit le Lyonnais, la Guyenne, la Gascogne, la Biscaye, quelque peu passent à Cadix; mais ils ne peuvent être en concurrence avec les Anglois qui sont en état de les donner à meilleur marché.

Les harengs saurs de France, sont plus clairs et plus dorés que ceux d'Angleterre, qui sont d'un brun terne: ceux de France sont plus en chair et moins desséchés; mais ils ne se conservent pas aussi bien: et quoiqu'on en ait transporté de bons aux isles de l'Amerique, on dit qu'ils se gâtent quand

on veut leur faire traverser le détroit pour passer dans la Méditerranée. Ces faits peuvent être vrais et n'offrir rien de contradictoire; car un bâtiment qui sort de France à la fin de l'année, et qui emporte des harengs nouvellement préparés, peut n'être que vingt ou trente jours pour se rendre aux isles, au lieu que le même bâtiment qui voudroit embouquer le détroit, ne seroit pas arrivé de plusieurs mois au lieu de sa destination.

Les Anglois préparent quelquefois, comme les François, des harengs clairs et dorés, qui sont même plus délicats, mais ils ne se conservent pas si bien que les autres qui sont ternes; ce sont ceux-ci qu'on passe dans la Méditerranée, et dont il se fait une énorme consommation en Espagne, en Portugal, en Italie, dans tous les ports de la Méditerranée et dans le Levant; on fait le transport de ce poisson avec des navires depuis deux cents jusqu'à quatre cents tonneaux, munis de canon, et d'équipages assez nombreux pour n'avoir rien à craindre des corsaires qui croisent ordinairement à l'entrée du détroit.

Les harengs que les Anglois pêchent à Yarmouth, leur sont livrés tout nouvelle-

ment pêchés, et pour cette raison doivent être meilleurs que ceux qui ont trois nuits quand on les saurît; cependant, comme nous l'avons dit, ils ont une couleur brune, une odeur et un goût qui leur est propre, ce qui a fait croire qu'ils étoient préparés avec du charbon de pierre; mais cela ne se pourroit; ils emploient, comme les François la fumée du bois, apparemment que cette couleur et cette odeur viennent du degré de chaleur qu'on leur donne, pour les mettre en état de se conserver dans les plus grands transports; car, comme nous l'avons dit, les Anglois en préparent comme les François, qui ont aussi une couleur claire et dorée.

Quoique les Hollandois ne saurissent guère de harengs, ils en font néanmoins un commerce considérable, en en achetant des Anglois et même des Norwégiens, qu'ils transportent par-tout où ils savent en trouver un débit avantageux.

Nous avons déjà dit qu'on ne pêche point de harengs aux environs de Venise; cependant on y en fait une grande consommation; les Anglois y en transportent beaucoup. Une partie même de ceux qu'ils y portent est privée d'huile qu'ils ont retirée pour

l'employer dans la préparation de leurs laines: on y en envoie peu de blancs; mais les autres y arrivent en si grande quantité dans des tonneaux, qu'il y en a qu'on ne vend que cinq à six deniers: il est vrai que ceux qu'on vend à un aussi bas prix, ne sont pas bons: mais le peuple s'en accommode, et en consomme beaucoup pendant l'hiver.

Les marchands sont engagés à y en transporter, tant à cause d'un encouragement qu'on leur donne en Angleterre pour favoriser ce commerce, que par le gain qu'ils font sur les raisins secs qu'ils chargent en retour, et dont il se fait une grande consommation en Angleterre; de plus, ils profitent d'une diminution de la moitié des droits de sortie, que la République accorde à ceux qui sont venus à Venise chargés de marchandises. Les chargements de raisins se font à Zante et à Thessalonique.

Les Hambourgeois tirent de Hollande les meilleurs harengs qu'ils distribuent dans l'Empire; mais les Hollandois avant d'expédier ceux qui n'ont pas été préparés dans leurs ports, font ouvrir les tonnes par des emballeurs-jurés, qui les vident, les laissent et les paquent de nouveau, dans des

barrils de chêne, à la façon de leur nation; les Emballeurs s'engagent par serment de faire fidèlement cette opération, et apposent différentes marques sur les barrils, conformément à l'ordonnance. La bonté des harengs de Hollande vient, comme nous l'avons déjà dit, de ce que les pêcheurs leur ôtent les ouies à mesure qu'ils les prennent, et qu'ils ne manquent jamais de mettre en tonne, ou de saler en vrak, avant la chute du jour, tous les harengs qu'ils ont pris pendant la nuit; ils les arrangent avec beaucoup de soin, très-ferrés dans les barrils, et mettent entre les poissons un peu de sel d'Espagne ou de Portugal. Ces attentions, sur lesquelles les Hollandois ne se relâchent pas, ont donné à leurs harengs salés la réputation dont ils jouissent à juste titre.

La corruption de l'esprit

Et des mœurs. Chant neuvième
de la religion vengée; ouvrage
posthume du cardinal
de Bernis.

COMMENT te reconnoître, ô France, ô ma patrie,
Azyle de l'honneur, centre de l'industrie,
Où la noble franchise, et l'active bonté
Du courage imprudent temperoient la fierté;
Où l'amour pour nos rois, ardent, patriotique,
Animoit les refforts du pouvoir monarchique;
Où la religion, où le zèle, où la foi
Déployoient ton enseigne et marchaient devant toi!
Que ton lustre est terni! que tes mœurs sont
changées!

Les antiques vertus, proscrites, outragées,
Expirent dans le sein du luxe ton vainquer:
Le coeur gâta l'esprit, l'esprit changea le coeur.

D'un tel renversement découvrons l'origine;
Et des mœurs, s'il se peut, prévenons la ruine.

Ce grand roi n'étoit plus, qui dix lustres entiers
De la guerre et des arts moissonna les lauriers;
Qui sur les vrais talens, de sa main triomphante
Répandit les trésors que le commerce enfante;
Qui construisit un temple aux savants studieux,

Géographies

Géographes des airs, historiens des cieux;
 Qui suspendis les eaux de la Seine étounée;
 Consacra des deux mers l'incroyable hyménée;
 Eleva des palais, ornés par tous les arts,
 A la pauvreté noble, aux victimes de Mars;
 Proscrivit du duel les sanglantes maximes;
 Instruisit la valeur et lui sauva des crimes:
 Trop fier dans les succès, ; mais grand dans les re-
 vers,

Il éclaira l'Europe, étonna l'Univers.

Ce grand roi sur l'autel établit sa puissance;
 Il savoit que la Foi nourrit l'obéissance;
 Que l'audace et l'erreur se tiennent par la main;
 Que l'infidèle à Dieu peut l'être au souverain:
 Le faux zèle une fois trompa la politique;
 Le vrai zèle affermit la sûreté publique;
 La gloire ne cessa de briller devant lui;
 L'honneur fut sa boussole, et la foi son appui.
 Du cœur et de l'esprit l'ardent libertinage,
 Qui séduit, qui corrompt, qui dégrade notre âge,
 N'osa jamais paroître aux yeux de ce grand roi;
 L'impie, à son aspect étoit saisi d'effroi:
 Tels aux rayons du jour tous les oiseaux funèbres
 Rentrent dans le silence, cherchent les ténèbres:

A la cour de Louis on n'osoit pas encor
 Balancer les devoirs avec le poids de l'or;
 On craignoit de former ces unions obscures
 Qui, liant la noblesse à des races impures
 Enervent la valeur, corrompent les vertus,
 Immolent la patrie aux autels de Plutus,
 De l'égoïste altier la fière indépendance,

N. C. d. L. Nr. XI. 1796. E e

Du sophiste inquiet l'audace et l'imprudence,
 N'osoient encore armer ni le coeur ni l'esprit;
 La presse repoussoit tout dangereux écrit;
 Et les moeurs et la Foi, maîtresses souveraines,
 De l'état florissant tenoient en main les rênes.

A la mort de Louis, un prince ingénieux,
 Pour le vice indulgent, bien plus que vicieux,
 Avide de savoir, curieux de connoître,
 Aimant la vérité, la redoutant peut-être,
 Flatta des libertins les écrits séducteurs;
 Vit la corruption, sourit aux corrupteurs;
 Du Pyrrhon de nos jours caressa la licence,
 Honora trop les arts, et trop peu l'innocence;
 La modestie alors déchira son bandeau;
 Et la foi conjugale éteignit son flambeau;
 Philippe connut trop la misère où nous sommes;
 Il ne crut pas assez à la vertu des hommes;
 Et, suivant de son coeur la facile bonté,
 Il flatta trop l'essor de l'incrédulité.

Sanctuaire des arts, utile imprimerie,
 Qui chasses devant toi l'erreur, la barbarie,
 Et transmets au papier, par des traits subsistants,
 Les progrès de l'esprit et la marche du tems;
 Ton art industrieux enchaîne à la parole
 Le son, le foible son qui dans les airs s'envole;
 Il forme nos accents, il les peint sous nos yeux,
 Il colore l'espace, et rapproche les lieux;
 Art divin, qui des ans répare la furie,
 Art qui trompe la mort et redonne la vie,
 Qui, fixant sur l'airain tous les talents divers,
 Rassemble des trésors épars dans l'univers;

Honneur, devoir, vertu, tout fut problématique;
 L'esprit d'indépendance, agita tous les corps,
 Et de la monarchie affoiblit les ressorts :
 Pour rendre de nos mœurs la ruine totale
 Law ouvrit le trésor de sa banque fatale.

Tel qu'Ovide a dépeint ce chaos monstrueux,
 Des divers élémens mélange infructueux,
 Où l'onde bouillonnante, où la terre stupide,
 L'immobile repos, le mouvement rapide,
 Les ténèbres, le jour, confondus par le fort
 Flottoient dans l'inertie et regnoient dans la mort :
 Tels on vit à Paris l'ivresse et le délire
 Changer, bouleverser les ordres de l'empire,
 Avilir les états, en rapprochant les rangs,
 Ennobler la bassesse et dégrader les grands :
 D'un billet circulant l'amorce enchanteresse
 Fit préférer à l'or une fausse richesse,
 Qui, haussant sans mesure et baissant sans degrés,
 Elevoit, renversoit les mortels égarés ;
 Portés sur les rayons de cette agile roue,
 Ils se croyoient au ciel, et tomboient dans la boue :
 Le maître, repoussé derrière un char roulant,
 S'étonnoit de servir son esclave insolent ;
 Jamais du fort trompeur la fatale injustice
 N'avoit tant exercé les jeux et son caprice ;
 La banque, dont la cour régloit le balancier,
 Utile au débiteur, funeste au créancier,
 Du luxe et de l'orgueil exaltant l'arrogance,
 Acheva de corrompre et d'énervier la France.

De ce débordement de vices et d'erreurs
 Fleury, sans l'arrêter, apaisa les fureurs ;

Fit succéder la règle au désordre fantasque;
 Et força l'indécence à reprendre son masque;
 L'honneur avec succès ne fut plus combattu;
 Sans être vertueux, on chanta la vertu;
 La débauche effrénée et l'erreur incrédule
 Tremblèrent sous la main de ce nouvel Hercule;
 L'audace n'osa plus se montrer qu'à demi;
 L'autel fut respecté, le trône raffermi.

Regardez ce lion, dont la tête hantaine
 Se courbe et se soumet au maître qui l'enchaîne;
 S'il est libre, il rugit, il provoque ses flancs,
 Il arme la fureur de ses ongles sanglants,
 Il excite au combat sa gueule convulsive;
 Fuyez, ou rendez-lui le frein qui le captive:
 L'homme est ce fier lion, et la chaîne est la Foi.

Amant de la faveur, finge de son roi,
 Du courtisan léger imitateur fidèle,
 Le François à la cour va chercher son modèle;
 Elle seule à ses mœurs donne l'impulsion;
 Tout jusqu'à nos vertus, est imitation.

Ainsi quand de Fleury la lenteur réfléchie
 Rétablit dans l'état l'ordre et l'économie,
 Qu'il chassa loin du trône avec sévérité
 Le luxe, la licence et l'incrédulité,
 De son gouvernement l'état reçut l'empreinte;
 Sage par son exemple, encor plus que par la crainte,
 La France vit régner la modération,
 Et réformer l'audace et la corruption.
 Mais si-tôt que le tems, de sa main meurtrière
 Du Nestor de nos jours eut fermé la paupière,
 Ces serpents fugitifs, ces dragons endormis,

Ces vices de nos coeurs, vaincus, jamais fournis,
Reprirent, par degrés, leur rage et leur audace;
L'ordre regnoit par-tout, le trouble prit sa place;
Le zèle s'éteignit; l'honneur n'eut plus d'autels;
Et l'argent corrupteur fut le dieu des mortels.

Le luxe est un torrent vagabond dans les plaines,

Qui se groffit d'abord du tribut des fontaines,
Accroît, en s'étendant, ses débiles rameaux,
Et, fier d'avoir reçu l'hommage des ruisseaux,
Les laisse obscurément serpenter sous les herbes,
Pour s'unir avec bruit à des fleuves superbes
Qu'il corrompt, qu'il altère, en déponillant leurs bords

De la fécondité, source des vrais trésors :

Ainsi depuis long-tems sa fureur renaissante
Dessèche chaque jour la France gémissante;
Le luxe à pénétré des villes dans les champs;
Le soldat indigné le trouve dans les camps,
Et copiant bien-tôt le chef qui le commande,
Des lacs de ses cheveux il fait une guirlande;
Festonné de rubans, et d'ambre parfumé,
C'est le foible Médor par Angélique armé.

Comme on vit autrefois les tribuns de Pompée
Enrichir de saphirs leur casque et leur épée,
Déployer dans le camp le faste de Crésus,
La pompe de Xerxès, l'orgueil de Darius;
De myrtes et de fleurs leur table étoit parée,
Le falerne couloit dans leur coupe dorée,
Et les oiseaux du Phase, à grands frais achetés,
Nourrissoient du soldat les molles voluptés :

Tel on voit aujourd'hui le faste sous nos tentes
 Etaler la dorure et la pourpre éclatantes,
 De Madère et du Cap prodiguer les mulcats
 Au luxe dédaigneux de nos chefs délicats;
 La voix de la mollesse écarte la victoire;
 Où le faste domine, on ne voit point la gloire;
 Tout respire aujourd'hui la recherche et l'orgueil;
 Le solitaire oisif décore son cercueil;
 Le luxe change en fleurs les épis des campagnes,
 Tarit les lacs profonds, applanit les montagnes;
 Et sur tous ses travaux la folle vanité
 Grave le sceau brillant de la frivolité.
 Le village appauvri par le luxe des villes,
 Prend lui-même le goût des choses inutiles;
 Et malgré son travail, ses sueurs et ses soins,
 Le peuple est étonné de ses nouveaux besoins;
 La mère offre à Plutus la beauté de sa fille,
 Le père d'un oeil sec voit périr sa famille;
 En perdant ses enfants, il pense s'enrichir;
 Pour satisfaire au luxe, on ose s'affranchir
 Du devoir de l'hymen, du vœu de la nature,
 On immole au néant une race future;
 Tandis que pour broder de somptueux habits,
 Pour charger vainement sa tête de rubis,
 Les grâces, la pudeur vendent leur innocence;
 La fureur de jouir éteint la jouissance;
 On s'moins de richesse, en ayant plus d'argent;
 L'innocence abondoit; le vice est indigent.
 La noblesse, autrefois, pauvre, mais généreuse,
 Laissoit aux financiers l'avarice honteuse;
 Riche de ses vertus, puissante par son rang,

E c iv

On a réduit l'amour, à l'amour de soi-même;
 On ne reconnoît plus ni borne, ni milieu;
 On déchire, ou trahit sa patrie et son Dieu;
 L'égoïsme repand ses maximes cruelles;
 Il brise sans pudeur ces chaînes mutuelles
 Qui, liant tous les coeurs, captivent tous les bras;
 Au lieu de citoyens, la France a des ingrats;
 Aux préjugés du jour le siècle s'accorde;
 Notre croyance suit l'empire de la mode;
 La jeunesse dévore avec avidité
 Des livres pleins du sel de l'incrédulité,
 Qui piquent de l'esprit l'audace curieuse,
 Et cachent sous des fleurs une morale affreuse.

Toi qui dois inspirer et parer la vertu,
 Sexe foible et charmant, dans quel gouffre cours-
 Des écrits dangereux évite la lecture,
 En célébrant son culte, ils blessent la nature;
 Sur l'aile du plaisir tu te laisses porter;
 Crains de perdre des jours dont tu dois profiter;
 Renonces à l'éclat d'une fausse lumière;
 Et prends garde aux écueils semés sur ta carrière.
 Vois l'insecte brillant qui se brûle au flambeau,
 Il cherche la lumière, et trouve son tombeau!

Mais vous, fiers écrivains, incrédules moder-
 nes,
 Vous qui, pour ennoblir de talens subalternes,
 Chargez d'impiété votre prose et vos vers,
 Parlez; en séduisant le crédule univers,
 En dénouant les noeuds de notre dépendance,
 En attaquant des loix l'austère providence,

E o v

En éteignant la foudre, en brisant les autels,
 Quel si grand avantage offrez-vous aux mortels?
 Sans espoir dans les maux, et sans frein dans le

vice,
 L'homme ne craindra plus l'éternelle justice,
 Ensera-t-il meilleur, plus sage, et plus heureux?
 Le fanatisme impie est-il moins dangereux?
 Moins funeste aux états que l'essor du faux zèle?
 Verrons-nous sous vos loix l'épouse plus fidelle,
 Les sujets plus soumis, les rois plus paternels?
 Thémis parlera-t-elle aux coeurs des criminels?
 Elle n'enchaîne point nos bras dans les ténèbres,
 Son glaive ne punit que les crimes célèbres:
 L'oeil de Dieu, qui toujours nous veille, et nous
 poursuit,
 Fait seul trembler la main qui s'arme dans la nuit;
 Qui ne craint point l'enfer est maître de ma vie.

Que les législateurs de la philosophie
 Choisisissent pour instruire un plus heureux moyen:
 On respecte la foi quand on est citoyen.
 Corneille, Despréaux, et Racine et Molière,
 Eux, qui sur nos esprits répandoient la lumière,
 Ont-ils contre le ciel élevé leurs accents?
 Leurs mains chargeoient l'autel et de fleurs et
 d'encens;
 Animés de l'esprit qu'un roi prophète inspire,
 Pour accorder la harpe, ils quitterent la lyre:
 Quiconque a leurs talens, n'écrit pas comme eux,
 Pour nous rendre à la fois meilleurs et plus heu-
 reux,
 Change en poison mortel la céleste ambroisie,

Et corrompt sourdement le sein de la patrie :

L'impie audacieux ébranle les états ;

S'il ne l'est pas lui-même, il fait des scélérats ;

C'est en vain que la loi lui prescrit le silence ;

Tout de son fanatisme accroit la violence ;

Au repos de la terre il ne peut consentir ;

Apôtre de l'erreur, il seroit son martyr,

Tant l'orgueil est puissant, tant la raison est vaine !

Esclaves révoltés, reprenez votre chaîne ;

Arborez l'étendard de la Religion ;

Sortez du lac impur de la corruption ;

L'instant fatal est près, la mesure est comblée ;

Les cris de la vertu, dans vos bras violée,

Les plaintes de l'honneur en bute à vos mépris,

Ont enfin pénétré les célestes lambris :

Bien-tôt un air brûlant consumera la terre ;

Bien-tôt le Roi des rois, porté sur son tonnerre,

Suspendra dans les airs un miroir éternel,

Espérance du juste, effroi du criminel ;

Dans ce cristal brillant la vérité tracée

Rendra l'esprit sensible, et peindra la pensée.

Alors on connoitra si les raisonnements,

Si la mode, l'esprit, l'amour, les agréments

L'emportent sur la Foi, sur l'humble obéissance,

Sur le calme d'un cœur ami de l'innocence.

En attendant ce jour, par Dieu même choisi,

Je vais, de son esprit plus vivement saisi,

Et bravant de l'orgueil la fureur indocile,

Enchaîner l'univers au char de l'Evangile,

Le conteur Turc.
Extrait du voyage fait par terre
aux Indes, par Campbell.

EN Turquie, où l'imprimerie n'est point encore connue, où la publication des productions littéraires se bornent à l'étroite sphère des manuscrits, et où par conséquent, le génie écrivain est infiniment moins excité, les anecdotes, les contes, forment une profession particulière, étudiée avec soin, dans laquelle se développent souvent de grands talents, et qui, de même que les brochures à la mode Européenne, procurent un gain considérable à ceux qui s'y exercent.

Me trouvant à Alep en Syrie, un François de mes amis qui, habitué dans cette ville, guidait mes courses pour la connaître, me proposa un jour de parcourir avec lui les hôtelleries ou *Caravanserais*, en m'assurant que nous y trouverions des objets de récréations: j'y consentis; nous en avions déjà vu deux, et je ne pus qu'admirer la police et la philanthropie de ces établis-

semens: ils réunissoient en général tout ce que demandent les besoins, les commodités et l'agrément des étrangers. En sortant de là, et après avoir fait quelques pas, mon conducteur s'arrêta tout-à coup devant une autre de ces maisons; il me fit signe de me taire, écouta un moment avec attention: — Entrons ici, me dit-il enfin, je crois qu'il s'y passe une scène amusante. Je le suivis dans la salle où l'on buvoit du café. Je vis un grand cercle, quelques personnes étoient à la manière Turque, assises par terre, les jambes croisées, d'autres sur des especes de tabourets, d'autres debouts; un homme au milieu du cercle gesticuloit avec feu, déclamant à voix haute.

La modifiant habilement, c'étoit tour à tour la lenteur de la réflexion, la rapidité ou la chaleur de la passion qui moduloit ses tons, de manière qu'ils avoient tous une signification, et que sans comprendre les paroles, il me parut, par l'expression de son accent, le naturel de la pantomime, le jeu plein d'esprit et de feu de sa physionomie, qu'il haranguoit son auditoire avec autant d'éloquence que d'agrément.

On l'écoutoit avec l'attention la plus soutenue, et telle que soit la gravité Turque

ils éclatoient souvent de rire. Tout-à-coup, au milieu du torrent de son exposition, l'orateur s'interrompit, se glissa vers la porte, et disparut à nos yeux.

Cet homme, me dis-je à moi-même, est sans doute quelque bon spirituel et amusant; je voulus me retirer aussi, mon conducteur, m'arrêta; tout n'est pas fini, me dit-il, attendez un moment. En effet, il y avoit à peine quelques secondes que l'orateur s'étoit éclipsé; et le silence observé pour l'écrire se changea en un bourdonnement, semblable à celui d'une ruche d'abeilles: bientôt les voix s'élevèrent, on entendit des disputes, des cris. Enfin, les argumens devinrent si démonstratifs, que je frémis pour toutes les barbes de l'assemblée. Cette scène, vraie caricature, m'avoit inspiré une telle envie de rire, que pour l'étouffer, je m'étois vu obligé de mettre mon mouchoir devant la bouche, mais les tourmens que je me donnois pour me retenir, commençoient à devenir infructueux, j'allois éclater; et mon ami craignant, et pour lui et pour moi, les suites de cet éclat, m'entraîna bien vite dans l'avant-cour de la maison, où le rire immodéré auquel je me livrois, l'ayant gagné, nous fumes un bon

moment sans qu'il nous fut possible, à moi d'articuler un mot, et à lui de m'expliquer ce qui venoit de se passer: au nom du ciel, m'écriai-je enfin, que signifie la scène dont nous venons d'être les témoins? Quel est cet échappé des petites maisons qui haranguoit la compagnie?

Que dites-vous, répondit mon ami, gardez-vous bien de lui donner ce nom, celui que vous croyez un fou, est un des plus fameux conteurs et fabulistes de tout l'Asie; il ne lui manque que le secours de la presse, pour égaler nos Bocace, Marmontel, Diderot, ou tout autre conteur célèbre de l'Europe que vous pourriez me nommer. En passant devant cette maison, ajouta mon ami, j'ai entendu sa voix, je connois son talent, j'ai voulu vous surprendre. Il racontoit une histoire comique sur l'avarice; son héros, un harpagon, nommé *Cassem*, par la bassesse de son ame et l'excès de son avarice, se trouve entraîné dans une série d'accidents qui le ruinent; l'orateur a dessiné ce caractère avec tant de force, tant de vérité; il a semé son récit de traits si fins, si comiques; la manière de conter est si spirituelle, si originale; son langage, aussi pur qu'élégant, est tellement embelli, vivifié

par la pantomime, et le jeu de la physionomie, qu'il a (comme vous avez pu le voir) captivé l'attention exclusive de son auditoire, et arraché à la gravité Turque, l'expression de la gaieté. —

Eh! pourquoi donc s'est-il si subitement interrompu et éclipé? —

C'est précisément là, répondit mon ami, un des principaux talens de ce conteur; et celui qui lui procure les plus abondantes recettes; car s'interrompant d'ordinaire au moment le plus intéressant de son récit, au moment où l'imagination enflammée de ses auditeurs est au plus haut point d'attente, il aiguillonne habilement par là leur curiosité, leur impatience, sur le dénouement, et il est assuré qu'il aura, le jour suivant, non-seulement les mêmes auditeurs, mais un plus grand nombre encore, qu'attire le récit de ce que les autres ont entendu, et le desir d'en apprendre la fin. —

Je comprends cela, dis-je en interrompant mon ami, mais m'expliquerez-vous le sujet des violens débats auxquels l'assemblée s'est livrée après le départ de l'orateur? —

Celui-ci, répondit mon ami, s'est interrompu au moment où son héros (qui ne le cède en rien à l'avare de Molière) après plusieurs

mésaventures qu'il s'est attirées par avarice, est enfin surpris, cherchant un trésor dans le jardin du Cadi, et conduit devant cet officier de la justice. Un applaudissement universel a d'abord succédé au silence avec lequel on écoutoit le conteur; mais celui-ci parti, malgré l'admiration générale qu'il a laissée, et qui s'est conservée dans l'assemblée, on s'est permis de commenter l'histoire commencée; on s'est demandé les uns aux autres, quelle en seroit la conclusion la plus vraisemblable? Cette question a fait naître presque autant d'opinions diverses, qu'il y avoit d'individus dans l'assemblée; chacun soutenoit la sienne; vous savez ce que c'est que le choc de l'opinion, et la chaleur que donne l'amour propre à défendre celle qu'ils s'approprie. Bien-tôt on en est venu à des personnalités; des injures et des violences en ont été les suites naturelles, quoiqu'il y ait cent à parier contre un, qu'aucun des disputans n'a deviné l'idée du conteur. Un d'entre eux, esprit rusé, a dit d'un air fin, qu'il paroit que Cassim finiroit par enlever la fille du Cadi. On s'est récrié contre l'invraisemblance de ce dénouement; alors un autre penseur, prenant la parole avec feu, a déclaré être pleinement convaincu, que

Callem finiroit par être condamné au pilori, à la bastonnade ou à la potence. Ici j'interrompis mon ami. Mais comment est-il possible, lui dis-je, qu'une société de vingt à trente personnes de bon sens, puisse être assez déraisonnable pour se quereller sur le dénouement d'une fiction, qui dépend absolument de l'imagination du conteur? Voilà précisément, reprit mon ami, ce qui prouve combien la liberté d'opinion est dangereuse dans des choses essentielles, puisque des vœtilles pareilles entraînent de tels débats. Quoiqu'il en soit, il me semble entre nous, qu'il est moins déraisonnable de discuter sur les développemens et la conclusion d'une histoire, tandis qu'elle n'est pas terminée, que d'attendre pour cela son dénouement comme on le fait en Europe. Ici, lorsque le conteur a terminé sa fable, les auditeurs s'en vont contents, ses critiques se taisent, mais en Europe, cette caste impo-
sante attend, le jonc levé, la conclusion du pauvre auteur à peine son ouvrage est sorti de la presse, les dards l'atteignent de tous côtés. Mais aussi, il faut l'avouer, chez les Turcs, la critique n'est autre chose qu'une libre expression du sentiment ou de

la pensée; chez nous, c'est un métier exercé par spéculation, souvent; par envie, par méchanceté, et quelquefois par la vanité et la prétention de décider en juge souverain, de l'éloge ou du blâme; demain, continua mon ami, nous retournerons entendre notre conteur, il finira ou continuera son conte.

Le jour suivant, ce fut dans un autre café que l'orateur déploya son talent; et, à ce que me dit mon ami, ce fut sur un tout autre sujet. Mais nous suivions si constamment les traces, que nous assistâmes enfin à la conclusion de l'histoire de Cassim, absolument différente de ce qu'avoient imaginé les critiques Turcs. Car Cassim ne fut ni bâtonné, ni mis au pilori, ni pendu; il n'enteva et n'épousa point la fille du Cadi; il vécut, et ce fut pour apprendre, par son expérience, que l'avarice est une folie, et que le plus grand degré de sagesse est celui qui nous apprend à jouir, mais avec modération et reconnaissance, des biens que nous accorde la providence.

5.
*Le petit marchand
 de laine, conte.*

IL y avoit à Fermeri, au Comté de Korke, un Fermier chargé de plusieurs enfans; Nichols, le troisieme, considérant que ses deux aînés auroient la ferme, et qu'il ne pourroit prétendre à former d'autre établissement que celui qu'il se feroit à lui-même, fut effrayé du triste avenir qui l'attendoit. Un jour il entendit parler chez son père de la beauté des laines de Connavie, et du profit qu'on pouvoit y faire par le commerce. Ces discours firent une vive impression sur l'enfant: il sentit au-dedans de lui-même le talent du trafic avant d'en avoir les moyens: on n'en avoit rien dit chez son père. Nichols fit secrètement ses petits préparatifs pour aller commercer en lainages; c'étoient quelques habits grossiers, propres à le garantir de la pluie, une excellente paire de sabots, comme on les porte en Evinlande, un petit baril à mettre de l'eau, et un bâton ferré pour se défendre des loups s'il en étoit attaqué; du reste, il n'avoit ni argent

ni aucun effet d'échange. Il arriva dans le Comté de Gallwai, en demandant l'hospitalité, quelquefois ne vivant que de fruits sauvages. Il vit effectivement de très-belles laines, qui le tentèrent; mais il comprit alors que pour être marchand, il falloit avoir de quoi donner avant de recevoir. Cette vérité l'affligea sans le décourager. Depuis son séjour à Gallwai, il avoit appris qu'il y avoit dans cette ville un grand de Mommonie, dont la réputation d'homme obligeant étoit connue de tout le monde. Ce fut ce qui encouragea le petit négociant. Il alla se présenter comme un Mommonien, qui étoit venu à Gallwai pour acheter des laines, et qui manquoit d'argent. Le Baron de Baltamôre étoit précisément du Comté de Korke: la vue d'un enfant qui s'étoit fait annoncer comme un marchand de laines, étonna le baron; il interrogea Nichols, qui lui fit un exposé naïf de ses desseins et de sa conduite future. Baltamôre, frappé de la singularité, remarquant en même-temps beaucoup d'intelligence dans le petit garçon, et s'étant assuré que ce n'étoit pas un libertin fugitif, lui prêta une somme d'argent; il étoit persuadé que c'étoit un don. L'ignorance du commerce de la pait de l'en-

F f iij

fantne pouvant manquer de l'exposer à être dupe dans le commencement. Mais, dit-il à ceux qui lui en firent l'observation, j'aurai la satisfaction d'avoir payé son apprentissage.

Nichols, possesseur d'une somme plus considérable qu'il n'eût osé l'espérer, courut faire les achats; et soit qu'il eût beaucoup d'intelligence, soit que les Connaciens se fissent scrupule de tromper la jeune fille, les achats furent avantageux. Il passa dans les Comtés où les montons étoient rares, mais où il y avoit du commerce, comme Kings-County, Kildare, Balacaj; et il s'y défit de ses laines avec un profit assez considérable.

Or, il se trouva que le baron de Baltamore étoit venu à Balacaj; Nichols l'apprit, et avant de retourner à Gallwai, il alla se présenter au baron: seigneur, lui dit-il, ce que vous m'avez prêté a fructifié; voilà le principal que je vous remets avec une humble reconnaissance; le produit suffira d'ornement pour mon commerce; que Thor vous bénisse d'avoir eu pitié de moi! Le baron fut aussi charmé du succès que de la probité du petit marchand de laines; il voulut lui laisser le premier prêt. Non,

seigneur, lui dit Nichols: j'ai fait un pas en avant, et garder votre somme seroit le reculer; mais permettez-moi, en quel qu'endroit que je vous sache, de venir vous rendre compte de mon petit avoir, produit de votre bienfait. Le baron fut encore plus content de l'esprit de son obligé que la première fois, et il lui promit de s'intéresser à lui toute sa vie. Nichols se retira, et partit aussi tôt, en sabots, vêtu de ses mêmes habits de payfan, pour aller acheter des laines en Connacie. Son retour donna de la confiance en lui, et les riches tenanciers lui confèrent au-delà de son argent, sur la promesse qu'il fit de revenir payer. Il emporta une quantité de laines très-considérable: elles étoient de la meilleure qualité; de sorte qu'il en eut un débit facile et lucratif dans le royaume de Lagenie, surtout à Balacraj, où le baron étoit encore. Nichols ne manqua pas de venir lui rendre compte de son succès, et renouveler ses remerciemens. Tu es reconnoissant, lui dit le baron; tu prospéreras; va, jeune homme, et souviens-toi que je m'intéresse à ta petite fortune. Nichols sortit en comblant de bénédictions son premier prêteur.

Il retourna dans la Connacie, paya ce qu'il devoit, acheta pour tout son comptant; car il ne faisoit aucune dépense au-delà du nécessaire, et eut un crédit au double. Il prit alors la route de Mommonie, et vint à Waterford, qui, étant une ville belle et riche, lui fournit un prompt débit. Comme il alloit s'en retourner, il apprit que le baron de Baltamore étoit dans la capitale de Mommonie. Nichols courut lui rendre son hommage. Je prospère, seigneur baron, lui dit-il; j'ai argent et crédit. Soutiens exactement le dernier par le premier, lui répondit son protecteur. Ainsi ferai-je, répartit Nichols.

Il retourna dès le lendemain dans le comté de Gallwai, où il paya tous ses achats au comptant, sans plus emprunter, à la condition d'une légère diminution de prix. Il parcourut les campagnes et les fermes, et eut une partie de sa pacotille de la première main. Il alla pour lors dans l'Ultonie, où il trouva un débit très-rapide, sur-tout à Karrickfergus et à Belfast. Ce fut dans cette dernière ville qu'il retrouva son bienfaiteur. Nichols vola chez lui pour le saluer. Il avoit encore ses mêmes habits et des sabots. Tu ne fais pas fortune, Nichols, lui dirent

les domestiques? Je suis content, répondit le jeune marchand de laines. Il entra auprès du baron, auquel il fit part de son succès. — Je t'en félicite, Nichols; mais pour quoi ne t'habilles-tu pas mieux? — Je suis couvert, monseigneur: voulez-vous que par mes beaux habits je tente les voleurs, ou qu'au moins je me fasse rançonner par les aubergistes? Un homme bien mis doit manger, boire et dormir en conséquence; avec mes habits grossiers, je me contente d'un morceau de lard et d'une mesure de petite bière; je couche dans l'écurie à côté de mes bêtes de somme, et je veille à ce que rien ne leur manque pendant la nuit. Bon! bon! Nichols, s'écria le baron! tu as plus d'esprit que ceux qui te critiquent! tu prospéras, sur-tout si tu doubles ton profit par des retours; mais en cas de malheur, compte sur moi. Nichols remercia le baron avec attendrissement, et toutes ses laines étant vendues, il retourna dans le Comté de Gallwai, où il étoit attendu impatiemment par ceux qui n'avoient pu lui vendre leurs laines à son précédent voyage.

Or, Nichols avoit fait attention au discours de son généreux bienfaiteur: *sur-tout*

fi tu doubles ton profit par des retours! Il s'étoit rappelé ce qu'on recherchoit davantage à Gallwai, et il s'en étoit muni à Belfast. Il arriva dans la première de ces deux villes avec des marchandises qu'il y mit en vente, et dont il se défit avec un profit considérable. Ah! que le baron me fait de bien, pensa-t-il: je viens de doubler mon argent et de me faire connoître plus je jamais! toute le monde des environs m'apporte des laines en venant acheter mes marchandises, et je ne serai pas la moitié du temps à faire mon emplette! Effectivement, il ne resta que peu de jours à Gallwai, d'où il repartit au bout de six jours pour Balaclaje. La bonté de ses laines qu'on avoit éprouvées en fit hausser le prix, et le débit s'en fit plus vite. Mais Nichols n'eut pas, à ce voyage, la satisfaction de voir le baron, qui s'étoit, pour ainsi dire, toujours trouvé sous sa main. Il fit des emplettes à Balaclaje comme à Belfast, et il s'en défit encore plus avantageusement. Le voyage suivant, il se rendit à Waterford, puis à Korke, capitale de son Comté; mais il ne voulut pas encore aller voir ses parens. Il fit ses emplettes en s'informans du baron de Baltamore; on lui dit qu'il

étoit allé chdz les Angles, dans la ville de Chêstier. Nichols fut très affligé de ne pas voir son bienfaiteur, et il résolut de l'aller chercher. De retour à Gallwai, où il débâta les marchandises de Mommonie, il fit ses achats de laines, traversa le Tipperari, le Kilkenni, et vint à Waxford. Là, il embarqua ses laines, partit de la pointe Carnfore, et débarqua le soir même à Chester. Il s'informa d'abord du baron, et ayant su qu'il étoit dans la ville, au château, il commença par vendre ses laines, qu'il donna au-dessous de celles du pays, quoique d'une plus belle qualité: c'est que l'argent étant plus rare en Évilande, les productions y étoient comparativement beaucoup moins chères. Nichols se vit alors possesseur d'une somme considérable; mais il alla voir le baron avant de faire l'emplette de ses retours: il lui sembloit que dans un pays où l'industrie étoit plus chère, ils ne devoient pas être avantageux. Il apporta donc chez le baron toute sa fortune en espèces, et lui en montra ainsi la réalité. Mon ami, lui dit le baron de Baltimore, après l'avoir écouté, tu feras un grand négociant! et c'est un homme que j'aurai donné à l'Évinlande. Je suis de ton sentiment pour les retours

d'ici: néanmoins il est des objets très-rares en Évinlande, et communs à Chester; prends d'excellens draps, de fines toiles de Batavie. Nichols suivit ce conseil: il acheta ce qu'il y avoit de plus fin pour la moitié de son argent, et des draps, de toiles communes pour l'autre moitié; il partit ensuite en bénissant le baron.

De retour en Évinlande, il vendit les draps communs au peuple; mais il porta les fines et belles toiles à Balaclaj, à Waterford, à Dunnaghall et à Tuam pour les vendre aux Rois, aux Reines et aux Grands de leur Cour. Il fit un profit si considérable qu'enfin il se trouva en état d'aller voir ses parens à Fermeri.

Or, Nichols avoit encore la veste avec laquelle il étoit sorti de chez ses parens, et portoit encore des sabots. Il arriva dans cet équipage un soir pendant le souper, à la porte de la maison paternelle, ayant laissé un domestique, qu'il avoit pris depuis quelque tems, avec ses bêtes de somme dans une auberge. Il frappa; un de ses frères aînés vint sur le perron demander qui est-ce? — C'est moi, c'est Nichols. Ah! c'est mon pauvre frère, dit l'aîné. Aussi-tôt la mère et les sœurs accoururent. La mère disoit:

Oh! oh! c'est mon pauvre enfant! — Les sœurs: Oh! le pauvre Nichols! elles ouvrirent la porte de la cour; Nichols embrassa la mère, qui dit, comme en se félicitant: le pauvre enfant! il a toujours la même veste! Oui, ma mère, répondit Nichols, je l'ai conservée; elle vous rappeloit à mon souvenir. La bonne fermière amena son fils par la main: ah ça, mon mari, dit-elle au père, il y a trop long-temps que nous ne l'avons vu pour le gronder! C'est vous, bon sujet, dit le Fermier! — Comme le voilà fait! Mon père, dit alors modestement Nichols, daignez m'entendre, après néanmoins que j'aurai fait quelques petits présens à mes frères et sœurs. A ce mot de présens, le fermier rougit: il regarda son fils, qui lui présenta une bourse d'oribeans d'or, où il y en avoit cent; puis une de cinquante à sa mère, ensuite une de vingt-cinq à chacun de ses deux frères et à chacune de ses trois sœurs. O malheureux que je suis, s'écria le fermier, qu'ai-je fait au ciel! car mon fils est sûrement un voleur. Non, mon père, que les dieux détournent cette idée de votre esprit! — Écoutez mon histoire. Et Nichols raconta comment il avoit d'abord été à Gallwai; comment il

y avoit trouvé le baron de Baltamore; comment il y enoit de le voir à Chester, chez les Angles. A cette explication, le fermier répondit: Quoi! tu ferois le petit marchand de laines dont j'ai tant entendu parler; qui les prend en Gallwai, dans le royaume de Connacie? Oui, mon père; et je vais ieil donner pour preuve mon domestique, qui est ici près, mon bagagé de marchand, et tout le monde de ces cantons là, qui me connoit. Aussi tôt la famille poussa un cri d'allégresse; on alla chercher à l'auberge tout ce qui appartenoit à Nichols, qui avoit gardé des presens en draps et en toile pour son père, la mère, ses frères et ses sœurs; et toute la maison fut dans la joie. Nichols resta huit jours à Fermeri, ensuite il en partit pour aller continuer son commerce.

Il fut dix années entières sans revoir son bienfaiteur. A cette époque, étant revenu à Waterford, il apprit que le jeune roi Oribeau le sage avoit nommé le baron de Baltamore un de ses ministres. Nichols, encore en grosse veste et en sabots, courut chez son protecteur, dont il fut très-bien reçu. Monseigneur, lui dit-il, la fortune, par ses faveurs, a surpasse mes desirs: je possède vingt-un mille oribeaus d'or (un

demi-millon). — Je t'en félicite, Nichols; mais puisque te voilà riche, il faut en profiter, te mettre mieux; on ne craint plus les voleurs sous le règne de notre monarque, et tu peux vivre plus décemment sans danger. — Ainsi ferai-je, Monseigneur, mais auparavant je vous prie de m'accorder une grâce: c'est de me permettre de vous faire un cadeau? — A moi, Nichols! — Oui, monseigneur! — Tu n'y penses pas; et si je te connoissois moins, je dirois que tu t'oublies! — Monseigneur, je serois au desespoir de m'être oublié; mais loin delà: le cadeau vous fera plaisir; du moins je m'en flatte, d'après l'accueil que j'ai toujours reçu de votre excellence! — Nous verrons de quelle nature il sera — Le baron voulant marquer la considération qu'il avoit pour un commerçant distingué, fit reconduire Nichols dans son carrosse. — On est ici mieux qu'à pied, dit le marchand de laines, et monseigneur a raison, il faut un peu jouir des douceurs de la vie quand on les a méritées par un long travail!

Arrivé chez lui, Nichols s'appropriâ. Le lendemain, il fit honneur à son protecteur; il ne reparut chez lui qu'en sortant d'une voiture propre et modeste, qui annonçoit

l'aisance dont il jouissoit; ses habits sans dorure étoient d'un drap fin, moelleux, et d'une couleur agréable; la propriété la plus exacte étoit la base de sa nouvelle parure: le baron le vit avec plaisir sous ce costume décent. Nichols portoit une boîte sous son bras. Monseigneur, dit-il, voici le cadeau que j'ose vous présenter. — Prenez garde, Nichols, vous m'avez assuré qu'il ne pouvoit me choquer! — Je le crois, monseigneur. En parlant, Nichols brisoit la boîte, qui ne fermoit qu'avec des clous. Il en tira une toile peinte et roulée, avec un cadre démonté: Monseigneur, dit-il au Ministre, voilà de fort beaux tableaux dans votre salon: permettez vous que celui-ci se mêle parmi eux? — Voyons: Nichols déroula. On vit son portrait à lui-même avec sa grosse veste, ayant aux pieds des sabots, tel enfin qu'il étoit le jour qu'il fit son premier emprunt au baron. Monseigneur, ajouta Nichols, en voyant au milieu de ces chef-d'œuvres le portrait d'un pauvre petit paysan, on vous demandera: pourquoi ce paysan est-il là? Daignez alors, monseigneur, raconter pourquoi il y est: dites, je vous en supplie, que c'est Nichols, vous empruntant ses premiers fonds, qu'il a tel-
lement

tement fait valoir, qu'il roule aujourd'hui carrosse; car voilà le mien dans votre cour: Nichols et sa fortune furent votre ouvrage, et tous les biens dont il jouira sont autant de vos bienfaits.

Le Ministre, dont l'âme étoit belle et sensible, reçut le présent de Nichols, placé dans un cadre modeste de bois de senteur et sans dorure. Il fait aujourd'hui le plus bel ornement de son cabinet; et toutes les fois qu'on y est admis, la vue du payfan Nichols augmente la vénération qu'on a pour le baron de Baltimore. On auroit pu mettre pour inscription au bas de ce tableau: *La vertu de Baltimore.*

6.

Des lits de la mer et autres singularités.

LE fond de la mer est composé comme celui de la terre, puisqu'on y trouve les mêmes matières, et qu'on tire de la surface du fond les mêmes choses que nous retirons de la surface de la terre.

N. C. d. L. Nr. XI. 1796.

G g

Il y a des endroits couverts de bourbe et de vase à une grande profondeur ou épaisseur, et sur lesquels les ancres n'ont point de tenue.

Dans d'autres, ce sont des bancs de sable de différente couleur, et gros comme nos sables terrestres.

Dans d'autres, ce sont des coquillages amoncelés, des marbres, des coraux et d'autres productions animales, lesquelles commencent à prendre corps et à former des pierres.

Dans d'autres, ce sont des fragmens de pierres et même des marbres; par exemple, dans les isles Maldives, on ne bâtit qu'avec de la pierre dure, que l'on tire sous les eaux à quelques brasses de profondeur.

A Marseille on tire de très-beaux marbres du fond de la mer; et bien loin que la mer altère et gâte les pierres et les marbres, c'est dans la mer au contraire qu'ils se forment et se conservent, au lieu que le soleil, la terre, l'air et l'eau des puits les corrompent et les détruisent.

Les côtes d'Italie sont bordées de marbre et de pierres de plusieurs espèces, dont on distingue de loin les différentes carrières.

La mer est pleine de montagnes considérables, et la plupart des rochers n'en font que les sommets.

Boyle dit que plus on descend dans la mer plus l'eau est froide, que le froid est même si grand à une profondeur considérable, que les plongeurs et pêcheurs de perles ne peuvent le supporter, et que c'est là la raison pourquoi ils ne demeurent pas long-tems sous l'eau.

Le sel et le bitume sont les matières dominantes dans l'eau de la mer; mais son goût n'est pas le même dans toutes les parties de l'Océan, à cause des différentes marières qui y sont amenées par les fleuves et les rivières.

Pour sonder la profondeur de la mer on se sert ordinairement d'un morceau de plomb de 30 ou 40 livres, qu'on attache à une petite corde, cela est bon pour les profondeurs ordinaires; mais à l'égard des grandes, il peut arriver que le volume de la sonde et celui de la corde ne pèsent plus qu'autant ou moins qu'un pareil volume d'eau, alors la sonde ne descend plus, elle s'éloigne en ligne oblique en se tenant toujours à la même hauteur; il faudroit donc plutôt une

C g ij

chaîne de fer ou d'autres matières plus pesantes que l'eau.

En général les profondeurs, dans les hautes mers, augmentent ou diminuent d'une manière assez uniforme, et ordinairement plus on s'éloigne des côtes plus elle est profonde.

Les golfes, les parages et les détroits sont les endroits de la mer où il y a le moins de profondeur.

Les profondeurs les plus ordinaires sont depuis 60 jusqu'à 150 brasses.

Lorsque la mer se retire on voit sur les bords une infinité de petits vers qui sortent du sable.

Dans les lieux où se fait la pêche des thons, des harengs, des sardines, la mer s'engraisse pendant tout le tems de la pêche et file comme de l'huile; quelquefois même elle étincelle, sur-tout lorsqu'on la frappe avec le tranchant des rames, parce que sans doute les rames développent les parties de feu, contenues dans la matière huileuse qui furnage l'eau de la mer.

Nouvelles littéraires, & scientifiques.

De Beaumarchais. L'envie et la persécution demandent comment il se fait que Beaumarchais soit rayé de la liste des émigrés.

La justice et la raison demandent comment il se fait qu'il y ait été inscrit.

Que les détracteurs de cet homme racontent ce qu'ils voudront de sa conduite privée, le public qui ne peut et ne doit le juger que par ce qu'il a fait pour le public, n'a droit ni de demander, ni même d'écouter sa justification sur le reste, n'ayant pas eu le droit d'écouter les délations odieuses dont il a pu être l'objet.

Beaumarchais sera toujours cher aux amis du talent; ses premiers mémoires sont des chef-d'œuvres de dialectique, où la gaieté fortifie le raisonnement; son *Eugénie* est le drame le plus *pathétique* qui ait été fait depuis le *père de famille*; son *Tarare*, le seul poème de morale hardie, qui ait jamais été mis sur la scène lyrique; le mariage de Figaro est la comédie la plus *plaisante* qui

ait été faite depuis Régnard ; et le barbier de Seville, la plus *comique* qui ait été faite depuis Molière.

Beaumarchais non-seulement nous a donné de bonnes productions, mais il a rassemblé et multiplié les productions de plusieurs grands hommes, à une époque où ces grands hommes n'eussent osé les multiplier eux-mêmes. Non-seulement il a fait des éditions complètes de Rousseau et de Voltaire, mais il les a mises à la portée de tout le monde, en en faisant dans tous les prix et pour toutes les fortunes.

Les ouvrages, ainsi que les actions publiques de Beaumarchais, respirent tous la liberté et le courage. Il n'est pas de ceux qui ont célébré la liberté en saltimbanques, depuis qu'elle est établie; mais il est un de ceux qui l'ont conquise. Qui ne voudroit s'être tu comme lui depuis la révolution, et avoir fait ce qu'il a fait avant? Nous l'avons vu, pendant quinze ans, simple particulier, secouant toujours quelque préjugé ou quelque abus en puissance.

Comme imprimeur et libraire, il a réprimé les libraires; comme auteur dramatique, les acteurs; comme plaideur, le tribu-

nal qui devoit le juger, et le gouvernement même qui avoit institué ce tribunal.

Croyez-vous qu'en ébranlant le parlement Meaupou, il n'ébranla pas le despotisme dont ce parlement étoit l'ouvrage?

Le prologue de *Tarare* est une véritable déclaration des droits; le rôle entier de Figaro, une leçon d'égalité. Figaro, sans doute, est un peu intrigant; mais il est homme de tête. Tarare est un peu aventurier; mais il est homme de cœur. Et comment être plébéien dans un pays de nobles, et se mettre en position de montrer de la tête et du cœur, si un peu d'intrigue et d'aventure n'aident à sortir du pas?

Me promenant un jour dans le jardin de Beaumarchais, au boulevard Saint-Antoine, je vis courir une jolie levrette. Je l'appelai, elle ne se fit pas attendre. Elle avoit un colier sur lequel je lis ces mots singuliers: *Beaumarchais m'appartient.* Sans connoître autrement Beaumarchais, je l'ai toujours aimé de cœur depuis ce jour-là. Je me suis dit souvent: il y a dans ces deux mots bien du respect pour la liberté, et pour la condition d'être sensible. Ils me semblent exprimer que des êtres de cette espèce, à quelque distance que la nature les

ait placés l'un de l'autre, ne peuvent s'appartenir qu'à un titre égal, celui de l'affection mutuelle; et je pense que celui qui les écrit sur le colier de la chienne, n'attacheroit pas de colier au cou d'un homme.

Du corps de Turenne. Plusieurs journaux ont parlé de l'étrange destinée qui a placé les restes de Turenne au musée d'histoire naturelle, entre les pongos et les orang-outangs. Les uns ont regardé cette translation comme un outrage fait à ce grand homme; d'autres plus ridicules ont essayé de le justifier par les principes de l'égalité; en voici l'histoire.

Le citoyen Desfontaines, professeur de botanique au jardin des plantes, passant par St. Denis, il y a trois ans, apprit que des autorités révolutionnaires délibéroient sur le dernier supplice et les dernières ignominies auxquelles on pourroit condamner cette momie d'aristocrate, encore trop vivante pour eux. Il se rendit au lieu du débat. Il représenta que le corps de Turenne pourroit servir à des démonstrations d'histoire naturelle; il le demanda pour le musée du jardin des plantes, et voilà le héros sauvé des mains des barbares, comme le cadavre d'un criminel est sauvé de la

voierie, pour passer sous le scalpel de la chirurgie. Telle est la cause de la translexion de Turenne au muséum. Ce n'est donc point pour l'enseignement de l'histoire naturelle qu'il est là, c'est parce que l'histoire naturelle l'a réclamé; quand la raison, la justice, la reconnaissance publique, l'abandonnoient; elle lui a donné asyle, elle n'a pas prétendu l'avilir.

Maintenant qu'on sait comment Turenne est venu au muséum, on demande pourquoi il y est resté, et pourquoi il y est encore?

C'est parce que les professeurs du muséum n'ont osé offrir ces restes précieux au gouvernement; ils ont été retenus par la crainte de manquer de respect et à Turenne, et au gouvernement même qui, ayant donné récemment des preuves non-équivoques de considération pour la valeur et le talent militaires, se plaira sans doute à honorer en ce héros, les héros qui sont aujourd'hui la gloire et le salut de la république.

P o é s i e s .

*Couplets au voleur qui, le 10 Août dernier,
m'a montré son adresse sans me laisser sa
demeure.*

AIR du Curé de Pomponc.

Comme vous, monsieur le voleur,

J'ai voulu voir la course,

Et vraiment, malgré la chaleur,

J'ai très-bien vu la course:

Ensuite, monsieur le voleur,

Vous m'avez pris ma bourse.

Ah!

Il m'en souviendra,

Larira,

D'avoir bien vu la course.

AIR de la Meunière.

Possesseur d'un billet offert

Par *La Chabeaussière*,

J'ai voulu, pour être au concert,

Franchir la barrière:

C'est ici que pressant,

Poussant,

Et lestement fouillant,

Pillant,

Vous donniez carrière

A votre talent.

AIR: Mon attente sera remplie.

Ah! dans l'ivresse de la joie,
Rentré chez vous tout à loisir,
Une bourse brune et de foie
Vous aura fait quelque plaisir
Mais pour qu'aujourd'hui la surprise

Ajoute à votre bonheur,
Apprenez que la bourse prise
Est la bourse d'un rumeur.

AIR: Nous sommes précepteurs d'amour.
Avec tant d'argent que cela,
Un poète courir la ville!
Oui, monsieur, j'avais ce jour-là
Vu le caissier du Vaudeville.

AIR: Tiens, soyons francs.
J'avais cent francs,
Avec trente-cinq francs;
Mais c'étoient trop de francs,

Vos yeux errans
Guettoient mes francs,
Et vos doigts pénétrans,
M'ont laissé là sans francs.

AIR des pendus.
Autrefois ce petit talent,
Maintenant bon, même excellent,
Vous eut conduit à la potence,
C'eut été votre récompense;
Mais aujourd'hui, c'est entendu,
"On est pendable, et point pendu."

AIR: Que ne suis-je la sœur de
Vous avez ma confiance,

Allons, vous en userez; *AIR*
 Mais un peu de conscience,
 Quand vous me rendrontrez;
 Si votre bonté m'accueille,
 Déformais moins exigeant,
 Attrapez mon porte-feuille,
 Mais laissez moi mon argent.

AIR: C'est la petite Thérèse.

En attendant, je vous donne
 Celui-ci qui fut le mien,
 Et même je vous pardonne;
 Oui, mais entendons-nous bien:
 J'y mets une clause utile:
 Si vous aimez les couplets,
 En venant au Vaudeville
 N'apportez point de fiflets.

AIR du vaudeville d'Arléquin-afficheur,

Un autre seroit en fureur
 D'avoir perdu pareille somme;
 Quant à moi, monsieur le voleur,
 Vous le voyez, je suis bon homme,
 En lisant ce petit envoi,
 Jugant des effets par les causes,
 Vous conviendrez que vous et moi,
 Nous prenons bien les choses.

*Couplets, faits à l'époque de la réforme de
la maison du Roi, en 1784.*

"Ce brillant escadron fameux par cent batailles *),
lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marfaillies",
et que j'ai vu depuis au champ de Fontenoy
encourager l'armée et rassurer son Roi:
de soldats-citoyens cette intrépide élite,
cette élite invaincue est pour jamais détruite.
Ce que n'avoit pu l'aigle unie aux léopards **),
Louis l'exécute!... et les enfans de Mars
séduits par une erreur... qu'ils expieront peut-être,
ne vont pas se jeter aux genoux de leur maître,
et lui redemander ces drapeaux fortunés
que la victoire encor n'a point abandonnés!

Par M. le Marquis DE XIMENEZ.

C H A N S O N.

Pour la fête d'une SUSANNE.

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Les dieux bavant à table ronde,
Amis, dit l'un d'eux, voulez-vous

*) Ces deux premiers vers sont de M. de Voltaire, dans son poëme de Fontenoy.

**) Au combat de Leuze en 1691, la Gendarmerie et la maison du Roi, suivies de deux autres régimens de cavalerie, avoient mis en déroute soixante et quinze escadrons des alliés. L'Angleterre et la Hollande étoient alors unies avec les Impériaux, comme elles le furent dans la guerre de la succession. (Notes de l'auteur.)

repandre faveur dans le monde,
 et qu'on y parle un peu de nous?
 Aux plus aimables des mortelles
 faisons tous quelque joli don;
 l'on n'y réussit que par elles,
 et leur voix y donne le ton.

Moi, dit l'Amour, à la plus belle
 je fais présent d'un de mes traits,
 et d'une fraîcheur naturelle
 qui rende immortels ses attraits.
 L'Amiti dit qu'à la plus tendre
 elle donnoit ses noeuds de fleurs,
 et qu'elle auroit, sans y prétendre,
 le choix et l'empire des coeurs.

Venus, à la plus amusante,
 fit présent des plus doux appas,
 et d'une grace complaisante
 pour accompagner tous les pas.
 Minerve offrit, pour la plus sage,
 un égide où les traits du fort
 s'éteindroient tous au passage,
 et se briseroient sans effort.

A celle dont l'esprit solide
 brille de l'éclat le plus pur,
 à celle dont le goût décide
 par le sentiment le plus sûr,
 je veux, dit le dieu de la lyre,
 adresser mes vœux et mes chants:
 c'est le coent qui me les inspire;
 les plus vrais sont les plus touchans.

Qui fut chargé de ce message?
ce fut l'aimable Vérité.
De ces dons le juste partage
fut remis à son équité.

A les placer elle s'empresse;
mais bientôt ayant deviné
qu'ils avoient tous la même adresse,
à Susanne elle a tout donné.

Par M. MARMONTEL.

9.

E n i g m e .

Bien avant les ballons je parcourois les airs;
Bien avant les vaisseaux je traversois les mers;
Quand ton oncle en mourant te fit son légataire,
C'est moi qui lui prêtai mon secours salutaire.
J'étois avec Iris quand par un billet doux
Elle te fit savoir l'heure du rendez-vous.
Que de viendrait sans moi la tendre tourterelle?
Le renard la prendroit en courant après elle.
Entends-tu dans ton père le chant du rossignol?
C'est moi qui vers ces lieux ai dirigé son vol.
Tu vois par ce tableau combien je suis utile;
On me connoît aux champs, à la cour, à la ville.
Ne vas pas me chercher chez le peuple poisson,
Quoiqu'au fond des étangs je suive le plongeon;
Mais tu peux me trouver au nid de la fauvette,
Sur la tête d'Eglé, sous sa molle couchette.
Enfin, mon chef à bas, tu peux encor me voir

Où tu m'as mis, lecteur, dedans le pôt au noir.
Mon sexe me trahit, et je viens d'en tant dire,
Que tu m'as deviné sans finir de me lire.

(Mot de la charade du dernier cahier:
Tête.)

Table des matières.

	Page.
<i>Estampe. Portrait de Fox.</i>	
1. Suite des fragmens d'une promenade au- tour de la Grande Bretagne; par un officier François émigré.	385
2. Le hareng. (Suite)	416
3. La corruption des mœurs; fragment d'un poëme posthume du cardinal de Bernis.	432
4. Le conteur Turc.	444
5. Le petit marchand de laine.	452
6. Des lits de la mer.	465
7. Nouvelles littéraires et scientifiques.	469
8. Poésies.	474
9. Enigme.	479



DIETERICH
Ex-Maire de Strasbourg
guillotiné à Paris.

334

DECEMBRE.

I.
Les courtisannes de Londres.

Je dirai ici un mot de courtisannes de Londres qui y sont par milliers et de toutes les hiérarchies, mais presque toutes jolies, quand la débauche n'a point flétri les charmes dont la nature a presque généralement doué les femmes en Angleterre. Ces classes ou hiérarchies sont comme en France, car en certains articles, toutes les capitales de l'Europe se ressemblent, mêmes celles où l'hypocrisie est la vertu courtisane, comme à Madrid, à Lisbonne, à Turin, et du tems de * * * *, à * * * *, où il y avoit un tribunal de chasteté, espèce d'inquisition

N. C. d. L. Nr. XII. 1796. H h

qui outrageoit plutôt la pudeur qu'elle ne la préservoit de toute atteinte.

Dire que les filles de la première classe sont plus nombreuses et plus opulentes à Londres qu'à Paris, c'est, en peu de mots, en donner l'idée qu'on doit en concevoir, elle abonde en Aspasiés qui possèdent toutes les vertus des hommes et les graces de leur sexe, jusqu'au dehors de cette délicieuse pudeur sans laquelle les graces même ne font rien. Ces femmes qui ont le plus grand ton ou plutôt qui le donnent à la capitale, nous rappellent singulièrement ces courtisanes fameuses que célèbre la Grece, aux pieds desquelles on trouvoit Alcibiadé et le sage Socrate.

Nos modernes courtisanes aux chars dorés, aux rivières de diamants ne sont que d'élégantes griffettes en comparaison de celles de Londres, dont le luxe efface celui des Rois; les trésors de Golconde et l'or des Nababs ne semblent passer en Europe que pour elles. Une de ces filles avoit fixé le prix d'une nuit passée entre ses bras à cent guinées, et c'étoit à qui obtiendrait cette faveur, quand un prince que je ne nommerai pas se présenta, et ne mit le lendemain sur la toilette de la belle qu'un billet de banque

de cinquante livres sterlings. La superbe Laïs dédaignant cette offrande, déclara au prince que la porte lui seroit désormais fermée, et devant lui envoya le billet (dont le papier étoit très mince) chez son patissier pour lui en faire un pâte, qu'elle mangea en prenant son thé. Une autre moins magnifique offrit à deux femmes qui venoient déjeuner chez elle, une petite jatte de fraises qui avoit coûté 60 guinées, en leur disant *c'est une petite nouveauté dont j'ai voulu vous régaler, c'est ainsi que les femmes comme nous doivent se traiter.* Malgré une infinité de traits pareils que je pourrois citer encore, ces femmes meurent dans l'opulence, et presque toutes ont de bons contrats et un mobilier immense pour en faire au besoin.

Entre ces filles et celles de la seconde classe, il est une espèce intermédiaire qui habite près de St-James, et est entretenue dans des maisons particulières, qui sont les fersails des gens de la cour. La petite rue de *king's place* contient, à elle seule, six de ces maisons, qui sont réellement montées sur le ton de l'opulence et du plus grand air. Il y a un carosse pour conduire les demoiselles au spectacle, et des jokeis en livrée pour les y accompagner. Le meilleur

H h ij

ordre y regne; les prêtresses, qui y sont reçues, payent une forte pension et sont astreintes au régime qui se trouve établi dans ces maisons, dont l'entrée est à un taux si exorbitant, que le grand seigneur ou le capitaliste peut seul y entrer.

Les filles de la seconde classe, qui ont aussi leurs *keepers* (entreteneurs) plus ou moins riches, et vont encore en *parti-bien*, occupent pour la plupart la paroisse de Mary-bonne dans Westminster, et vivent assez honnêtement sous la protection des loix, qui assurent la tranquillité à tous ceux qui supportent les charges publiques et ne troublent point l'ordre. Ces filles, et même celles de la classe la plus vile, sont admises en justice pour y porter témoignage, et l'on ne s'est jamais plaint qu'elles en ayent abusé.

Les malheureuses, enfin, qui sont obligées de se donner au premier venu, forment la dernière et la plus nombreuse classe. On peut l'évaluer, sans exagération, à plus de trente mille. Dans toutes les saisons de l'année, elles inondent les principales rues et les places, aussitôt que le jour commence à tomber. Une très grande quantité joint à la mise de l'aisance la propriété qui l'ac-

compagne, ce qui est un très-grand attrait pour l'Anglois, chez lequel la propreté est poussée jusqu'à la manie. Les moins dévergondées parcourent les rues, sans mot dire, jusqu'à ce qu'on leur adresse la parole; et les plus effrontées vont par groupes, provoquent, arrêtent les passans, d'une manière non moins brusque et soldatesque que nos filles de la rue St. Honoré. Elles vous mènent chez elles, et plus volontiers dans des tavernes où elles sont habituées, parce qu'elles ont un double gain à espérer, et que la bouteille de vin est le préliminaire de tous leurs marchés. Mais en détournant les yeux de dessus cette crapuleuse espèce, dont je n'ai parlé que par ce qu'il faut parler de tout, je vais les porter sur une espèce de maisons qui ne se trouve qu'à Londres, et qui y est connue sous le nom de *bagno*, mot Italien qui signifie bain, par ce que ces maisons dans l'origine n'étoient que des bains, et qu'on y en trouve encore dans plusieurs. Leur destination actuelle est de servir aux plaisirs de l'un et l'autre sexe, où, malgré ce qu'ont dit quelques voyageurs, il n'entre jamais que des filles; l'honnête bourgeoise, telle passionnée qu'elle soit, quelle que soit la contrainte dans laquelle la surveillance

des parens ou d'un époux la tienne, se croiroit déshonorée, perdue, si elle franchissoit le seuil d'un bagno.

Ces maisons sont magnifiques, les meubles qu'on y trouve, précieux, et les commodités qu'on y procure, infinies; elles sont combinées pour captiver, frapper, enivrer tous les sens, et surtout dilater, dé-pétrifier le flegme anglois, à l'aspect duquel les graces légères et les amours badins s'effrayent et s'enfuient si souvent. On n'y entretient point de filles, mais on les y envoie chercher, et ce ne sont jamais que celles qui se sont fait remarquer par leur ton, leur mise et leurs charmes. Comme elles savent que les bagnoes sont pour elles ce que furent aux compagnons de Pizarre les mines du Potosi *), elles s'empressent d'y envoyer leurs adresses et quelquefois quelque chose de plus. La fille qu'on a envoyé chercher, si elle ne plaît pas, se retire sans rien demander et sans marquer d'humeur; on paye seulement les porteurs qui l'ont amenée et

*) Pizaare et ses compagnons d'armes firent la conquête du Pérou où est situé le Potosi, pays rempli de mines et où il ne croit pas un brin d'herbe.

doivent la reconduire. Tout se passe en paix et avec ce calme flegmatique qui n'appartient qu'aux Anglois. Le moindre bruit est banni de ces maisons, on n'y entend pas même marcher les valets, qui ne se meuvent qu'à la sonnette, parceque les parquets, jusqu'au plus petit coin, sont garnis de tapis ou de paillassons; mais l'on n'entre point dans ces maisons sans des poignées de guinées, et tout, jusqu'à l'air, s'y paye au poids de l'or, et ne sauroit trop se payer; c'est une espèce d'expiation qu'on fait aux mœurs que l'on offense. Beaumarchais, qui a eu tant d'occasions de connoître les hommes et les a si bien peints, a remarqué, pendant son séjour à Londres, qui a fait époque dans notre chronique scandaleuse, qu'on dépensoit plus, dans une nuit, dans les bagnes et les tavernes de Londres, qu'il n'en falloit pour entretenir les Provinces-Unies pendant six mois. On feroit un volume des profusions, des folies sans nombre, que les Anglois s'y permettent. Il faut être Anglois pour les concevoir; aussi les caractérisent elles mieux que tout ce que l'on en pourroit écrire.

Un jeune homme de Southampton élevé par un père qui avoit toujours vécu à la cam-

pagné, et s'étoit fait une telle idée de Londres qu'il n'avoit jamais permis que son fils y mit le pied, ce jeune homme, dis-je, après la mort de ce père trop rigide sans doute, se vit à peine maître de ses volontés et d'une fortune de quarante mille livres sterling, (950,000 liv.) qu'il vola à Londres et descendit, non chez un ami, non dans un hôtel, mais dans un *bagno*, où il s'établit à demeure. On fut d'abord surpris de cet arrangement, mais on connut bientôt que l'homme auquel on avoit affaire, avoit une fièvre d'amour ou plutôt de débauche, car le délire de l'homme véritablement amoureux c'est pas celui du débauché. Chez le premier c'est tout feu, c'est un brasier, un volcan qui a une explosion — Chez le second, l'est une stupeur un feu sulphureux qui couve dans le silence, s'exhale et finit lorsque la matière ignée est consumée. Le jeune homme de Southampton étoit insatiable de voluptés; l'or qu'il avoit fait luire, l'inexpérience qu'il avoit montrée à des gens, qui voyoient tant d'étourdis et savoient si bien les connoître, firent naître des projets qu'on se hâta d'exécuter. On eut soin de l'entourer jours et nuits d'une cohorte de ce que les Anglois appellent *good-compani-*

ons, d'une autre de filles, de musique et de banquets de vins même les plus chers. Il y avoit dix jours que cette orgie monstrueuse, duroit lorsque celui qui en étoit l'objet blâmé enfin par la satiété, bailla et se rappela un camarade d'école qu'il avoit dans la capitale; il l'envoie chercher pour l'associer à ses plaisirs, mais quel est la surprise de ce dernier, lorsqu'il apprend que son ami est dans la fange des *bagnos* depuis plusieurs jours. Il lui représente vivement les dangers et les suites d'un pareil dérèglement, et le détermine à sortir de ce cloaque; mais il falloit payer la dépense; elle étoit énorme, et la carte qu'on leur présenta un volume; elle se montoit à treize mille livres sterling (296,000 lixres). Le mentor du jeune provincial indigné de cette lâche surprise faite à l'inexpérience, ne voulut jamais consentir à solder ce compte, il fournit caution, l'affaire fut portée aux tribunaux où pour punir l'adresse perfide des malheureux qui avoient cherché à perdre l'inconsidéré jeune homme, il fut condamné à ne payer que deux mille livres sterling, espèce d'amen-de qu'on lui imposoit comme une leçon.

Cet abus et tant d'autres sont inhérens aux grandes villes et même, je l'ose dire,

H h v

en soutiennent le commerce; pour en avoir la preuve il suffit de consulter à Paris nos marchands du Palais-royal, et à Londres ceux du Strand et de la Cité, sur ce qu'ils appellent leurs meilleures pratiques, celles qui marchandent le moins et payent le mieux; sur les bords de la Tamise, comme sur les rives de la Seine, on vous répondra que ce sont les filles; mais c'est à Londres plus particulièrement que cette vérité est de toute évidence, par ce que pour les filles, il n'est point de terre de promesse comme cette ville. Un jeune Anglois qui n'est point engagé dans les liens du mariage a-t-il deux mille livres sterlings de revenu, il est économe sur tout, et deux cents suffisent à tous ses besoins journaliers, mais les dix-huit cents autres sont destinés aux belles de Marybonne pour lesquelles l'économie n'a pas lieu. Un tavernier de *Drury-lane* qui connoît ses compatriotes et leurs goûts, fait imprimer tous les ans une liste des filles qui ont acquis une certaine renommée, et ce recueil éditant est intitulé *Harry's list of Covent-garden Ladies* *), avec leurs noms

*) Catalogue des dames qui fréquentent *Covent-garden*, publié par *Harrys*.

et demeures. On y donne les détails les plus circonstanciés sur leur figure et leur savoir-faire, quelque infidèles que soient souvent ces détails, ce catalogue n'en est pas moins tiré à huit mille exemplaires, qui sont enlevés dans un mois. Je suis entré dans ces minuties par ce qu'elles peignent beaucoup mieux que les grands traits, où, couverts d'une superbe draperie, on ne voit les hommes qu'en beau; sous ce cadre ils se ressemblent tous.

2.

Aventure tragique de la belle Suky.

Comme nous nous préparions à retourner à bord, il arriva au château une noce qui venoit y faire festin. La mariée étoit parente du fermier du duc d'Argyle, à qui appartenoit le château, elle paroissoit avoir vingt ans, et étoit une très-belle fille. L'époux étoit un beau jeune homme, fils d'un riche tenancier de Bunaw, bourg situé au fond de Loch-Etive, qui pénètre fort avant dans les terres. Le fermier du duc d'Ar-

gylé, qui avoit pour le jeune Laird qui nous accompagnoit la déférence qu'il auroit eue pour son seigneur, ne voulut point que nous partissions sans avoir pris part aux divertissemens et au bal qu'on préparoit. Nous fûmes, sur la figure du jeune Campbell, que nous lui ferions plaisir en restant, et nous acceptâmes l'offre du fermier. On but le Wiskey, on se mit à table, et la joie s'empara de tous les convives, qui au premier abord, avoient paru un peu réservés. A la bière succédèrent les flacons de vin de Bordeaux, et au vin de Bordeaux les bols de punch. Le premier *toast* fut pour la belle Kinedy; c'étoit le nom de la mariée, le second s'adressa à William Kinedy, son époux, le troisième aux enfans à naître de ce beau couple, et le quatrième aux étrangers qui avoient honoré la noce de leur présence. Nous fîmes raison à cette santé et à plusieurs autres, qui ne furent interrompues que par l'arrivée du joueur de cornemuse. Le son de l'instrument chéri des Hébridiens, acheva ce que le punch avoit commencé, c'est-à-dire, qu'il acheva d'exalter la tête des convives, et tout le monde se mit en devoir de danser. Ce furent la mariée et le jeune Campbell

qui ouvrirent le bal. Le danseur eut les graces que donnent une taille avantageuse, et les leçons de l'art; la mariée eut celle de la nature, telle que les poètes nous la peignent dans ces nymphes légères qui dansoient dans les fêtes d'Adonis, ou dans celles qu'on célébroit en l'honneur de Diane. Le front de Kinedy étoit radieux, son œil enflammé suivoit son épouse, il cadencoit de tout son corps les pas qu'elle exécutoit avec autant de légèreté que de précision. Elle enchantait tout le monde par ses graces naïves, et tout le monde s'empressoit de la fêter. C'étoit fêter Kinedy qui étoit réellement à peindre; enivré du plaisir de voir son épouse, l'unique objet des attentions des convives, il ne savoit comment leur en témoigner la satisfaction, toutes les expressions étoient sentimentales, et nous jouîmes, John et moi, de le voir jouir.

Malgré les libations fréquentes, la grosse joie, et quelques danses voluptueuses qui devoient exalter les sens, tout se passa bien et avec une décence que je n'attendois point trouver dans des gens de la campagne qui, accoutumés à vivre plus que frugalement, doivent perdre la tête au moindre excès; personne ne la perdit, et, après qu'on se

fut bien diverti, chacun se retira, vers les onze heures, dans la chambre qui lui avoit été préparée. Les époux eurent celle qu'occupent les ducs d'Argyle lorsqu'ils viennent à ce château; peut-être l'amour et l'hyménée ne l'avoient-ils jamais habitée. Le lendemain, après un ample déjeuner, qui fut aussi joyeux que le festin de la veille, chacun pensa à s'embarquer pour se rendre à ses foyers, ce qui s'exécuta selon la coutume du pays; c'est-à-dire, que tous ceux qui avoient été invités à la noce par les parens du marié, devoient monter une chaloupe dont Kinedy devoit tenir le gouvernail, et que les parens de l'épousée, avec ceux qu'ils avoient invités, devoient s'en retourner dans la chaloupe du père de la mariée, et toutes aborder en face de la maison des nouveaux époux, où les deux familles devoient se porter les derniers *Toasts*. Les chaloupes de cette joyeuse flotte avoient chacune leurs couleurs et différens ornemens. Celle de la mariée portoit un pavillon blanc, et celui de la chaloupe de son époux étoit couleur de feu. Le père de la belle Kinedy et ses enfans nous firent les plus vives instances pour les accompagner à *Bunaw*, et nous ne pûmes nous en défendre, car il n'étoit pas

possible de déobéir à la charmante *Suky*; c'étoit le nom que portoit la mariée étant fille. Nous consentîmes donc à accompagner ces époux, et le mat de notre Yacht fut orné d'un beau ruban couleur de rose. Sans doute nous ne nous fussions pas rendus à leur invitation, si nous eussions soupçonné le malheur qui les menaçoit: mais ne nous hâtons point de couvrir de ciprés les roses de l'amour; assez tôt la joie de ces époux sera changée en un deuil funèbre. Pour le bonheur des humains, la main bienfaisante de l'éternel a convert d'un voile épais le sinistre avenir.

Pleins de cette ignorance et de leur bonheur, ces bonnes gens s'empresrent de mettre à la voile. Une cornemuse, qui est sur la première chaloupe, fait retentir les airs des sons de l'allégresse, et nous débouchons la baie aux cris de *vivat Suky*; nous avions huit milles à faire, et un vent frais sembloit nous promettre un heureux trajet, avec l'espoir de franchir aisément le pas de *Conf-huil* qui est une espèce de cataracte dangereuse lorsque la marée baisse. Nous l'avions passée et nous atteignons le cap de *Pemora* quand le vent changea tout à-coup, et nous devint entièrement contraire. Au

3211103

bout d'une demi-heure, il étoit violent et avoit obligé les chaloupes à s'éloigner les unes des autres, pour ne point s'entrebriser. Je ne craignis point pour notre Yacht qui, aussi solidement construit que léger, sembloit braver la vague et ne l'affronter que pour la briser sans effort; mais il n'en étoit pas de même des chaloupes, qui furent bientôt le jouet de la tempête, qui est terrible dans ces parages. Nous accompagnâmes, nous suivîmes long-tems celle du père de la belle Suky, où Campbell avoit voulu s'embarquer; mais nous perdîmes entièrement de vue celle de Kinedy, et l'autre chaloupe ne resta sous nos yeux que pour nous rendre témoins de sa détresse; des vagues qui se formoient autour d'elle comme des montagnes énormes, sembloient prêtes à l'abîmer; nous manoeuvrâmes long-tems envain pour lui porter secours; la violence des vents s'opposoit constamment à nos efforts généreux. Il y avoit déjà près d'une heure, que l'obscurité de la nuit s'étoit jointe à la furie des flots, pour augmenter notre commun désespoir, quand le vent devint moins fort, et que nous parvinmes à jeter un cable à la malheureuse chaloupe qui, sans l'adresse de nos matelots, se fut brisée
contre

contre nos bâtimens, avant que nous eussions pu sauver ceux qui la montoient. Après beaucoup de travail et des précautions infinies, on vint enfin à bout de les recueillir tous, et d'abandonner aux flots la chaloupe trop endommagée pour la rentrer à bord. La jeune femme, qui dut son salut aux soins de Campbell, fut mise sans connoissance dans le cabinet du Yacht, où elle ne revint à elle que pour se livrer au plus affreux désespoir lorsqu'elle ne vit point son époux. On lui avoit d'abord fait croire qu'il étoit sur le tillac occupé à la manœuvre; elle voulut voler à lui, on la retint, et ses cris remplirent les airs; je ne pus soutenir le spectacle que m'offroit cette infortunée, je me sauvai sur le pont et la laissai entre les bras de son père autant livré qu'elle à la douleur, mais qui s'efforçoit de la lui cacher, pour ne pas augmenter la sienne.

Enfin, après avoir long-tems lutté nous-même contre la tempête, non sans beaucoup de danger, nous abordâmes avec un meilleur tems à la baie de Tobir-mary, une des meilleures de l'isle Mull. Nous fumes accueillis par un oncle de Campbell, qui ne se contenta pas de prodiguer ses soins à la jeune Suky, mais qui envoya deux

N. C. d. L. Nr. XII. 1796. I i

chaloupes pour apprendre des nouvelles de celle de Kinedy, et lui donner tous les secours nécessaires. Les cousines de Campbell parvinrent à apaiser un peu la douleur de la jeune épouse, et à faire renaître l'espoir dans son cœur, qui sans cesse étoit flatté par ceux qu'elle envoyoit vers le rivage à la découverte.

Cependant rien ne paroissoit, les chaloupes étoient parties le matin, il étoit déjà midi, et rien n'annonçoit leur retour. Suky, l'impatiente Suky, commençoit à n'être plus la dupe de ceux qui, par humanité, avoient flatté son espoir; elle vouloit elle-même s'embarquer et aller chercher son époux. Enfin, vers les trois heures de l'après midi, on aperçut les chaloupes qui revenoient, et on en remarquoit une que nous reconnûmes pour celle de Kinedy. Cette nouvelle fut portée à son épouse qui tressaillit de joie, et s'élança pour voler au devant de son époux; on lui objecta que les chaloupes étoient encore loin, et son père, qui sortit pour aller au rivage, lui promit de venir l'avertir sitôt qu'elles seroient prêtes à toucher la terre. Ah! sans doute le bonhomme présageoit quelque triste nouvelle, et son présage étoit vrai. Campbell

qui, sitôt qu'on avoit apperçu les chaloupes, s'étoit jetté dans un canot pour aller à leur rencontre, fut le premier qui prit terre, et ses yeux baignés de larmes nous annoncèrent le malheur de la belle Kinedy. — Son époux n'étoit plus; c'étoit le seul de la chaloupe qui eût péri dans le fort de la tempête, et, tandis qu'il gouvernoit avec une peine incroyable, un coup de vent l'avoit jetté à la mer, et, dans sa chute, il s'étoit si grièvement blessé à l'éperon du gouvernail qu'il avoit perdu connoissance, et n'avoit pu nager. Ses compagnons, cependant, étoient venus à bout de le tirer des flots, mais occupés à leur propre conservation, ils n'avoient pu lui donner assez tôt les secours qu'exigeoient sa blessure, ainsi que l'abondance d'eau qu'il avoit avalé. L'infortuné jeune homme étoit mort peu d'heures après avoir été tiré des flots.

Les chaloupes avoient abordé le rivage, et les parens, les amis de Kinedy, fondant en larmes en débarquoient la froide dépouille, quand, tout-à-coup, l'infortunée Suky paroît, la chevelure en désordre et hors d'elle même, elle pousse un cri aigu que je crois entendre encore, et s'élance sur le cadavre de son époux — *Il est donc vrai,*

s'écrie-t-elle — *Ah cher Kinedy! ta malheureuse épouse va te rejoindre!* — Elle n'en put dire davantage, et, serrant dans ses bras les restes inanimés de son époux, elle perd entièrement connoissance; son père, les jeunes parentes s'empressent autour d'elle, on veut la faire revenir à elle même, mais je conseille à ces bonnes gens de se saisir du moment où elle n'est pas à elle pour l'arracher de l'objet de sa douleur. En effet, on la transporte à la maison, elle y reprend ses sens; mais son état devient des plus inquiétans. L'oncle de Campbell, qui se trouve être le médecin de l'isle, en est alarmé, elle avoit une fièvre violente et des symptômes effrayans d'une plus forte crise. Ne pouvant être d'aucun secours à cette famille infortunée, nous partîmes le lendemain pour nous rendre à Arross où nous étions à peine arrivés, que nous apprîmes que la malheureuse Suky, trompant ceux qui la surveilloient, s'étoit élancée par une fenêtre et s'étoit tuée. Nous fûmes on ne peut pas plus affligés de cette nouvelle, et le jeune Campbell, sur-tout, qui pleura et l'épouse et l'époux, comme s'il leur eût été attaché depuis long-tems. Je lui sus gré de sa sensibilité, elle faisoit honneur à

son cœur; car tout cœur sensible est vertueux.

3.

Le mépris de la gloire.

Conte Oriental.

LE Visir Othman s'acquit une grande réputation dans l'Empire de Perse, sous un Prince de la race des Sassaniens. Tandis que par sa sage administration il assurait le repos de l'Etat et relevoit la splendeur du trône de son Maître, le jeune Abdala, fils d'Othman, commençoit à déployer des vertus dignes de le rendre encore plus cher au meilleur des pères, et de le faire admirer de tous ceux qui en étoient les témoins. Le vieillard Achmet avoit été appelé du fond de sa retraite, pour veiller à l'éducation d'Abdala. Il s'étoit plu à imprimer dans l'ame de son élève des principes de vertu et de piété, et il avoit enflammé sa vive imagination de l'amour d'une gloire pure; car le Sage étoit bien sûr que cette noble passion serviroit à mieux développer les qualités naturelles du jeune disciple, et leur

donneroit plus d'énergie. Bientôt Abdala mérita d'attirer sur lui les regards de tout l'Empire. Les émanations de sa bienfaisance repandoient le bonheur autour de lui; et l'ardeur héroïque qu'il nourrissoit dans son sein, le fit distinguer promptement dans les champs du danger. Il obtint à la fois, et l'amour du peuple, et les distinctions du Sultan; distinctions qui auroient pu paroître excessives, mais qu'Abdala méritoit par ses grandes vertus. Il fut chargé du commandement des armées avec une autorité sans limites; et des frontières de la Perse jusqu'aux rives de l'Océan Indien, il soumit tout à la domination de son Maître. Quoique très-jeune encore, il inspiroit autant de respect que d'amour à tous ceux qui l'approchoient; et l'envie même, déarmée par ses graces et par sa douceur, craignoit de ternir l'éclat de sa gloire.

Mais pendant qu'Abdala cueilloit chaque jour de nouveaux lauriers, et satisfaisoit, par des actions éclatantes, son insatiable amour de la renommée, son père devint la victime des caprices de la fortune. Othman possédoit les mêmes qualités auxquelles la valeur de son fils avoit donné un plus grand lustre; et ce Visir s'imaginoit que dans

une Cour corrompue on pouvoit demeurer impunément bon et vertueux; mais l'orage grondoit déjà au dessus de sa tête; les nuages épais de la jalousie, de l'ambition, de la haine, de la vengeance, l'environnerent, et formèrent contre lui un ouragan plus terrible que ceux, qui élèvent et renversent les montagnes de sable des vastes déserts de l'Arabie.

Son palais, si long-temps rempli de courtisans, fut soudain abandonné; et le Visir, dépouillé de tous ses honneurs, demeura dans une triste solitude. Il perdit en même temps et ses richesses et son crédit; et après avoir employé toute sa vie au service de son Prince, on crut lui faire grâce en lui laissant une maison de campagne qu'il avoit reçue de ses pères, et où il se retira loin d'un monde ingrat et perfide.

Dans cette retraite, Othman, quelles étoient tes pensées? quelles étoient tes occupations? Le soleil ne ramenoit que des jours vides et d'une oisiveté accablante; et tes nuits n'étoient remplies que de rêves importuns. Enfin le tempérament du père d'Abdalla fut bientôt affoibli par tant d'inquiétudes; son ame succomba sous le poids de la disgrâce. Il se livroit sans cesse à un

sombre désespoir. Des pleurs amers obscurcissoient ses yeux; et ce n'est qu'en voyant approcher le terme de ses jours qu'il sentit une sorte de joie. De son lit de mort, il donna ordre qu'on appelât son fils. Légénereux Abdala quitta soudain l'armée qu'il commandoit, et vola tout en larmes dans les bras de son père, pour en recueillir les derniers soupirs. Othman, à son approche, rassembla le peu de force qui lui restoit, et élevant sa tête et fixant de ses yeux mourans Abdala: "O mon fils! lui dit-il, sois attentif à mes discours. Tu as vu long-temps ton père dans tout l'éclat de la prospérité, tu le contemples maintenant au comble des revers. Je suis devenu la proie des intrigues des méchans. L'Ange de la mort étend ses ailes sur sa défaillante victime; profite donc de mon exemple: évite les honneurs publics. Fuis loin des cours et des courtisans, comme loin des tygres du désert. Ne sois plus séduit par le fol amour de la gloire et la stérile admiration des peuples: la vertu doit se suffire. Que ton bonheur existe dans ton ame; et soit indépendant des autres. Méprise le monde et les opinions, qui sont toujours aussi flottantes et aussi incertaines que les vagues de l'Océan agité par les tem-

pêtes. Pendant le reste de tes jours, évite la renommée et la gloire; elles te feroient consumer ta vie dans des travaux pénibles pour des hommes qui ne le méritent pas. Dérobe-toi à leurs regards, et que ton destin s'écoule, semblable à la flèche qui ne laisse point de trace après elle. Ta modération doit t'envelopper comme un nuage, et te cacher à l'envie".

Il ne put en dire davantage. L'éternité commençoit pour lui; et il expira. Abdala répandit un torrent de larmes sur le sort d'un si tendre père; et conservant dans le fond de son ame les conseils qu'il venoit d'en recevoir, il se proposa d'en profiter immédiatement, et de conformer désormais sa conduite à des préceptes si sages. Il se défit de ses emplois et de ses dignités. Il se rendit invisible à tout le monde. La joie et les plaisirs s'éloignèrent de son palais. L'ambre et l'aloës n'y exhalèrent plus leurs doux parfums. Les vases d'agate qui débordient autrefois dans les festins les plus délicieuses liqueurs de la Perse, furent délaissés, vides, à l'écart; et la main même de la bienfaisance, qu'Abdala avoit jusqu'alors tenue ouverte sur les malheureux, sembla s'être refroidie et refermée pour jamais

L'écho cessa de répéter ses louanges; et la calomnie commença à le noircir. Ses oreilles en furent frappées; mais il méprisa ce bruit. Les leçons du sage Achmet s'étoient entièrement effacées de son souvenir. Les semences de la vertu germoient plus dans son cœur. L'amour de la gloire, qui l'avoit tant enflammé, venoit de s'éteindre; l'idée même lui en paroissoit fatigante; et pour mieux prouver qu'il méprisoit absolument ce qu'on pouvoit penser de lui, il se répétoit souvent à lui-même: "Afin que les hommes ne s'imaginent pas que j'ambitionne leurs suffrages, j'aurai bien soin de ne plus paroître coupable de la moindre bonne action".

Peu à peu cette manière de penser se changea en une insensibilité, qui dégrada le caractère d'Abdala; et le mépris de la gloire devint bientôt en lui le mépris de la vertu. O Abdala! malheureux Abdala! toi qui tonnois jadis à la tête des armées, toi dont la voix commandoit aux nations; à quel degré d'abaissement je te vois descendu! Foible, abattu, tu végètes dans une oisive langueur; et ton ame avilie ne sent plus les nobles impressions de la vertu!

Tandis qu'Abdala s'endormoit ainsi dans une lâcheté coupable, le bruit de son changement se répandoit au loin, et frappa bientôt l'oreille du solitaire Achmet. Ce vénérable vieillard fut vivement affecté de la honte de son disciple, et, comme si la mort eût suspendu son glaive sur lui, il tomba sans mouvement au milieu de sa cabane. Nul Ange ne descendit alors pour se mêler à ses méditations. Nulle inspiration divine n'éleva sa pensée jusqu'à la source de tous les êtres. Le malheur d'Abdala sembloit avoir pour jamais éteint l'enthousiasme du Sage, et la pieuse ferveur de son âme contemplative. Achmet se sentoit accablé, en réfléchissant qu'un jeune homme d'une aussi grande espérance s'arrêtoit follement au milieu de sa brillante carrière, et résistoit au sublime penchant que la nature et l'éducation lui avoient donné. Enfin le vieillard se levant, prit son bâton blanc dans sa main, éteignit la lampe qui brûloit devant lui, traversa les déserts de l'Arabie, et arriva à la demeure d'Abdala.

Ce ne fut pas sans peine qu'Achmet se fit introduire: mais dès que les portes de la maison lui furent ouvertes, il marcha droit à l'appartement de son jeune élève. Abdala

étoit tristement couché sur un sofa, les regards fixés sur le parquet, et l'ame plongée dans une vague apathie. Achmet se présente tout à coup. Ses yeux étoient encore vifs et perçans, quoique l'abondance des pleurs qu'il venoit de répandre en eût beaucoup affoibli l'éclat. L'hiver de l'âge avoit blanchi ses cheveux et sa barbe vénérable; et le noble courroux qui bouleversoît son cœur, lui donnoit une impétuosité qui alarma le disciple. Confus et humilié, Abdala rougit en appercevant le Sage. L'un et l'autre furent alors si oppressés, que leurs langues demeurèrent muettes, et que des pleurs coulèrent également le long de leurs joues. Enfin Achmet s'écria d'une voix plaintive: O Abdala! et ses sanglots suspendirent encore son discours. Abdala, à ce seul mot, sentit redoubler sa confusion, et essaya de se retirer; mais le vénérable Achmet, à qui l'indignation avoit rendu toute sa force, arrêta le jeune homme, et le fixant avec des yeux irrités, lui tint ce discours: "C'est en vain que vous cherchez à m'éloigner de vous: à mon aspect votre génie vous effraie, et par moi il veut vous arracher de votre léthargie, et rallumer les mourantes étincelles de ce feu divin dont vous brûliez

pendant les jours heureux, où mes instructions ranimoient vos esprits comme la rosée du matin ranime la verdure des champs fertiles de Damas. Mais combien vous êtes déchu ! Vous avez oublié tous les principes de la sagesse, et vous demeurez sourd, même à la voix de la gloire, musique la plus douce pour l'oreille de l'homme vertueux ! Mais pour vous rappeler encore une fois du sein de votre folie, et de cet orgueil insensé dans lequel votre ame paroît stupidement abîmée, lisez le livre de la vérité, qu'un Génie a daigné me remettre pendant les heures de la contemplation, où ma pensée s'élève jusqu'au trône du Grand-Etre, de cet Etre dont la main toute-puissante a lancé les planètes dans les champs illimités du vuide, de cet Etre qui entretient dans une harmonie perpétuelle, le monde, physique et le monde moral, par un mécanisme dont il s'est réservé le secret”.

Le cœur d'Abdala fut encore bien plus ému, dès qu'il lut les paroles qui suivent :

“Quand la vertu fut envoyée du haut des cieux pour gouverner les folles passions des hommes, son attrayant aspect, sa beauté simple et majestueuse, la firent admirer de tous les mortels : mais telle est la pervers-

fité de la nature humaine, que bientôt la vertu perdit à leurs yeux tous ses charmes, et que voyant son culte abandonné, elle remonta vers la demeure divine, d'où elle étoit descendue pour aller se plaindre des enfans des hommes. Là elle observa que les mortels aveuglés étoient non-seulement insensibles aux biens qu'elle leur dispensoit pendant leur vie, mais encore à ceux qu'elle leur promettoit dans le séjour, où elle conduiroit les âmes de ses adorateurs après leur terrestre existence. Ces plaintes auroient dû, sans doute, exciter la colère céleste; mais la suprême bienfaisance se contenta de renvoyer la vertu sur la terre, en lui fournissant les moyens de mieux établir ses droits. La gloire fut chargée de l'accompagner, avec le pouvoit de dispenser des récompenses aux humains pendant leur vie, et même au delà du tombeau. A peine les deux divinités abordoient la terre, que la gloire sonna et fit retentir sa trompette d'argent. Une ardeur soudaine embrasa tous les cœurs. Par-tout où la vertu étoit accueillie, la gloire voloit sur ses pas: mais elle s'éloignoit même des cours où l'on ne chérissoit qu'elle seule; et si elle daignoit quelquefois s'en rapprocher, il falloit que ceux

qui l'invoquoient méritaient les faveurs de la vertu. Par cette heureuse institution, les mortels suivoient les sentiers de la justice, et se distinguoient par des actions louables, soit qu'ils fussent épris des seuls charmes de la vertu, soit qu'ils ambitionnassent les applaudissemens de la gloire. Mais combien dure peu tout ce qu'on voit au monde sublunaire! La gloire même commença à éprouver le sort qu'avoit d'abord eu la vertu: les hommes sembloient rassasiés de ses récompenses, et les doux accords de ses louanges ne flattoient plus leurs oreilles endurcies. Il est certain qu'alors par-tout où la gloire étoit repoussée, la vertu se retiroit après elle, et rarement la vertu paroissoit en quelque lieu, si la gloire ne l'y accompagnoit pas. Enfin, elles devinrent si mécontentes l'une et l'autre de la manière dont elles se voyoient traitées, qu'elles résolurent d'unir leurs plaintes, et de demander ensemble à l'être des êtres, de les garder auprès de lui. Soudain elles s'envolèrent vers son trône immortel. Là, elles représentèrent qu'il leur sembloit impossible de prolonger leur séjour sur la terre, puisque les mortels étoient séduits par les attraits perfides du vice, monstre récem-

trouvé

ment sorti du sein des ténèbres, pour s'opposer aux succès de la gloire et de la vertu. Mais l'éternelle bonté se déploya encore une fois avec plus de tendresse. Elle commanda aux deux immortelles de redescendre parmi les hommes, et leur dit que, malgré tous les torts de cette race aveuglée, elles devoient redoubler de soins pour la sauver. Bien plus, pour éteindre la puissance de la vertu, une Furie odieuse, qu'on nomme l'infamie, sortit du sombre séjour où le vice étoit né, et s'attacha pour jamais à tous les pas. Il fut même établi que par tout où la Vertu et la Gloire seront dédaignées, l'Infamie portera son souffle flétrissant, et que les deux monstres, ainsi que les célestes compagnes, erreront sur la terre jusqu'à ce que l'Ange de la mort, à la voix du Tout-Puissant, conduise la race entière des humains aux pieds de sa justice, pour y recevoir les peines ou les récompenses qui leur seront dues".

Abdala vit alors les brouillards de l'erreur se dissiper devant lui, et le jeune homme, s'élançant dans les bras d'Achmet, lui exprima, avec des transports de joie, toute la reconnoissance qu'il sentoit de se voir rappelé à la raison. Il avoua qu'on passe aisément

aînement du mépris de la gloire, au mépris de la vertu: soudain il se livra à sa première ardeur. Il illustra le reste de la vie par des actions mémorables; et le nom d'Abdala est devenu un des noms les plus glorieux qu'ait consacré l'Histoire de Perse.

4.

Entretien avec un mendiant.

EN traversant, il y a quelques jours, les boulevards, je rencontrai un homme, jeune encore, qui s'approcha de moi et me demanda l'aumône. Quoi! lui dis-je, en l'observant, à l'âge où vous êtes, ne pouvez-vous pas gagner votre vie? Je la gagne bien, me répondit-il. A quel métier? lui répliquai-je, assez surpris de sa réponse. En m'exposant, répartit ce malheureux, au mépris et à la dureté des riches. Son ton assuré, son air moins ignoble que celui des mendiants vulgaires, me déterminèrent à lier une sorte de conversation avec lui. Tu

N. C. d. L. Nr. XII. 1796. K k

as donc, repris-je, en lui adressant la parole, une aversion bien grande pour le travail, puisque tu aimes mieux être un objet de mépris pour tes semblables, et souffrir l'indigence, que de devenir un honnête artisan?

Premièrement, monsieur, à l'égard du mépris que les hommes ont pour moi, je vous avoue que je le leur rends bien. La seule différence qu'il y a entr'eux et celui qui vous parle, c'est qu'ils me le font voir, et que moi j'ai l'honnêteté de leur cacher le mien. Pour l'indigence, il est vrai que j'en ai les apparences, mais j'ai à-peu-près tout ce qui m'est nécessaire.

Comment peux-tu exciter la compassion, et obtenir quelques secours, n'ayant ni blessures ni maladies?

Si, pour rendre les hommes compatissans et généreux, il n'avoit fallu que leur parût estropié ou infirme, je n'aurois pas été embarrassé de jouer mon rôle; mais il y a tant de mauvais acteurs dans ce genre, que j'ai cru devoir entreprendre un autre. Je vous avouerai même que j'ai commencé par celui-là. Ceux auxquels je m'offrois, détournent la tête avec peine et sembloient

me fuir; ce qui ne faisoit pas mon compte. Plusieurs me disoient d'aller à l'hôpital; mais leurs conseils ne me donnoient pas de pain. J'ai donc pris le parti de me porter tout aussi bien que la nature le vouloit.

Etonné de la facilité avec laquelle ce misérable s'énonçoit, je lui demandai s'il avoit fait des études dans sa jeunesse. Oui, Monsieur, m'a-t-il répondu; j'ai appris beaucoup de choses assez inutiles: je pourrois me vanter d'avoir été toujours distingué parmi mes camarades de collège. Hélas! que diroient-ils, s'ils voyoient leur empereur mendier dans les rues? Mes parens se félicitoient de s'être ruinés pour me faire apprendre le latin. Ils avoient arrangé dans leur têtes que je serois prêtre, puis curé; et alors ils ne devoient plus manquer de rien. Une créature séduisante s'offrit à ma vue; je l'aimai, et ce fatal amour fit évanouir toutes leurs espérances. Ils ne furent pas long-temps les témoins de mes égaremens; la douleur les conduisit au tombeau, et moi j'errai long-temps sur la terre. — Mais, reprit-il, en s'interrompant, il seroit trop long de vous conter toutes mes aventures. Je vous dirai en deux mots qu'il n'y a guère de métier que je n'aie fait; et si je

K k ij

demande aujourd'hui l'aumône, c'est parce que j'ai compris que c'étoit encore l'état où il étoit le plus aisé de vivre heureux. Point d'impôts, point de créanciers, la plus grande liberté; voilà les avantages attachés à la mendicité. Si je m'abaisse à demander, c'est parce que je le veux bien; il ne tient qu'à moi d'être l'instant d'après l'égal de celui qui donne. Lorsque j'étois ouvrier, un maître brutal me commandoit. Sous l'habit de livrée, j'entendois les menaces d'un seigneur arrogant qui me payoit mal: tous les jours j'étois à la veille d'être chassé. Maintenant, pourvu que je rapporte à mon hôte de quoi payer mon gîte, je n'entends point d'injures. Lorsque je reviens sans argent, je lui dis d'un air un peu mécontent: ma chère dame, j'ai couru tout le jour en vain; pas un de mes débiteurs ne m'a donné de quoi vivre. Malheureux! lui répliquai-je, tu regardes donc les hommes comme tes débiteurs?

Oui, Monsieur, j'en ai dont je ne puis jamais tirer un sou, et qui me renvoient brutalement: d'autres, plus honnêtes, m'afflurent n'avoir pas de quoi me satisfaire, et me souhaitent du bonheur; mais j'en ai heureusement plusieurs qui me donnent des a-

comptes de temps en temps. Ce qu'il y a d'agréable avec ces bons débiteurs-là, c'est que leurs dettes ne s'éteignent jamais. Il est vrai que pour en obtenir ce qu'ils me doivent, il faut que j'emploie la ruse. Un jour, je leur apparois sous la forme d'un père de famille que le défaut d'ouvrage chassé de son grenier, pour aller chercher de quoi nourrir les enfans. Le lendemain, je les poursuis sous le titre d'un marchand que des malheurs ont ruiné. Quelquefois je m'avise d'être un pauvre gentilhomme qui a mangé tout son bien au service. Avec les uns, j'ai une douleur muette; avec d'autres, j'ai l'éloquence d'un misérable précepteur dont tous les élèves ont été des ingrats.

Ainsi, suivant les apparences, tu seras toute ta vie un vil mendiant. Un vil mendiant! répartit le drôle qui m'écoutoit; comme vous avilissez l'état de tous les hommes! Ignorez-vous que la terre n'est plus habitée que par mendiants, depuis que les vagabonds ne la parcourent plus? Les rois, eux-mêmes, ne mendient-ils pas quelquefois des secours à leurs alliés? Leurs palais ne sont-ils pas toujours remplis de superbes mendiants qui demandent sans cesse? Ne

K k iij

voit-on pas les militaires, les magistrats, que l'ambition tourmente, mendier tous les jours la protection des ministres? Les abbés, vous le savez aussi bien que moi, sont d'éternels mendiants. Il n'y a pas jusqu'aux jolies femmes qui n'aillent sans cesse *quêtant* de nouveaux amans.

Je ne parle pas seulement de ces beautés ambulantes, qui voudroient à chaque pas rencontrer les regards de l'opulence, mais de ces grandes et magnifiques dames, qui, sous le voile de la décence, savent assez adroitement faire valoir les présens de la nature, et qui mettent autant d'intelligence que de grâce dans la distribution de leurs faveurs.

Ne pourroit-on pas aussi compter au nombre de ces adroites quêteuses, celles qui mettent un impôt sur la folie des joueurs qu'elles rassemblent chez elles, et leur font acheter l'entrée d'une maison dont ils payent au moins la dépense?

Egayé par son idée, je lui dis: Mais si, par hazard, séparé de la société, j'en étois le spectateur, pourrois-tu me soutenir que je fusse un mendiant? Il me considéra un instant, puis s'écria: Ah! monsieur le spectateur, que de mendiants vous voyez! Hélas!

ce sont ceux qui demandent peu, qui sont
méprisés: ils sont les seuls qu'on persécute.
Pendant qu'on les poursuit comme des va-
gabonds, des fléaux de la société, on laisse
tranquille ces audacieux intrigans, qui vont
toujours demandant des pensions qu'ils n'ont
pas méritées, des places qu'ils déshonorent,
des graces qu'ils sont indignes d'obtenir.
L'état, au lieu de faire la guerre aux infec-
tes qui l'incommodent, devroit plutôt ex-
terminer les animaux formidables qui le dé-
vorent. J'admirai le jugement de ce mal-
heureux, le plaignis, lui donnai quelque ar-
gent, et lui permis de me compter au nom-
bre de ses débiteurs.

*Désastres de St. Domingue
après l'incendie de la ville
du Cap.*

Non loin du lieu où Santhonax et Polverel, commissaires de la R. F. environnés de leurs noirs profélytes, exerçoient ce monstrueux et bizarre contraste d'affection sans bornes pour eux, et d'un raffinement de barbarie envers des êtres accablés par l'infortune, la place où étoit peu auparavant la riche et puissante ville du Cap, offroit un spectacle douloureux et épouvantable. Les rues, marquées encore par des masures dont la flamme dévorait les restes fumans, étoient jonchées de cadavres de toutes les couleurs: l'infection, qui ne tarda pas à se manifester, vint rendre ce tableau plus horrible. Des ordres furent donnés pour débayer ces objets affreux qui menaçoient d'occasionner une peste. Tandis que mulâtres et noirs, gorgés de butin, cherchoient encore à s'enrichir, en fouillant sous ces ruines fumantes, les malheureux blancs qui avoient survécu à leurs

maisons incendiées, à leurs fortunes détruites, maltraités, avilis, furent forcément employés à enlever les cadavres infects, et à les porter au loin. Des scélérats, blancs comme eux, devenus les vils ministres des volontés de Polverel et de Santhonax, aggravèrent leur infortune par l'injure et par l'outrage; ces hommes affreux, dont les pareils ne se font que trop fait connoître en d'autres lieux, le disputoient en féroce aux noirs les plus furieux, par la rigueur avec laquelle ils faisoient exécuter leurs moindres ordres; et pour ajouter la dérision à tant de barbarie, ces horreurs s'exerçoient au nom des commissaires civils, délégués à Saint-Domingue pour y rétablir l'ordre et la tranquillité! Les misérables qu'un reste d'espoir avoit empêché de partir sur les vaisseaux du convoi, où que le hasard et le soin de mettre leur vie en sûreté avoient, pendant la terrible crise, conduit d'un côté opposé, brûloient de s'éloigner de cette terre de crimes. Ils se jetoient en foule sur les navires américains qui étoient en rade. Dès qu'un bâtiment de cette nation paroissoit, trente ou quarante malheureux montoient à-la-fois à l'abordage, imploroient un asyle momentané, et faisoient le sacrifice de tout

ce, qui leur restoit, argent ou bijoux, pour obtenir, d'être transportés sur une terre étrangère. Polverel et Santhonax leur en-
vièrent jusqu'à la consolation de fuir loin de ce spectacle douloureux. Allez ayides pour spéculer sur leur empressement, ils défendirent, par une proclamation, que qui que ce fût s'embarquât sans s'être fait préalablement inscrire sur un registre ouvert à cet effet, et annoncer dans les journaux: pour obtenir d'être admis à remplir cette formalité, on exigeoit une somme de 16 livres 10 sols de chacun de ces malheureux, à qui il ne restoit plus rien.

Ces bons Américains, voulant aussi profiter de la circonstance, avoient charitablement quadruplé le prix ordinaire des passages, et entassoient sur leurs petits bâtimens ces malheureux, qui rien ne rebutoit, pourvu qu'ils perdissent de vue ces lieux funestes. Souvent, après avoir resté long-temps en rade, exposés à des incommodités indicibles, au lieu de les conduire directement à la nouvelle Angleterre, le capitaine Américain, qui vouloit mettre à profit l'argent qu'il en avoit reçu, s'en alloit au *bas de la côte* pour y acheter du sucre et du café, à la grande douleur de ces vic-

times, parmi lesquelles une nourriture malsaine et insuffisante, un séjour si long sur mer, et le désespoir, ne tardoient pas à développer le germe de maladies mortelles. Tel est le principe de l'épidémie qui régna, à cette époque, à la nouvelle Angleterre, sur-tout à Philadelphie, et qu'on attribua avec raison aux émigrations de Saint-Domingue. Au reste, je n'ai ici en vue que de citer les procédés particuliers, et je n'en rends pas moins justice à l'accueil rempli d'humanité que la nation Américaine, en masse, fit aux malheureux réfugiés de Saint-Domingue.

Une multitude de noirs, accourus de toutes parts, avoit été attirée au Cap par l'espérance de participer au butin. On avoit pourvu, dans les premiers momens, à la subsistance de ces troupes auxiliaires de Polverel et de Santhomax, avec les restes des magasins et tout ce qu'on put trouver sur les bâtimens Américains, aux frais de la République: la fin du pillage, l'épuisement des vivres et la corruption d'un air empesté, ne tardèrent pas à disperser cette foule rassemblée. Des es-faims nombreux se repandirent dans les plaines, et y commirent mille désordres,

que les commissaires civils tentèrent vainement de réprimer par leur autorité, ou d'arrêter par leurs proclamations; mais ces brigands ne reconnoissoient d'autorité que celle qui les invitoit à l'incendie et au pillage, et ne tenoient aucun compte des ordres des chefs noirs, que Santhonax et Polverel avoient investi du commandement des camps abandonnés par les blancs, et qu'ils avoient chargés de maintenir la tranquillité: d'ailleurs les tigres aiment toujours le sang, et ces chefs même, qui sembloient avoir été choisis parmi les anciens révoltés les plus renommés par leur férocité, s'abandonnoient souvent à leur naturel sanguinaire, et chaque jour étoit marqué par le massacre public ou secret de quelqu'un des blancs, assez hardi pour habiter ces contrées, ou assez malheureux pour ne pouvoir s'en éloigner. Le quartier du port Margot, si renommé par la valeur invincible qu'il opposa autrefois à toutes les forces des brigands, étoit devenu le théâtre de mille forfaits, que ses dominateurs actuels sembloient y commettre pour se venger de la résistance qu'ils y avoient éprouvée. Ils répandoient de l'effroi dans les quartiers voisins. Les commissaires civils y envoyèrent Dubois, capi-

taine d'Orléans, dragons, pour y remplacer le général brigand Coco Michel, mulâtre libre, le monstre le plus sanguinaire de toute l'Amérique, et qui étoit recommandable par la mort de trente-quatre blancs qu'il avoit fait pendre en un seul jour. Le nouveau général, qui n'entra pas en fonction sans quelque opposition de la part du chef destitué, ramena un calme momentané, et les malheureux blancs purent respirer un instant sous sa protection et par sa fermeté.

Polverel et Santhonax s'efforçoient de redoubler de dissimulation et d'adresse, mais leur embarras croissoit en proportion. Il ne s'agissoit de rien moins que de ménager si habilement l'exécution de leurs desseins, que la caste des hommes de couleur libres ne pût s'en effaroucher, et qu'ils n'aperçussent le but auquel ils tendoient, que lorsqu'il ne seroit plus temps de s'y opposer. D'un autre côté, ils s'étoient vraisemblablement flattés (car je ne m'attache pas au projet qu'on leur a imputé, de ruiner la colonie de fond en comble) de pouvoir établir dans ces contrées le régime qui règne en France. N'ayant, pour entreprendre une tâche aussi difficile, aussi immense, ni

une connoissance suffisante des localités, ni la plus simple notion du génie et des inclinations de cette espèce d'hommes qu'ils étoient venus, pour me servir de leur expression, régénérer sans les connoître, sans savoir à quel point ils pourroient se flatter de réussir; une des conditions de ce plan de régénération étoit, de vouer sans pitié à la proscription tout homme qui avoit porté le titre orgueilleux de maître, et dont l'ambition et les droits étoient un obstacle insurmontable qui s'opposeroit invinciblement à son exécution, si on ne prenoit le parti vigoureux de le exterminer, comme Robespierre faisoit impitoyablement exterminer les hommes riches et à talens, pour assurer le règne de l'ignorance et de la pauvreté. Ces nouveaux Lycurges crurent, qu'après avoir égorgé ou chassé leurs maîtres, les noirs se transformeroient à leur volonté en paysans, et que l'espèce d'hommes la plus brute, la plus paresseuse et la plus adonnée à tous les vices, se changeroit tout-à-coup en hommes éclairés, laborieux et sobres, qui, bornant toute leur ambition à la possession de la liberté, deviendroient de vertueux, de paisibles cultivateurs, dont les bras vigoureux, mus par la

reconnoissance, feroient couler dans le sein de la métropole les mêmes richesses, que Saint-Domingue lui prodiguoit dans les temps heureux d'un paisible esclavage. Voilà, il y a tout lieu de le croire, le plan secret des commissaires civils en venant dans la colonie, mais dont mille obstacles et des craintes secrètes ne leur permirent pas de faire une application claire et manifeste, jusqu'à ce que la tentative inconsidérée de Galbaud les força de déchirer le voile qui couvroit encore leurs desseins, et d'appeler à leur secours ces hommes féroces qu'ils avoient fait combattre comme brigands, et qu'un instant métamorphosa à leurs yeux en citoyens vertueux, dont la révolte et les crimes passés furent qualifiés d'insurrection contre la tyrannie.

Une chose embarrassa les législateurs: ces vertueux citoyens avoient contracté un goût si indestructible, et une telle habitude du vol, du meurtre et de l'incendie, que la plupart, après avoir pillé et détruit de fond en comble la ville du Cap, abandonnèrent leurs protecteurs pour retourner sous les drapeaux de leurs anciens chefs, et pour continuer de piller, brûler et dévaster en leur nom. Ce fut envain qu'ils tentèrent

de les retenir par de nouveaux bienfaits, et par une proclamation qui disoit "que ces nouveaux libres, et ceux qu'on se proposoit encore de faire, ne pourroient être bons citoyens, si indépendamment du bienfait dont on les faisoit jouir, ils n'étoient plus étroitement liés à la patrie par les titres touchans d'époux et de père: qu'en conséquence, ces nouveaux citoyens étoient dès-lors en droit de transmettre la liberté aux femmes qu'ils possédoient dans l'esclavage, et aux enfans qui en étoient procréés". Cette disposition, qui étoit un pas de géant vers l'affranchissement général, et dont le but étoit d'enchaîner l'inconstance et de tâcher de fixer l'humeur vagabonde de ces hommes, fut inutile et ne servit qu'à ouvrir les yeux aux mulâtres propriétaires d'esclaves, qui commencèrent à s'apercevoir qu'on les avoit conduit, par un chemin jonché de fleurs, dans le même précipice où les blancs avoient été jetés à travers le sang et le carnage; elle ne produisit aucun effet sur des êtres qui, incapables peut-être de sentir toute l'étendue de cette faveur, préférèrent de se livrer à leurs inclinations sanguinaires, et de n'écouter que la voix de leurs chefs accoutumés.

Polverel

Polverel et Santhonax avoient sans doute cru que la reconnoissance de tant de bienfaits leur attacheroit étroitement toute l'espèce noire, brigands ou fideles, libres ou esclaves, qui couvroient la surface de Saint Domingue. Il s'en falloit bien que, même dans la partie du nord, où ils étoient à portée de juger et de connoître de près les dispositions toutes favorables de ces commissaires civils pour eux, ces hommes, que des imposteurs dignes de l'animadversion d'une nation qu'ils ont osé tromper, ont peints comme des républicains prêts à sacrifier jusqu'à leur dernière goutte de sang pour la France; Il s'en falloit bien, dis-je, que ces hommes se fissent fixement rangés sous l'obéissance de Polverel et de Santhonax, et se montrassent généralement disposés à féconder leurs desseins, même les plus favorables à leur espèce. Jean-François, *grand amiral de France*, et Biaffon, *vice-roi du pays conquis*, les deux chefs par excellence de tous les noirs révoltés, fermes dans le parti du roi, qu'ils avoient embrassé, et dont la cause parut toujours être le principe de l'insurrection de 1791, inaccessibles à la seduction et aux brillantes promesses des commissaires civils, se refusèrent obstinément.

N. C. d. L. Nr. XII. 1796. L 1

ment à toutes les propositions que ceux-ci leur firent pour les gagner. Quand la déclaration de guerre de la France à l'Espagne parvint à Saint-Domingue, Jean-François et Biaffon, les autres chefs les plus renommés, et tous les guerriers qui combattoient sous leurs ordres, passèrent sous les drapeaux des Espagnols. Ceux-ci les accueillirent avec distinction et comme des sujets fidèles de Louis XVII, laissèrent aux deux premiers le titre qu'ils avoient adopté et les appointemens de lieutenans-généraux, et traitèrent les autres d'une manière équivalente à leur grade, ayant résolu de les employer dans la guerre qu'ils se préparoient à porter dans la partie française de Saint-Domingue.

Lorsqu'à l'époque de l'événement du 22 juin, Polverel et Santhonax appellèrent à leur secours Pierrot, commandant général des noirs brigands de la montagne du Cap, et lui promirent, pour animer son zèle, le pillage de cette ville, celui-ci envoya généralement prévenir de cette séduisante proposition tous les camarades de la grande Rivière, Dondon, etc. etc. On vit, en effet, une multitude de noirs descendre de ces quartiers, traverser la plaine et filer à

la hâte vers le Cap, après avoir brûlé le bourg de Limonade, qui avoit osé arrêter leur marche.

Lorsque cette multitude dévastatrice se fut enrichie par les dépouilles du Cap, et eut concouru à réduire cette ville en cendres, la réputation que Macaïa, un de leurs chefs les plus renommés, s'étoit faite dans les guerres précédentes, parvint jusqu'aux commissaires civils, qui, dit-on, lui firent l'accueil le plus distingué, et ne négligèrent rien pour se l'attacher, et tâcher par son intervention d'attirer à eux Jean-François et Biaffou, qui étoient demeurés fermes dans leurs principes et dans la résolution de piller, égorger et incendier à l'avenir comme au passé, au nom du roi et sous les auspices des Espagnols. Les délégués de la république crurent avoir assez capté l'affection du général Macaïa, pour le charger de la mission secrète de se rendre auprès des deux récalcitrans, de faire une dernière tentative pour les gagner ou de les leur amener morts ou vifs. Le rusé noir promit tout, ramena sans opposition la troupe chargée de butin, et oublia tous les engagements. Macaïa fut même depuis un des plus ardens à porter la guerre sur le terri-

L l ij

toire français. Le général Pierrot lui-même, qui avoit rendu à Polverel et Santhonax des services signalés pendant la catastrophe du Cap, une fois retourné dans les montagnes, voulut reprendre les premières habitudes, et témoigna long-temps son incertitude, pressé entre son inclination et les vives sollicitations des commissaires civils. Enfin ils parvinrent à le gagner, et cette conquête fut regardée comme si importante, quelle fut célébrée par des réjouissances, et par de nombreuses salves de canon : mais une partie des chefs et des guerriers qui étoient sous les ordres, moins inconstans que lui, l'abandonnèrent et restèrent fermes dans le parti royal, auquel ils témoignèrent leur fidélité en ravageant les contrées soumises aux commissaires civils, et en combattant même ceux de leurs anciens frères d'armes, qui s'étoient attachés à eux. En voici un exemple que je citerai, quelque répugnance que j'aie à parler de mes propres infortunes.

Quelques brigands du parti de Jean-François s'introduisirent dans le canton du P.... et soulevèrent presque tous les atteliers, dont le plus grand nombre avoit été abandonné par leurs maîtres. Ces hordes

parurent subitement en armes, et debutèrent par le pillage et par le massacre de quatre blancs, entr'autres du gérant de l'habitation attenante à la mienne, où je me trouvois avec mon épouse et mon fils, âgé de deux ans. Je fus averti de ce qui se passoit par un économe voisin, qui fuyoit blessé d'un coup de fusil à l'épaule. Désespéré, prêt à être égorgé moi-même avec ma famille, je me déterminai tout-à-coup à aller au-devant du danger qui m'environnoit de toutes parts, et qu'il m'étoit impossible d'éviter. L'inquiétude que j'observois parmi mes noirs, me prouva qu'ils avoient été déjà travaillés par dessous main: mais plein de confiance dans leur fidélité, que j'avois éprouvée cent fois, et que rien n'avoit encore ébranlée; n'ignorant pas la prévention que ma manière de les conduire avoit imprimée aux Nègres du voisinage en ma faveur, j'osai tenter un coup hardi et me rendre seul au milieu des insurgés, dans l'espérance de les ramener. Cette démarche parut en imposer à ceux dont j'étois connu, mais il fut impossible de remplir mon objet: envain je leur parlai des proclamations de Polverel et Santhônax, qui défendoient le meurtre et le pillage, ils me

répondirent qu'ils ne reconnoissoient pas d'autre autorité que celle du général Jean-François.

Pendant mon colloque avec les principaux d'entr'eux, nommément avec les chefs de l'atelier, dont l'affection que je leur connoissois pour moi avoit principalement excité ma confiance, je reconnus avec effroi que tous les lieux environnans étoient remplis de noirs armés, étrangers au quartier, et qui m'étoient inconnus: je m'aperçus également que ceux qui étoient plus près brûloient d'envie de se saisir de moi, d'autres m'ajustoient, tandis que quelques Nègres connus me prenoient en quelque sorte sous leur protection; ils m'arrachèrent des mains d'un Nègre affreux qui m'avoit saisi, en se glorifiant d'avoir à l'instant même dévoré le cœur et bû le sang de P..., gerant de mon plus proche voisin. Je vis tout l'horreur du danger dans lequel j'étois engagé, et que je sentis encore mieux lorsqu'un de mes protecteurs me dit tout bas, qu'il étoit temps de me retirer, et qu'il ne pouvoit plus retenir la fureur de ses compagnons. Un autre me poussa rudement, en me disant avec colère, dans son langage, que j'étois perdu si je ne m'éloignois — Je

me mis à fuir: je rejoignis à la course deux de mes noirs par lesquels je m'étois fait fuir, et à qui j'avois laissé mes armes et mon cheval à quelques pas du lieu de la conférence. J'eus à peine le temps de remonter et de fuir à toute bride pour échapper aux brigands, qui, fâchés de m'avoir laissé sortir de leurs mains, se mirent à ma poursuite avec des cris effroyables. Ne pouvant me joindre, ils déchargèrent toute leur fureur sur mes deux fidèles noirs, qui avoient ralenti leurs pas et resté un peu en arrière pour protéger ma retraite. Télémaque, l'un d'eux, fut haché en pièces; l'autre grièvement blessé, n'évita la mort qu'en se précipitant dans une ravine profonde. J'atteignis ma maison, qui n'étoit qu'à une petite distance: j'eus à peine le temps de faire monter sur mon cheval, excédé de fatigue et de sueur, mon épouse enecinte, et son jeune fils entre ses bras. Elle n'étoit pas à deux cents pas, que les brigands survinrent et nous eussent joints, si le pillage de mon habitation n'eût ralenti et détourné les plus ardens à nous poursuivre. Un d'entr'eux tira à bout portant son pistolet sur une servante de ma femme, dont le bras fut percé par une balle, et qui vit expirer du même

coup son enfant qu'elle tenoit entre ses bras.

L'épouvante étoit dans les cantons voisins, où personne ne songeoit à nous secourir. Il est assez bizarre que ces scélérats furent surpris le même jour par un parti de noirs qui tenoient pour les commissaires civils, qui les désarmèrent et emmenèrent prisonniers les chefs, dont l'un se faisoit distinguer par le nom effroyable de *viande-à-blanc*.

Des proclamations fréquentes et contradictoires prouvoient, combien les auteurs de tout cet étrange bouleversement étoient incertains et embarrassés, par la versatilité, l'infouciance et la stupide ingratitude de ces hommes qu'ils vouloient combler de bienfaits, pour lesquels ils se montroient si indifférens. Un jour ils invitoient à l'ordre et à la paix, et menaçoient de sévir rigoureusement contre les auteurs des défordres; et le jour suivant paroissoit une proclamation, dont les expressions ambiguës tendoient à la dissolution entière de la colonie, achevoient d'abattre le courage de ceux qui osoient penser encore à la retenir sur le penchant de sa ruine, et annonçoient, d'une manière obscure, qu'on ne tarderoit

pas à prononcer l'arrêt définitif de la destruction. Chaque pas des commissaires civils tendoit au développement de leurs vues, dont, quelque fût leur incertitude, ils ne s'écartoient point. Jugeant de l'esprit qui animoit tous les noirs par ceux dont ils étoient environnés, ils pensèrent qu'au point où les choses en étoient, il n'y avoit plus moyen de reculer; ils pensèrent que s'ils ne se hâtoient de remplir les espérances qu'ils avoient eux-mêmes fait germer dans tous les cœurs, toute l'espèce noire, à laquelle on n'avoit plus d'obstacles à opposer, pourroit bien s'affranchir elle-même, et leur faire perdre en un instant le fruit de tout ce qu'ils avoit fait pour elle, et anéantir l'influence qu'ils paroissent conserver encore. Ils avoient lâché un torrent qu'il n'étoit plus en leur pouvoir de retenir. Telles étoient il est vrai, les dispositions secrètes des esclaves même, parmi lesquels la tranquillité paroissoit se maintenir encore. Ils étoient généralement agités par une inquiétude manifeste, occasionnée par les mouvemens étranges qui se passaient sous leurs yeux, et par l'impatience de voir couronner les espérances qu'on leur avoit fait concevoir. Les chagrins d'une

trop longue attente pouvoient, d'un instant à l'autre, les transformer en tigres furieux, qui une fois lancés, n'eussent pas même fait grâce à la main qui avoit brisé leurs chaînes. Enfin, de manière ou d'autre, l'entière dissolution de la colonie française de Saint-Domingue paroïssoit inévitable et prochaine; Santhonax et Polverel, jaloux de mettre la dernière main à leur funeste ouvrage, eussent été désespérés que d'autres qu'eux se fussent emparés de la triste gloire de lui porter les derniers coups.

Ils étoient rentrés au Cap; là, sur les décombres de cette malheureuse ville et environnés de leurs nouveaux sujets, composés de brigands, d'assassins et d'incendiaires, ils méditoient les moyens d'étendre leur empire, qui, comme celui de Robespierre, sembloit ne pouvoir s'établir que sur le sang et les ruines. On y vit alors imprimer sous leurs yeux un journal rédigé par un prêtre, accusé d'être un des principaux fauteurs de l'insurrection de 1791, et que Santhonax avoit soustrait à la vengeance publique, pour en faire depuis un des ministres de ses desseins et l'organe de ses volontés. Cette feuille, dont la main même de ce commissaire civil traça, dit on, l'es-

frayant préambule, devint le livre des destinées de la colonie, que l'espèce proscrite pouvoit consulter pour connoître les jours qui lui restoit à vivre encore: c'est-là que se rendoient les oracles, qui n'étoient pas assez obscurs pour n'y pas clairement connoître, que Saint-Domingue avauçoit à grands pas vers sa dernière heure. Il y avoit tout lieu de s'attendre que le moment où le mot fatal seroit prononcé, seroit un moment terrible, et tous s'empressoient pour éviter d'en être témoins ou victimes. L'émigration augmentoit prodigieusement; l'épouvante n'étoit plus pour les seuls blancs: déjà des mulâtres même commençoient à craindre le danger pour eux mêmes, et à fuir avec leurs familles, à l'exemple des premiers. Moyennant les formalités et la contribution établie, Santhonax leur laissoit les passages ouverts; intérieurement satisfait, et bien convaincu qu'autant de propriétaires d'esclaves partis, sans distinction de couleur, étoient autant d'ennemis de moins.

*Du plus ou moins de mépris de
la vie. Par le Prince de Ligne.*

Si vous étiez immortels, à cela près, de ne périr qu'à une bataille, je conçois que vous y penserez deux fois avant d'y aller. Mais un *quiproquo* d'apothicaire, une lancette malpropre d'un chirurgien, une recette de votre médecin, un couvreur d'ardoise sur un toit, vos chevaux qui prennent le mors aux dents dans une descente, vous mettent tous les jours à deux doigts du tombeau. Etes-vous malheureux? la mort sera un port pour votre repos. Etes-vous heureux? j'aurois peut-être cessé bientôt de l'être, dites-vous à vous-même, si vous la voyez s'approcher. Vivez sans reproche, elle ne vous paroîtra pas si hideuse, surtout si vous la trouvez dans les rangs de l'ennemi. Elle viendra sèche et decharnée vous arracher à vos rideaux; mais là elle vous paroîtra fraîche, animée, la tête ceinte d'une couronne de lauriers, et un fabre à la main, au lieu de la triste faux qu'elle réser-

veaux oisifs du monde, aux élégans, aux gens de cour, d'église et de cabinet.

Que risque-t-on, par exemple, après 45 ans? quelques années bien incertaines qui finissent par être assez tristes. Remontons notre existence, et sortons d'une classe que la réflexion et le raisonnement, qui nous met si souvent au dessous de l'instinct des animaux, rend inférieure à la leur.

De tous les animaux, l'homme est le plus peureux. C'est ce qui nous rend la plus mal-adroite de toutes les créatures. Il est clair que c'est cette manière de raison qui empêche de faire ce que les animaux les plus lourds font tous les jours. Aussi il n'en est aucun qui ne nous fit du mal, s'il l'entreprendoit. Avec un peu de courage, nous sauterions aussi bien que les singes, et nous tomberions peut-être d'un troisième, comme les chats, sans nous faire du mal. Voit-on le lièvre, qui ne passe pas pour tout ce qu'il y a de plus brave au monde, avoir peur du tonnerre? la biche, qui passe pour craintive, craint-elle les revenans?

Combien de braves gens d'ailleurs, à ce qu'on dit, ne tremblent-ils pas de se trouver seuls dans un bois pendant la nuit et

l'orage? Le vent n'en empêche-t-il pas même de dormir? J'en ai vu à qui le mugissement des vagues de la mer, et même la marée qui remonte vers les dunes, donnoit cet air étonné qui vient de la suspension des sens, cet air enfin qu'inspire si souvent une batterie de canon.

Comment l'homme n'auroit-il pas peur du feu? il a tant peur de l'eau. C'est le seul de tous les êtres qui ne sache point nager. Il n'y a point de sanglier qui n'y soit habile en venant au monde. A peine y sommes-nous qu'on nous inspire la crainte. Nourrices, gouvernantes, précepteurs, moines, parens, on nous menace, on nous intimide. La peur de l'autre monde qu'on nous apprend le plutôt qu'on peut, nous en fait avoir encore très-souvent dans celui-ci, dans ces momens où la voix seule de l'honneur devrait se faire entendre. Aussi il faut savoir apprécier ceux qui marchent sur les pas des héros, et souvent ceux qui en ont la réputation. Si on étudie les physionomies avant la bataille, on saura à quoi s'en tenir; quelque chose de bien singulier que j'ai toujours vu arriver, c'est que dans la halte que l'on fait faire ordinairement pour ranger les régimens, les faire reposer

et leur donner les dernières instructions, il prend une quantité de besoins à une grande partie des deux lignes. L'absolution générale qu'on leur donne ensuite, ne les fortifie pas contre cette foiblesse de la nature. L'ordre qu'on a distribué la veille, n'étoit pas fait non plus pour les rassurer, il est souvent conçu en ces termes: *Demain on se mettra en marche avec la grace de Dieu, on ira sous les armes aux trois premiers coups de canon d'allarme, les chirurgiens se trouveront vers le centre, les aumôniers seront à la gauche et les chariots, pour transporter les blessés, seront à la droite.*

Quelle différence de la manière du grand homme, dont nous avons trouvé l'ordre dans la poche des officiers tués à Collin, qui étoit: *Demain on battra l'ennemi, après-demain on marchera à Vienne.*

Je ne fais si c'est faute de savoir inspirer la valeur, qu'on nous fait accroire qu'il re-
gnoit autrefois dans les armées de Rome et de Carthage; ce qu'il y a de sûr, c'est que dans les nôtres il y a bien des gens qui n'ont pas un air bien assuré, et que parmi ceux qui ont meilleur visage, il faut encore les partager en différentes classes. Dans la première, les braves par tempérament, c'est le

plus petit nombre; mais c'est le plus sûr. Dans la seconde, les braves par réflexion, ils ont plus de mérite; mais ils sont sujets à caution. La troisième, les intéressés, ce sont les moins intéressans: car c'est pour garder les charges qu'ils possèdent, et en acquérir de nouvelles, qu'ils affrontent la mort. On peut même partager encore cette classe en deux parties. Les ambitieux bien décidés ont un grand fond d'honneur, qui les rend capables de tout entreprendre. Ils ont calculé l'avantage et le danger, et ils s'y livrent avec assez de fermeté pour conserver le sang-froid, qui caractérise la plus belle des bravoures. La plus petite subdivision de cette dernière classe-ci, tient si fort à celle des gens qui s'en vont tout-à-fait, qu'elle rend bien peu de service pendant le combat. Ils y ont si mauvaise grace, ils y parlent si mal, ils ont les idées si embrouillées, ils s'aident si peu, ils ont le visage si long, ils tiennent si mal leur épée, qu'on les connoît fort aisément. Je leur ferois au général-commandant de envoyer quelques surveillans, pour donner un autre ton à la besogne qu'ils doivent faire.

La sensibilité, cette plus belle partie de nous-même, la délicatesse enfin, est encore

un

effet de la peur, puisque c'est celle qu'on a du jugement des hommes, qui nous maintient souvent dans la pratique de la vertu. C'est la crainte des supplices qui arrête l'autre partie des hommes. Tout est peur dans le monde, tout y fait peur, et c'est la puissance la plus étendue, partagée entre le Roi, les loix, les maîtres; puis les maîtresses, les prêtres et le bourreau. Cependant pour diminuer ce mal, il faut s'imaginer qu'il n'est point incurable, il faut travailler à le prévenir; l'on a même eu tort jusques ici, de désespérer de ceux qui n'annoncent pas une certaine ardeur. C'est souvent le défaut de l'éducation. Elle seroit très-bonne aujourd'hui, si l'on étoit décidé à ne plus faire la guerre. Mais on n'en est pas encore là. Les rêves de cet homme de bien, dont parloit le Régent, ne sont pas encore prêts à s'accomplir; et en attendant que la philosophie gagne encore plus généralement, il faut au moins jouer de son reste et profiter du tems pour se distinguer. Nous touchons au tems où, à force de parler d'humanité, d'indifférence et de repos, on sentira qu'il est beaucoup plus doux de filer des jours d'or et de soie que de les exposer; en attendant il faut de nouveaux moyens et de fort

N. C. d. L. Nr. XII. 1796. M m

grands, pour entretenir le courage, ou plutôt le faire renaitre. On a peur de tout, je l'ai déjà dit, en voiture, à cheval, sur l'eau, et cela passe dans le monde. On en rit comme de la peur d'une femme. On s'y accoutume, on ne sent pas qu'il y a de la honte, et tout cela augmente à mesure qu'on vieillit. Il faut étudier les effets qui ne sont pas sensibles sur ceux qui le sont. Je suis persuadé que ce qui déshonore, dépend souvent de quelque circonstance. Son physique étonné, puis ébranlé, puis dérangé tout-à-fait, y est pour beaucoup. Je vois des têtes troublées à l'exercice au feu. Le bruit en impose, et je suis persuadé, que c'est celui que l'on fait autour des poltrons, c'est le feu qu'ils font faire, c'est celui de l'artillerie ou de la mousqueterie des corps où ils sont, qui, attaquant leur foible cerveau, leur fait prendre ce parti si honteux, plutôt que les coups de l'ennemi. J'y ai été assez exposé pour y être fait. Mais pour me raccommoder au tapage, j'irois volontiers au parc d'Artillerie, me faire tirer trois ou quatre cent coups de canon, pour voir si je donnerois pendant ce tems là mes ordres avec autant de netteté qu'un autre jour.

On devroit essayer les jeunes gens, qui entrent au service, à des choses difficiles, à grimper les rochers, à passer des précipices, à des courses de chevaux, à des sauts périlleux, les perdre dans des nuits obscures, les égarer à la chasse dans des forêts.

Les propos, les exemples, peuvent aussi relever le courage qui s'éteint presque par tous les ouvrages qu'on lit. Les vers sont faits pour inspirer l'honneur aussi bien que l'amour. C'est dommage qu'on ait accablé la Chevalerie de ridicule; il ne seroit pas mauvais d'en relever l'esprit. Les fêtes pourroient remplir cet objet là. Les Théâtres, les Bals, les Mascarades, les Tournois, la Musique même, tout cela n'est point à négliger. Et si les Romains ont eu si longtemps cet amour si violent pour la gloire, qui leur a fait faire de si belles choses, c'est souvent à ces encouragemens-là qu'ils l'ont dû.

Enfin à propos de Musique, n'avons-nous pas l'exemple de ce que produit le son de la trompette sur les chevaux. On les voit s'animer, et peut-être qu'on pourroit retrouver pour nous cet ancien mode qui enflammoit les esprits, au point qu'il falloit

M m ij

bien vite en toucher un autre pour prévenir des combats.

Nous sommes des pantius: c'est aux législateurs à savoir nous remuer. Il nous faut d'autres cordes qu'autrefois. Nous ne nous laisserions plus prendre à la biche de *Sertorius*, la Nymphé de *Numa*, le Démon de *Socrate*, l'Ange de *Mahomet*, etc. Mais il est encore des moyens de faire de nous tout ce qu'on veut. C'est ainsi que le butin, le pillage, peut rendre tout possible au soldat, et que les cordons, les grades et la gazette font mener une vie orageuse et pénible à ceux qui la passeroient dans les délices.

*Fragment des lettres de deux
amans habitans de Lyon.*

Lettre du curé à Faldoni.

J'APPRENDS que vous cédez au découragement; le chagrin vous accable; vous fuyez le monde; vous négligez jusqu'à l'amitié; ce sentiment qui fait le charme du malheureux, vous éprouve insensible! et moi qui croyois avoir des droits sur votre cœur, vous m'oubliez! je ne vous vois plus! Homme infortuné! viens dans les bras de ton ami verser les larmes du désespoir! viens! je les recevrai; je te consolerais; je te dirai comment l'âme du sage peut s'élever au-dessus de ses maux. Tant que j'ai cru pouvoir nourrir vos espérances, j'étois ardent à vous servir; mon intérêt ne m'eût pas été plus cher que le vôtre: je parvenois à établir votre félicité sur une base inébranlable; un coup du ciel a renversé tous mes travaux; il faut adorer la main qui vous frappe; il faut croire que l'accomplissement

M m iij

de vos vœux n'étoit point dans l'ordre éternel de la providence. N'avez-vous pas été pendant trois mois le plus fortuné des hommes? le tems de la disgrâce est venu: apprenez à l'endurer. Hélas! il y a quelqu'un plus malheureux que vous! il m'est affreux de vous instruire; mais c'est à l'amitié de remplir cette tâche pénible. J'ai vu mademoiselle de Saint-Cyran: son désespoir, ses cris, ses larmes, ses sanglots me brisoient le cœur. Je ne crois pas qu'elle puisse long tems soutenir un état si violent. J'ai vainement essayé de la calmer; elle ne voyoit ni n'entendoit: le désordre de sa tête passoit jusqu'à son esprit. On dit qu'elle ne parle plus, qu'elle refuse tout aliment, qu'elle appelle la mort: je l'ai trouvée baignée dans les larmes; elle avoit peine à me reconnoître; je suis parvenu à me faire écouter un instant; tout-à-coup il lui survenoit une pensée; son cœur se gonflait et ses pleurs recommençoient. Au nom de Dieu! n'ajoutez point à son malheur! Songez que sa vie tient à la vôtre, que vos douleurs sont les siennes. Elle desire que vous suportiez votre infortune; elle dit qu'elle sera moins à plaindre si elle apprend que vous avez soin de vos jours: donnez-

lui l'exemple du courage; efforcez-vous de faire encore ce dernier sacrifice; celui que vous avez fait vous rendra tous les autres moins sensibles: car je ne dois point vous le cacher; elle a reçu vos derniers adieux; et vous ne pouvez plus vous attendre à la revoir tyrannisée par un père inflexible, absolu, violent, qui ne vous pardonnera jamais d'avoir gagné le cœur de sa fille; elle n'a plus l'espérance de vous être unie: cessez d'y prétendre; cessez de nourrir un penchant qui n'auroit désormais que des suites cruelles! Je gémirai toute ma vie de l'avoir favorisé. Dieu qui voit mon cœur, fais que je voudrois vous servir encore: mais que produiroient contre un père irrité les secours de mon zèle? O combien vous adouciriez mes regrets, si vous renonciez à des sentimens qui ne peuvent plus vous rendre heureux! Je vous le demande comme une grace inestimable. Allons, mon ami! faites un noble effort sur vous-même; n'achevez pas la ruine de cette infortunée, en vous obstinant à conserver pour elle une passion sans espoir: revenez à la tranquille amitié; cet état est préférable aux troubles affreux de l'amour. Vous êtes jeune; vous avez toute l'énergie de votre âge; vos sens ne

sont point flétris par le vice; votre âme a conservé l'instinct de l'honneur, et la vertu vous est encore chère. Regardez autour de vous; le monde vous ouvre son théâtre: allez et trop long-tems vous avez enfoui vos talens; il faut les tirer de l'oubli: spectateur insensible, sortez enfin de cette triste apathie; rentrez dans la classe des sages; allez prendre un rang dans la société, et lui payer la somme de travaux qu'elle impose à tous ses membres. Serez-vous le seul immobile au milieu de ce mouvement universel? N'est-il pas tems d'agir et de féconder le germe des sentimens sublimes, que le ciel mit en vous? Combien de fois n'ai-je pas vu vos yeux émus au récit des actions généreuses? Vous brûliez de les imiter; vous portiez envie à ces grands hommes que l'enthousiasme éleva au-dessus des scènes vulgaires de l'humanité; un transport divin vous faisoit tressaillir aux tableaux immortels de leur gloire. Croyez-vous qu'ils n'avoient point appris à se vaincre? Leurs cœurs étoient-ils moins ardens que le vôtre? L'amour les avoit-il épargnés? Ah! sans doute ils étoient livrés à tous les orages de la vie: mais ils fouloient aux pieds les passions enchanteresses; ils repoussaient la

volupté; ils s'arrachent aux séductions de l'amour; la vertu les embrâsoit; son divin modèle étoit devant leurs yeux; ils ne voyoient que lui, et pour l'atteindre, ils marchent sur les flammes. Loin de moi toute philosophie austère, qui n'accorde rien au plaisir! vous avez vu si j'approuvois ce Stoïcisme insensé qui fait de l'homme un enfant de douleur, et de la vie un cercle étroit de peines, de combats et de travaux. Tout le monde aussi n'est pas né pour l'héroïsme; il est peu de ces âmes privilégiées, qu'un feu céleste emporte au-delà des routes battues; le grand art de la vie est de savoir trouver les vraies limites des choses, et de revenir sur ses pas quand on les a franchies. Ne jugez point de l'avenir par le présent; vous ne ferez point toujours affligé; vous ne serez point toujours amant: un tems viendra que le délire de votre imagination sera calmé, que les illusions de votre cœur s'évanouiront comme un songe, et que cette fièvre d'amour fera place au sommeil de vos sens: alors vous regretterez les momens trop chers perdus dans la mollesse et dans l'oubli de vos devoirs: vous regretterez d'avoir si peu vécu et d'être chargé d'années: vous pleurerez sur une fille imprudente dont vous avez fait

M m v

le malheur, sur un ami que vous n'avez pas
 écouté, et qui ne sera plus le témoin de vos
 regrets. Je vous conjure de suivre mes avis,
 tandis qu'il me reste encore quelques heu-
 res à passer sur la terre: vous ne m'aurez
 plus long-tems: vous voyez que je gagne à
 grands pas ma dernière demeure. Oh! si je
 pouvois vous laisser paisible et délivré de
 vos chaînes, je m'en irois plus content. O
 mon cher fils! ayez pitié de ma vieille! ne
 me laissez pas emporter au tombeau l'af-
 freuse pensée d'avoir aidé à votre illusion!
 Que feriez-vous désormais de cette erreur?
 Il faut la rejeter; il faut songer à vivre et
 donner à la vertu toutes les forces de votre
 ame que l'amour avoit usurpées. J'attends
 de vous cette victoire: mais si vous trom-
 pez mon espérance, vous couvrirez mes
 cheveux blancs d'un deuil éternel, et vous
 aurez fait un malheureux de plus.

8.

*Combien sont quelquefois pe-
tites les causes des plus grands
événemens.*

Il est certain que la cause des grands armemens, et des guerres les plus importantes, n'est quelquefois qu'un caprice, qu'un dépit, qu'une amourette, qu'un rien; au lieu que l'on s'imagine que toute la nature a veillé plusieurs années à y donner le premier branle. Ceux qui ont comparé les actions des princes aux grandes rivières, dont peu de personnes ont vu la source, bien qu'une infinité de gens en voient le cours et le progrès, n'ont pas tout dit. Il falloit ajouter, que comme ces grands fleuves qui roulent si majestueusement leurs eaux dans un large et profond canal, et dont les vagues inondations défolent quelquefois plusieurs provinces, ne sont qu'un filet d'eau dans leur origine, de même ces fameuses expéditions qui tiennent en suspens une partie du monde, et qui changent la destinée de plusieurs peuples, ne sont quelque-

fois qu'une bagatelle dans leur première cause.

Quel a été, à votre avis, le premier mobile de la guerre de Xerxès contre les Grecs; c'est-à-dire du plus prodigieux armement que l'histoire nous apprenne? Un médecin Grec, domestique de la Reine, qui ayant envie de revoir son pays, persuada cette grande expédition à sa maîtresse, et puis au Roi même par le moyen de la Reine. Qu'est-ce qui a fait armer toute la Grèce pour la ruine du florissant royaume de Priam? Une coquette qui se fit enlever par un jeune prince dont elle étoit amoureuse, et la crédulité d'un mari qui fut assez bon, comme le sont ordinairement ceux de son espèce, pour s'imaginer que sa chère femme avoit été enlevée de vive force. Un Roi de Macédonie ne se vit-il pas en danger de succomber à une guerre civile, par les intrigues d'une dame qui ne pouvoit digérer, qu'après avoir connu qu'elle n'étoit point cruelle, on n'eût point voulu profiter de ses faveurs? N'a-t-on pas cru, que la descente des Anglois dans l'isle de Ré, étoit un ouvrage de politique mêlée de zèle de religion, et animée de l'espérance d'effacer la gloire de toutes les croisades des anciens

Rois d'Angleterre? C'en'étoit pourtant qu'une guerre de pure galanterie, fondée sur les imaginations amoureuses d'un favori. Quelle a été, je vous prie, la première cause de l'invasion de l'Espagne par les Sarazins? La fille du comte Julien, qui ne trouvant pas à propos de fermer l'oreille aux flatteries de son prince, lui donna toutes les marques d'une affection mutuelle qu'il lui demanda. Les Sarazins s'étant répandus ensuite jusques dans le cœur de la France, où ils firent mille ravages, avant qu'en avoir été chassés par le brave Charles Martel, on ne manqua pas de dire que la comète qui avoit paru l'an 726 avoit causé tous ces malheurs-là. Le grand abus! c'étoit à la demoiselle Espagnole trop facile qu'on s'en devoit prendre: c'étoit elle seule qu'on devoit traiter de comète, caractérisée par ce mot de Lucain qu'on nous prônait,

... Et terris mutantem regna cometem, &c.
Puisque les Maures ayant poussé leurs conquêtes jusqu'aux Pyrénées par l'occasion qu'elle leur fournit, il étoit fort naturel à des conquérants de vouloir encore s'étendre dans le plus beau pays du monde, sans avoir besoin d'une comète pour leur en faire

naître l'envie. Lisez l'Entretien 21 de Mr. de Balzac, vous y verrez qu'une lettre moins respectueuse qu'on ne l'attendoit, et l'omission de deux syllabes, ont coûté la vie à plus de deux cents mille hommes: *Bien humble et très-affectionné*, que le comte duc d'Olivarez trouva au bas de la lettre d'un prince, au lieu de *très-humble et très-obéissant*, qu'il pensoit lui être dû, le mit en telle colere, qu'il jura en déchirant la lettre du prince, que son incivilité lui coûteroit la ruine de son pays.

Si vous étiez homme à lire Brantôme, vous auriez peut-être remarqué l'endroit où il dit, que le seul amiral de Bonnavet conseilla à François I. de passer les monts "non tant pour le service et le bien de son maître, que pour aller revoir une grande dame de Milan, et des plus belles, qu'il avoit faite pour maîtresse quelques années devant, et en avoit tiré plaisir, et en vouloit relâter. J'ai ouï dire, *poursuit-il*, ce conte à une dame de ce temps-là, et même qu'il avoit fait cas au Roi de cette dame, (qu'on dit qui s'appelloit la *Signora Clerici*, pour lors estimée des plus belles de l'Italie) et lui en avoit fait venir l'envie de la voir et coucher avec elle; et voila la principale

cause de ce passage du Roi, qui n'est à tous connue. Ainsi la moitié du monde ne sait comme l'autre vit, car nous cuidons la chose d'une façon, qui est de l'autre. Ainsi Dieu qui fait tout, se moque bien de nous." N'est-ce pas une chose horrible, qu'une expédition qui a mis la France sur le bord du précipice par la prison de son Roi, n'ait eu pour principale cause qu'une fantaisie amoureuse, qu'on pouvoit bien satisfaire sans aller si loin? Ce que vous dites est vrai me répondra-t-on. Les plus grandes entreprises n'ont quelquefois pour première cause, que le dépit ou la jalousie d'une coquette. Les grands événements bons et mauvais, qui font tant raisonner les spéculatifs, et qui attirent tant d'éloges ou tant de blâmes sur ceux qui en ont été les auteurs visibles, dépendent assez souvent de certains petits ressorts cachés, mis en œuvre par l'envie, par l'intérêt, par l'amour, par quelque passion secrète; et si tout cela étoit sù, on changeroit bientôt les blâmes en apologies, et les éloges en mépris: on connoitroit que les succès les plus applaudis viennent des mauvais offices, qu'on a rendus sous main au général de l'armée des ennemis, et que le cardinal de Richelieu avoit raison de dire,

que six pieds de terre (entendant les intrigues du cabinet) l'embarraffoient plus que tout le reste de l'Europe.

C'est ainsi que la personnalité a presque toujours allumé la guerre. La place des victoires, où les nations sont enchaînées, en a été une cause. Les gants de la duchesse de Marlborough, une autre fois, ont joué un grand rôle. Les plaisanteries du grand Roi de Prusse sur une souveraine, une maîtresse, un grand et petit ministre, ont décidé la ligue, qui a manqué de le culbuter de son trône. Et le salut de Louis XVI dépendoit de l'indigestion d'une dame.

9.

Nouvelles littéraires, & scientifiques.

Eloge de l'Ane; traduction libre du latin, de DANIEL HENSIUS; par M. L. COUPÉ, avec cette épigraphe tirée de l'Ode d'Horace à Virgile:

(Misce stultitiam conciliis brevem.)

C'est-à-dire: Mêlez un peu de folie à votre sagesse.

A

A Paris, chez *Morin*, rue Christine, Nro.
13. 1796. In 16 de 213 pag. — Prix, 1 liv.
10 f., et fr. de port, 2 livres.

"L'âne d'*Apulée*, dit la préface, se res-
sent trop de la licence milésienne; l'âne de
Buridan, plus sage dans ses mœurs, n'est
pas excusable de se laisser mourir de faim
et de soif, entre un picotin d'avoine et un
baquet plein d'eau; l'âne de *Buffon* est trop
maniéré, trop chargé de pompons; trop
guindé dans le sublime; celui de *la Motte-
le-Kayer* est plus franc du collier; mais rien
n'égale l'âne de *Daniel Heinsius*."

*Histoire philosophique de la révolution
de France*, depuis la convocation des no-
tables, par Louis XVI, jusqu'à la séparation
de la convention nationale; par Antoine
FANTIN-DESODOARDS, citoyen français. 2
tom. in 8. — Prix. 6 liv. pour Paris. — A
Paris, chez les M. de Nouveautés. An 4.

*Révolutions de l'Inde pendant le 18. siècle;
ou Mémoires de Typo-Zatb*, sultan de Maïf-
four, écrits par lui-même, et traduits de
la langue indostane; publiés par Antoine
FANTIN-DESODOARDS. 2 tom. in 8. — Prix,
5 liv. pour Paris. — A Paris, chez *Bridet*,
rue neuve Augustin, Nro. 21. et chez les
M. de Nouveautés. An 4.

N. C. d. L. Nr. XII. 1796. N n

Le premier de ces ouvrages est tout entier du citoyen Desfodoards. Il est écrit purement, et les événemens de la révolution y sont présentés d'une manière impartiale. Le temps seul peut constater le mérite essentiel d'une histoire aussi compliquée, l'exactitude des faits, et la vérité du ton de couleur qu'ils prennent sous le pinceau de l'auteur.

Par le deuxième de ces ouvrages, le cit. Desfodoards acquiert de nouveaux droits à la reconnaissance des lecteurs. Les mémoires écrits par Typo-Zaïb avoient été traduits, mais avec tant d'incorrections, qu'ils ne purent être publiés avant d'avoir été remaniés par des hommes exercés dans la littérature. Ce soin fut confié à Mirabeau et à Desfodoards, mais Mirabeau le laissa tout entier à son collaborateur. Il ne lui en remit même le manuscrit, on ne fait trop pourquoi, qu'en 1789, après un laps de deux ans, et par conséquent dans des circonstances qui étoient bien faites pour en retarder la publication.

Observations sur le Sentiment du Beau et du Sublime, par Emmanuel KANT; traduit de l'Allemand, par Hercule Peyer-Imhoff, avec le portrait de Kant. In 8. de 126

pages. — A Paris, chez *Lucet*, rue Montmartre, Nro. 94, vis-à-vis la rue Joseph. 1796.

Dans cet ouvrage, le professeur de logique et de métaphysique de Königsberg, remplit moins la tâche d'un philosophe qui analyse des facultés, que celle d'un observateur intelligent qui recueille des faits.

Vues générales sur l'Italie, Malthe, etc., dans leurs rapports politiques avec la République française, et sur les limites de la France, à la rive droite du Rhin; suivies d'un mémoire sur les *Beaux Arts*, et les institutions propres à les faire fleurir. 1 vol. in-8. broch. — Prix, 1 liv. 4 s., et 1 liv. 10 s. fr. de port. — A Paris, chez *Desjume*, libr., Palais-Egalité; et chez *Régent et Bernard*, libr., quai des Augustins, n. 32.

Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, présentant pour chacun des jours de l'année, un tableau des évènements remarquables, qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, et commençant au 1. septembre 1796, pour finir au 1. septembre 1797. — On s'abonne chez *Newville*, rue des grands Augustins, n. 31. — Le prix est de 9 liv.

N n ij

pour trois mois, de 18 liv. pour six mois, et de 30 liv. pour l'année, franc de port.

L'auteur croit son plan neuf. Il fut publié, vers le milieu du siècle, un ouvrage qui avoit, pensons-nous, le titre d'*Almanach historique de France*, et qui plaçoit sous chaque jour de l'année où il parut, les événemens principaux, arrivés en pareil jour, dans les temps antérieurs. Mais cette observation ne nuit nullement aux *Ephémérides* que nous annonçons. Les faits y sont présentés d'une manière beaucoup plus intéressante, plus vaste, moins sèche, mieux colorée, plus nourrie qu'ils ne l'étoient dans la sorte d'almanach dont nous parlons, et qui malgré ses défauts, nous nous le rappelons, nous fit beaucoup de plaisir dans son temps. Tels jours du présent, qui à cette époque de notre existence, alloient s'éteindre obscurément, et sans intérêt, prirent à nos yeux la vie, l'action, l'importance que leur imprimoit le passé.

La Religieuse, ouvrage posthume de *Didot*. 1 vol. in 8. de plus de 400 pages, imprimées sur papier carré fin, et caractère de cicéro *Didot*. — Prix br., 4 liv., et 5 liv. fr. de port par la poste, pour les départemens et pays conquis. — A Paris, chez F.

Buiffon, libr., rue Haute - Feuille, Nro. 20. (On affr. l'arg. et la lett. d'avis.) *suppl.*
Voyage en Hollande et sur les frontières occidentales de l'Allemagne, fait en 1794, suivi d'un voyage dans les comtés de Lancaster, le Westmoreland et le Cumberland, ouvrage dans lequel on trouve des détails sur les mœurs, le caractère, les ressources, les richesses, les productions, le commerce des habitans de ces contrées; sur les diverses opérations militaires des généraux français et ennemis dans la présente guerre; le siège de Mayence par *Custine*; celui qu'il soutint depuis dans cette ville, sur le roi de Prusse et les émigrés, etc.; traduit de l'anglais, sur la 2. édition, par A. *Cantwel*, traducteur de Gibbon, 2 vol. in 8. de 600 pages, imprimés sur caractères de cicéro *Didot*. — Prix, 5 liv. br. et 6 liv. 15 s. fr. de port, par la poste, pour les départemens et pays conquis. — A Paris, chez F. *Buiffon*, libr., rue Haute-Feuille.

Journée du 1 prairial de l'an 3. Ferraud, représentant du peuple, assassiné, dans la convention nationale; estampe gravée par *Helman*, d'après *Mormet*. Prix 6 liv. en noir, et 12 liv. en couleurs. A Paris, chez l'auteur, rue Honoré.

N n iij

Cartes musicales pour apprendre la musique aux enfans. Prix. 1. L. 10. f. A Paris chez Despréaux auteur et éditeur, rue Montorgueil.

Portraits des personnages célèbres de la Révolution, par F. Bonneville, avec tableau historique et notices de P. Quenard, l'un des représentans de la commune de Paris, en 1789 et 1790. 2. vol. in 4. ornés de 116 gravures. Prix 66 liv. A Paris chez l'auteur, rue du Theatre François.

Marius à Minturne, estampe gravée par Davis, d'après le tableau peint à Rome par Drouais. A Paris, chez l'auteur, rue Montmartre,

P o é s i e s .

É L É G I E.

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?
 Du sein de leurs tombeaux, ces peuples inhumains
 Feront assurément le malheur de ma vie:
 Mes amis, écoutez mon discours, je vous prie,

A peine je fus né, qu'un maudit rudiment
 Pour suivit mon enfance avec acharnement;
 La langue des Césars faisoit tout mon supplice.
 Hélas! je préférerois celle de ma nourrice,
 Et je me vis fessé, pendant six ans et plus,
 Grâce à Cicéron, Tite et Cornelius;
 Tous Romains enterrés depuis deux mille années;
 Dont je maudissois fort les oeuvres surannées.

Je fis ma Rhétorique, et n'appris que des mots
 Qui chargeoient ma mémoire et troubloient mon repos.
 Tous ces mots étoient Grecs; c'étoit la *catachrèse*,
 La *paronomasie*, avec la *figure de style*,
 L'*épenthèse*, la *crase*, et tout ce qui s'en suit.

Dans le monde savant je me vis introduit.
 J'entendis des discours sur toutes les matières
 Jamais, sans qu'on citât les Grecs et leurs confrères;
 Et le moindre grimaud trouvoit toujours moyen
 De parler du Scamandre ou du peuple Troyen.

Certes, ce fut bien pis quand je fus au Théâtre;
 Je n'entendois jamais que Phèdre, Cléopâtre,
 Ariane, Didon, leurs amans, leurs époux,
 Tous princes enragés, hurlans comme des loups:
 Rodogune, Jocaste, et tous les Pélopidès,
 Et tant d'autres héros, noblement patricides;
 Et toi, triste famille à qui Dieu fasse paix,
 Race d'Agamemnon, qui ne finit jamais,
 Dont je voyois par-tout les querelles antiques,
 Et les assassinats mis en vers héroïques.

J'avois pris en horreur cette société,
 Et demandois enfin grâce à l'antiquité.
 Je voulois observer des mœurs contemporaines,
 Vivre avec des François, loin de Rome et d'Athènes;
 Mais les anciens n'ont pu me laisser respirer;
 Tout mon pays s'est mis à se régénérer:
 Les Grecs et les Romains, mêlés dans nos querelles,
 Sont venus présider à nos oeuvres nouvelles.

Bien-tôt tous nos bandits, à Rome transportés,
 Se font crus des héros, pour s'être révoltés:
 Bien-tôt Paris ne vit que des énergumènes,
 De sales Cicérons, de vilains Démosthènes,
 Mettant l'assassinat au nombre des vertus,
 Egorgeant leurs pères pour faire les Brutus,
 Le vol s'ennoblissoit et n'étoit plus un crime;
 Car à Lacédémone il étoit légitime;
 Les biens étoient communs, tous les hommes
 Égaux,
 Et Lycurgue invitoit à piller les châteaux.
 Tout faisoit une loi du partage des terres,
 Chacun pût en jouir, hors les propriétaires,
 Qui virent tous leurs biens, entre leurs mains
 suspects,
 En proie à des voleurs renouvelles des Grecs.

O vous qui gouvernez notre triste patrie!
 Qu'il ne soit plus parlé de Grecs, je vous supplie!
 Ils ne peuvent prétendre à de nouveaux succès.
 Vous seroit-il égal de nous parler François?
 Votre néologisme effarouche les dames;
 Elles n'entendent rien à vos *myriagrammes*.
 La langue que parloient Racine et Fénelon,
 Nous suffiroit encor, si vous le trouviez bon.

En vain, monsieur Chénier, pour nous pleins
 de tendresse,
 Resuscite par tout les fêtes de la Grèce,
 Et veut absolument nous faire réjoir,
 Quand il ne nous plaît pas de prendre du plaisir.
 Laisse-là, mon ami, tes farces olympiques,
 Tes déesses de bois, tes guénilles civiques,
 Qui ne plairont jamais à de tristes chrétiens,
 Privés de leurs parens, dépouillés de leurs biens,
 Dis-moi, toi qui fait tout et qui chérit les frères,
 Les Grecs me payeront-ils mes rentes viagères?

Distique sur le Moniteur.
 Cette fenille n'est pas le vain jouet du vent;
 Avec trois Moniteurs on fait un paravent.

C h a r a d e.

E n i g m e.

[Le mot de l'énigme du dernier cahier est, *Plume*. Le mot de la charade du cahier présent est, *coucou*, celui de l'énigme, *carte géographique*.]

Avis aux lecteurs.

Le rédacteur des *Cahiers de lecture*, ayant l'honneur d'être chargé de la publication d'un ouvrage, qui va paroître sous les auspices de la grande Souveraine du Nord, se voit forcé de renoncer pour le moment à la continuation de son journal. Mais il se propose bien d'y revenir, dès que les circonstances le permettront, se flattant que les personnes, qui ont honoré depuis tant d'années son journal de leurs suffrages et de leurs souscriptions, ne manqueront point alors de les renouveler.

Le Rédacteur des N. C. d. L.

Table des matières.

Portrait de Dieterich, Ex-maire de Strasbourg,
guillotiné à Paris.

	<i>Page.</i>
1. Les courtisannes de Londres: par M. Chautereau.	481
2. Aventure tragique de la belle Suky: par le même.	491
3. Le mépris de la gloire: conte orien- tal.	501
4. Entretien avec un mendiant.	513
5. Désastres de St. Domingue après l'in- cendie de la ville du Cap.	520
6. Du plus ou moins de mépris de la vie; par le Prince de Ligne.	541
7. Fragment des lettres de deux amans habitans de Lyon.	551
8. Combien sont quelquefois petites les causes des plus grands événemens.	557
9. Nouvelles littéraires et scientifiques.	562
10. Poésies.	569
11. Charade. Enigme.	573
Avis aux lecteurs.	574

Table des matières

1. Les connaissances de l'ouvrage : par M.	481
2. Avant-propos de la belle édition	482
3. La suite de la suite : comme ordinaire	483
4. Tableaux avec un monument	484
5. Détails de St. Dominique	485
6. Détails de la ville de Caen	486
7. Détails de la ville de Caen	487
8. Détails de la ville de Caen	488
9. Détails de la ville de Caen	489
10. Détails de la ville de Caen	490
11. Détails de la ville de Caen	491
12. Détails de la ville de Caen	492
13. Détails de la ville de Caen	493
14. Détails de la ville de Caen	494
15. Détails de la ville de Caen	495
16. Détails de la ville de Caen	496
17. Détails de la ville de Caen	497
18. Détails de la ville de Caen	498
19. Détails de la ville de Caen	499
20. Détails de la ville de Caen	500
21. Détails de la ville de Caen	501
22. Détails de la ville de Caen	502
23. Détails de la ville de Caen	503
24. Détails de la ville de Caen	504
25. Détails de la ville de Caen	505
26. Détails de la ville de Caen	506
27. Détails de la ville de Caen	507
28. Détails de la ville de Caen	508
29. Détails de la ville de Caen	509
30. Détails de la ville de Caen	510
31. Détails de la ville de Caen	511
32. Détails de la ville de Caen	512
33. Détails de la ville de Caen	513
34. Détails de la ville de Caen	514
35. Détails de la ville de Caen	515
36. Détails de la ville de Caen	516
37. Détails de la ville de Caen	517
38. Détails de la ville de Caen	518
39. Détails de la ville de Caen	519
40. Détails de la ville de Caen	520
41. Détails de la ville de Caen	521
42. Détails de la ville de Caen	522
43. Détails de la ville de Caen	523
44. Détails de la ville de Caen	524
45. Détails de la ville de Caen	525
46. Détails de la ville de Caen	526
47. Détails de la ville de Caen	527
48. Détails de la ville de Caen	528
49. Détails de la ville de Caen	529
50. Détails de la ville de Caen	530
51. Détails de la ville de Caen	531
52. Détails de la ville de Caen	532
53. Détails de la ville de Caen	533
54. Détails de la ville de Caen	534
55. Détails de la ville de Caen	535
56. Détails de la ville de Caen	536
57. Détails de la ville de Caen	537
58. Détails de la ville de Caen	538
59. Détails de la ville de Caen	539
60. Détails de la ville de Caen	540
61. Détails de la ville de Caen	541
62. Détails de la ville de Caen	542
63. Détails de la ville de Caen	543
64. Détails de la ville de Caen	544
65. Détails de la ville de Caen	545
66. Détails de la ville de Caen	546
67. Détails de la ville de Caen	547
68. Détails de la ville de Caen	548
69. Détails de la ville de Caen	549
70. Détails de la ville de Caen	550
71. Détails de la ville de Caen	551
72. Détails de la ville de Caen	552
73. Détails de la ville de Caen	553
74. Détails de la ville de Caen	554
75. Détails de la ville de Caen	555
76. Détails de la ville de Caen	556
77. Détails de la ville de Caen	557
78. Détails de la ville de Caen	558
79. Détails de la ville de Caen	559
80. Détails de la ville de Caen	560
81. Détails de la ville de Caen	561
82. Détails de la ville de Caen	562
83. Détails de la ville de Caen	563
84. Détails de la ville de Caen	564
85. Détails de la ville de Caen	565
86. Détails de la ville de Caen	566
87. Détails de la ville de Caen	567
88. Détails de la ville de Caen	568
89. Détails de la ville de Caen	569
90. Détails de la ville de Caen	570
91. Détails de la ville de Caen	571
92. Détails de la ville de Caen	572
93. Détails de la ville de Caen	573
94. Détails de la ville de Caen	574
95. Détails de la ville de Caen	575
96. Détails de la ville de Caen	576
97. Détails de la ville de Caen	577
98. Détails de la ville de Caen	578
99. Détails de la ville de Caen	579
100. Détails de la ville de Caen	580

Table générale
des matières du second volume.

Gravures.

- VII. Portrait de Roederer. VIII. de Payne.
IX. de Grégoire. X. de Mercier. XI. de Fox.
XII. de Dieterich.

	Page.
Fin de l'essai sur la vie de J. J. Barthélemy.	3
La chasse aux lions: fragment du voyage de Vaillant.	27
Voyage dans l'intérieur de l'Angleterre.	43
Guêpes papêtières, et guêpes cartonnieres.	61
Les deux hermites: conte.	65
Anecdotes tirées du rapport de Courtois.	75
Séjour de Mad. Roland à la prison de Sté. Pz. lagie.	97
Les hommes à imagination.	120
Plaisirs et clubs de Moscou.	123
Anecdote de la vie de Payne.	146
Prodigieuse divisibilité de la matière.	155
Détails sur la vie de Charette.	165
Pensées détachées. (Manuscrit.)	178
Anecdotes biographiques de M. le comte de Bulson, par feu Hérault de Séchelles.	193

	<i>Page.</i>
Le rendez-vous de mylord Stairs.	228
Détails sur Livourne.	240
La pitié maternelle; conte Chinois.	257
Notice sur la vie de Howard.	289
Rheinsberg.	313
Le Jour des morts: par Fontanes.	322
Lettre d'un mort au cousin Jacques	330
Le hareng.	335 et 416
Fragments d'une promenade autour de la grande Bretagne, par un émigré.	345 et 385
La corruption des moeurs: fragment d'un poëme du cardinal de Bernis	432
Le conteur Turc.	444
Le petit marchand de laine; conte	452
Des lits de la mer.	463
Les courtisannes de Londres.	481
Aventure tragique de la belle Suky.	491
Le mépris de la gloire; conte.	501
Entretien avec un mendiant.	513
Désastres de St. Domingue après l'incendie de la ville du Cap.	520
Du plus ou moins de mépris de la vie; par le prince de Ligne.	541
Fragment des lettres de deux amans.	551
Combien sont quelquefois petites les causes des plus grands événemens.	557
Nouvelles littéraires et scientifiques.	90, 182, 277, 365, 469 et 562
Poésies.	93, 183, 286, 370, 474 et 569
Charades. Enigmes. Logogryphes.	95, 192, 288, 383, 479 et 573
Avis du rédacteur.	574

A 944 ⁶
(1796, 3)

no 175



SEPTEMBRE.

*Anecdotes biographiques de
M. le Comte de Buffon; extraites
d'un voyage à Montbart en 1785, par
Hérault de Séchelles.*

Tout ce qui sert à faire connaître la vie privée des hommes célèbres, intéresse trop vivement toutes les classes de lecteurs, pour que je ne sois pas assuré que ces anecdotes biographiques sur l'immortel Buffon, seront bien accueillies. Le voyage qui suit est tiré d'un manuscrit d'Hérault de Séchelles: il en avait imprimé une partie seulement, lorsque Robespierre le comprit dans la conspiration d'Hébert, et l'envoya à l'échafaud.

N. C. d. L. Nr. IX. 1796.

N